

Guy D'Amours

Les mémoires de
Merlin



Les mémoires de Merlin

Les données de catalogages sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
St-Patrice-de-Beaurivage, Québec G0S 1B0
www.decourberon.com

ISBN 978-2-922930-22-1

© Les Éditions De Courberon, 2010.
Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

GUY D'AMOURS

Les mémoires de Merlin

DE COURBERON

*À Yves Perreault,
mon ami de toujours.*

Note

En reconstituant ce manuscrit du VI^e siècle, j'ai tué Merlin. On me pardonnera, je l'espère, de l'avoir fait, car ce meurtre m'a permis de ressusciter l'homme prodigieux qui a donné naissance à cette histoire qui fascine depuis des siècles.

Le lecteur trouvera en annexe un calendrier de concordance des dates, un index des personnages et deux cartes géographiques qui permettront de l'éclairer tout au long de sa lecture.

Eles li demandent : « Comment ara il non ? » Et ele lors dist : « Ausi com mes peres ot non, qui ot non Merlins. » Ensi fu cis enfes batisiés et apelés Merlins...

Merlin, 13^e siècle,
manuscrit de Modène

Both Merlin and Dubricius were born to be educated for the Church, both sons-of-the-woman, born into the priestly tribe that was that Brychan. [...] Both personages are born of unknown fathers and in places unknown. [...] Both great men were prodigies, outstanding because of learning, intelligence, ingenuity, and wisdom.

Norma Lorre Goodrich, *Merlin*

I'arrive à peine du mausolée d'Artus et mes yeux ne sont pas encore taris. Cette petite île isolée au regard des hommes par la mer, les marais et la forêt dense que les Anciens appelaient Avalon est pourtant magnifique, mais je ne parviens pas à m'empêcher de songer que cette flore majestueuse se nourrira désormais de la dépouille de ce fils tant aimé. Un instant j'ai eu envie de m'étendre avec lui dans cette éternité qui nous attend tous ; j'admets volontiers que ce n'eût pas été un grand sacrifice pour un vieillard presque centenaire, mais l'idée de choisir de le rejoindre dans cette infinitude de paix, tout comme j'avais décidé de le mettre au monde ou d'en faire le maître de la Britannia, m'a paru un instant le dernier acte possible de ce drame. Je me retins.

J'entreprends ici de raconter ma vie. Je ne parlerai pas du magicien ni du prophète qu'on m'a cru être, mais de l'homme passion-

né que j'ai véritablement été. On m'a accusé d'avoir moi-même causé la mort d'Artus et de Modred, de les avoir volés à notre Britannia ; je n'ai rien pris à personne et n'aurais pu le faire : Artus et la mère de Modred furent les êtres que j'ai le plus aimés. En outre, ni l'un ni l'autre n'eût été ce qu'il devint sans ma volonté.

Je veux qu'on sache que je ne chercherai plus à mentir comme je l'ai fait trop souvent par le passé ; je serai de bonne foi. Je ne sais si on pourra me croire, mais je jure devant Dieu que je ne mentirai point. Ce qui provient de mes observations personnelles, je le rendrai dans les limites de la perfection qu'impose la perception de tout homme devant les autres et soi-même ; ce qui était avant moi, ou indépendamment, j'en puiserai les sources dans les manuscrits que le bon Blaiz m'a confiés et je m'efforcerai de ne pas corrompre mes autres sources plus qu'elles ne l'ont été dans la bouche de ceux qui me les ont livrées. Ton gain, lecteur, le seul au fond qui en soit vraiment un pour tout homme, ce sera la Vérité. Dans ce long mensonge que fut ma vie, une seule personne n'a jamais cru en moi. Même

après la victoire de Badonicus, quand la Britannia devint un havre de paix, même quand par mes conseils tous les ennemis furent maintenus à distance, Gwenthwyvar ne montra aucune reconnaissance. Peut-être était-elle au fond qui était la véritable prophétesse. Elle m'a souvent accusé de m'être imposé comme le maître de tous, mais elle se trompait. Bien avant ma naissance, j'étais destiné à être le défenseur de notre Britannia contre toutes attentes ; j'étais par mon sang voué à le devenir. Contrairement à ce qu'elle a toujours pensé, ce ne fut pas l'ambition qui me guida tout au long de ma vie, mais l'hérédité. Quand les légions romaines furent rappelées à Rome par l'empereur Honorius quarante ans avant ma naissance, la Britannia se trouva à la merci des tribus que Rome, à défaut de les domestiquer, avait repoussées aux frontières. Les Britons conquis avaient quant à eux peu à peu appris à vivre selon les us et coutumes romains, et la pax romana, confort oisif maintenu grâce au pain et aux jeux, mirage illusoire d'une vie sans combats, avait fini par dénaturer nos terribles ancêtres qui avaient combattu avec fierté les élans conqué-

rants des armées de César. Les terrifiants guerriers blonds étaient devenus au fil des siècles de pacifiques citoyens de Rome. En voulant se protéger contre ses envahisseurs, l'empereur nous avait donc laissés sans défense et aux prises avec de pires ennemis que les siens. Sans chef pour diriger l'ensemble, chaque village proclama son dirigeant comme autorité suprême.

C'est ainsi que mon grand-père Deme-tius fut proclamé chef des Demetae et qu'il se retrouva à la tête d'hommes attendris au point de ne plus pouvoir opposer à la fureur et aux armes des ambitieux envahisseurs que leur peur et leurs larmes. Contrairement à la plupart des citoyens de la Britannia, Deme-tius rejeta tout ce qui était romain ; il insista pour que son village, que les Romains avaient nommé Moridunum, se fît désormais appeler Caermarthen, comme l'avaient voulu nos ancêtres.

Tout comme moi, mon grand-père avait à cœur la survie de notre nation. Il passa sa vie à reconstruire l'armée britonne, à entraîner les hommes, à réconcilier les clans, à faire la paix pour mieux préparer la guerre. Il fréquenta un

moine nommé Constant. C'était un homme bon, mais qui ne connaissait pas le rôle de maître d'une nation. Son père Constantin avait été élu empereur de la Britannia par la centaine de légionnaires qui avaient refusé de répondre à l'appel d'Honorius. Ce Constantin n'était au fond qu'un légionnaire parmi les autres, mais on crut qu'il serait peut-être aussi fameux que son homonyme de Rome. Quelques semaines après sa nomination, Constantin partit à la conquête de la Gallia avec sa poignée d'hommes, abandonnant son fils Constant avec un titre d'empereur qui ne valait plus rien, si ce n'est qu'une partie de la population le considérait comme légitime. On raconte que Constantin mourut peu de temps après son arrivée en Gallia sous la lame du général Stilicon.

Constant avait dû entendre parler des exploits militaires de mon grand-père, car un de ses messagers arriva un jour à Caermarthen pour annoncer que le village d'Isurium avait été pillé par les Pictes. La forteresse d'Eburacum s'en trouvait menacée et Constant n'avait plus les ressources suffisantes pour répliquer à cette attaque. Demetius répondit

à l'appel en y menant cent cinquante de ses meilleurs hommes. Ils arrivèrent à Isurium dans la nuit et encerclèrent la ville. Un éclaireur fut délégué et revint en disant qu'il y avait au moins trois cents guerriers pictes qui festoyaient. Des dizaines de corps jonchaient le sol et les femmes et les enfants hurlaient en essayant d'échapper aux mains aventureuses des Pictes. Mon grand-père envoya un messager au chef picte qui se nommait Daman. Le cheval revint sans son cavalier ; une tache de sang témoignait de l'accueil qu'on lui avait réservé. Mon grand-père ordonna que l'on ne laisse aucun ennemi survivre à cet affront. Il avait l'habitude des attaques promptes, des face-à-face sanglants d'où il ne sortait qu'un vainqueur ou deux vaincus.

Le cri de guerre briton monta dans la nuit. Les hommes de Daman furent surpris ; ils avaient livré leurs derniers combats contre une armée dirigée par un moine effrayé ; ils en affrontaient une menée par un dragon enragé. Aucun Pictes ne survécut. Demetius avait l'habitude de conserver la tête des chefs ennemis qu'il avait vaincus, mais il fit une exception : en guise d'avertissement, la tête

de Daman fut placée au bout d'un piquet de bois qu'on planta au sommet de la muraille construite jadis par Hadrien. Les Pictes se tinrent tranquilles un moment.

Demetius fut convié à Isca Silurum, la forteresse où vivait Constant. Il apprit à connaître cet homme que le cœur avait fait moine mais à qui le destin avait donné contre son gré un titre d'empereur. On dit que les tempéraments contraires s'attirent ; eh bien, la complicité qui se développa entre ces deux hommes en est la preuve. Je ne crois pas aux amitiés désintéressées, pas plus qu'à l'amour qui ne demande rien ; un ami ou une maîtresse n'est au fond qu'une douce bruine sur le désert de nos âmes. Constant trouva en Demetius un refuge contre les angoisses de sa solitude et les assauts de sa peur ; mon grand-père se sentit paternellement impliqué dans la déroute de cet homme qui était pourtant son aîné de plus de trente ans ; il trouva en lui ce fils frêle qu'un père encourage à foncer, mais en se réjouissant de cette faiblesse qui lui conserve sa toute-puissance paternelle. On a dit de moi que j'étais un prophète capable de prédire le futur ; je n'ai toujours fait que pré-

voir sagement les inévitables conséquences des inéluctables agissements humains. Nous n'en serions peut-être pas au désastre qui nous frappe aujourd'hui si Constant avait écouté les avertissements de mon grand-père.

Il y avait dans l'entourage de Constant un nommé Vurtigern, un Picte qui avait jugé bon de se joindre aux forces britonnes. Il n'était encore qu'un jeune homme, mais le nouvel empereur avait pour lui l'admiration et la tendresse qu'une maîtresse réserve habituellement à son amant. Vurtigern avait longtemps vécu dans le nord de la Britannia, près de la frontière du territoire romain, et la menace constante que représentait la vie aux frontières du territoire en avait fait un guerrier aguerri.

Il avait ce regard que j'ai tant admiré chez Artus, la sagesse en moins. Pourtant, sa plus grande force ne résidait pas dans le maniement des armes, mais dans celui des mots, talent qu'il avait hérité de son père Pever, un marchand qui avait fait des affaires en or auprès des riches voyageurs venus d'Orient. Les légionnaires d'Isca Silurum l'écoutaient plus que l'empereur et on chuchotait que c'était

lui qui régnait véritablement.

Demetius avait des centaines d'hommes à ses ordres, et s'il ne pouvait affirmer sans se tromper qui était le meilleur, il avait dû apprendre rapidement à reconnaître le pire. Vurtigern ne lui plut pas. Il n'avait jamais fait confiance aux inconnus qui se prosternent devant d'autres inconnus. Le respect doit se gagner ; j'ai trop vu combien celui qu'on obtient sans effort est le fruit de la stupidité, de la peur ou de la cupidité. Il fit part de ses doutes à Constant. Aveuglé par l'amour, l'empereur s'en trouva insulté et signifia à mon grand-père que l'heure de son départ avait sonné. Demetius se fâcha et il s'en fallut de peu qu'un combat n'éclatât entre ses hommes et ceux de Constant. Sans l'intervention de Lupus, mon grand-père et ses hommes seraient probablement morts ce soir-là dans la forteresse d'Isca Silurum.

Lupus était un clerc que le pape avait envoyé en Britannia pour veiller à ce que la Parole continuât à se répandre malgré le climat difficile qui y régnait. Vurtigern, partisan du retour aux institutions primitives de nos ancêtres, encourageait constamment Constant

à reprendre les anciens cultes pour s'attacher le peuple. Il ne se fit pas un ami de Lupus. Aussi, quand Demetius dénonça ouvertement l'attitude de Vurtigern, Lupus se tint à ses côtés. Il usa de son autorité religieuse et s'adressa au moine plutôt qu'à l'empereur, exhortant les deux parties à conserver leurs forces pour les véritables ennemis. Sa requête fut entendue, mais Constant le chassa avec mon grand-père. Demetius l'accueillit à Caermarthen comme un invité de marque.

C'est dans l'adversité que naissent les sources des plus hautes humanités, comme c'est dans la guerre que le génie se révèle dans toute sa mesure. La triste situation de notre nation affectait profondément Lupus et il dut reconnaître que mon grand-père était l'homme tout désigné pour l'adoucir. Lupus devint l'ami de Demetius ; plus encore, son conseiller : son calme atténuait le caractère primesautier de Demetius ; sa subtilité couvrait les erreurs grossières que le chef commettait souvent par trop de franchise ; sans jamais parvenir à christianiser Demetius personnellement, la foi au Christ de Lupus effaça tranquillement l'image païenne qu'il

avait projetée jusqu'alors. Mon grand-père lui fit un grand honneur en lui donnant un surnom qui le consacra comme son intime. Il ne fit que traduire son nom latin en breton ; l'animal carnivore que les Latins appellent « *lupus* », nous l'appelons « *blaiz* ». C'est ainsi que le bon Blaiz devint le meilleur ami de mon grand-père.

Constant réalisa trop tard que Demetius avait vu juste. J'ai maintes fois observé froidement le regard des ennemis qui agonisaient sur le champ de bataille et souvent, au-delà de la peur et de la souffrance, j'ai perçu dans leurs yeux une douce lueur de soulagement, de compréhension et d'acceptation. La mort est une grande amie de la vérité, car devant elle, nul ne peut plus mentir. On raconte que Constant, étendu dans une mare de sang, cherchant désespérément à enlever les quatre ou cinq glaives que les soldats de Vurtigern venaient de lui planter dans le dos, jeta un sort à l'auteur de ce crime. Le pauvre homme ne conjura en fait personne, sinon lui-même, en utilisant son dernier souffle pour citer les Saintes Écritures : « *Vae soli !* ». La solitude n'est supportable que si elle est volontaire ;

imposée, elle devient vite atroce. Ce meurtre fut sans doute une délivrance.

Vurtigern savait qu'il ne pourrait régner avec le sang de l'empereur sur ses mains. Il fit arrêter les meurtriers. Jusqu'à ce que leurs têtes tombent sur le sol, les pauvres jurèrent avoir reçu l'ordre d'assassiner Constant par celui-là même qui les condamnait. Quelques légionnaires refusèrent de coopérer avec l'assassin et s'en allèrent rejoindre l'armée de Demetius, en espérant que ce dernier rendît justice. Mais mon grand-père n'attaqua jamais Vurtigern. Quelques sots esprits l'accusèrent d'avoir peur. Socrate disait qu'on ne peut craindre ce qu'on ne connaît point ; ainsi la peur ne pouvait affecter cet homme qui l'ignorait. Certains légionnaires crurent que la rancune le retenait, s'imaginant qu'il n'intervenait pas dans le but de laisser une preuve sanglante de ce qui advenait quand on désobéissait à ses conseils. Mais les plus grands chefs savent mettre leur haine de côté pour leur peuple. Demetius savait qu'il ne saurait réunir à sa cause les hommes de Vurtigern. Or, la côte est de la Britannia avait toujours été bien gardée par les hommes de Constant,

elle le serait tout autant sinon plus par ceux de Vurtigern. Il savait que d'inutiles combats résulteraient d'un affrontement avec l'usurpateur et il sut mettre de côté son aversion pour lui afin de préserver la stabilité qu'il avait instaurée avec Constant.

Les grandes tribus de Britannia étaient alors réunies en deux factions. Les Ordovices, les Brigantes, les Cornovii et les Silures suivaient mon grand-père ; les Dumnonii, les Iceni, les Trinovantes et les Atrebates continuèrent à collaborer avec Vurtigern. Pendant vingt ans, les deux hommes tinrent l'ennemi à distance. Aux mains de ces guerriers, la Britannia se conserva sans cependant jamais s'améliorer. Il leur manquait l'ordre que je sus plus tard instaurer.

Ma naissance fut entourée d'une étrange aura de merveilleux, et je ne doute pas que mon origine trouble ait contribué à faire de moi ce que je devins plus tard aux yeux de tous. Demetius était déjà un vieillard quand il comprit que personne après lui ne pourrait tenir les brides de Britannia avec suffisamment de fermeté pour éviter que ce cheval à plusieurs têtes ne s'emporte. Il questionna Blaiz qui ne trouva qu'une solution irréalisable : il lui fallait un héritier légitime qui par son nom obtiendrait le respect nécessaire au maintien de l'unité de notre peuple. Mais Demetius n'avait eu qu'une fille unique, ma mère Dyfrig, qui avait choisi de se garder pour le Christ. Il ne parla jamais de ses espoirs déçus à ma mère.

Un de ses conseillers dut parler, car ma mère apprit que le sort de la Britannia se jouait entre ses reins. Un soir, elle s'en alla trouver mon grand-père et lui demanda de lui trou-

ver un amant d'une seule nuit. L'homme devait avoir les yeux couverts, ne pas lui adresser la parole, et devait quitter Caermarthen le soir même. Nul ne sait qui mon grand-père choisit pour féconder sa fille unique. Les yeux clos de ma mère scellèrent à jamais l'énigme de mon père. On m'a dit souvent dans mon enfance que je ressemblais à ce Demetius que je n'ai pas connu personnellement. L'idée que ce vieil homme parvenu à la fin de sa vie n'ait jamais trouvé un homme digne de devenir le géniteur de son héritier m'a souvent traversé l'esprit. Rares sont ceux qui savent ce que c'est que d'être un enfant sans père ; cette image d'un grand-père incestueux ne me répugna jamais suffisamment pour renier celui qui peut-être me donna la vie.

La grossesse de ma mère ne passa pas inaperçue. Blaiz était en voyage à Rome et c'était un évêque nommé Zénon qui s'occupait temporairement de ses affaires. Il l'accusa d'avoir rompu ses vœux et exigea un procès. Mon grand-père s'opposa à un tel jugement, soutenant que juger sa fille revenait à l'accuser lui. On le défia. C'était mal connaître ce guerrier qui avait fait mourir sous sa lame

plus d'hommes que la peste. Zénon chercha à monter les Caermarthenois, usant du meilleur argument qui soit contre la vérité : la peur. Il y parvint presque. Des groupuscules brandissant des arguments religieux commencèrent à proliférer. Ma mère fut même agressée violemment sur la place publique ; sans l'arrivée d'un ami de mon grand-père, je n'aurais jamais vu le jour. En apprenant ce qui s'était passé, mon grand-père s'emporta. Il s'en alla trouver Zénon et le mit sévèrement en garde. Le lendemain, le malheureux dévot, aveuglé par cette prétention religieuse à la vérité qui affecte trop de ces faux chrétiens que j'ai croisés tout au long de ma vie pour ne pas finir dans un grand brasier un jour, envoya malgré tout un messenger à Rome pour obtenir le droit de juger ma mère.

On trouva le messenger et Zénon pendus à l'entrée de Caermarthen le soir même. Les rumeurs ne cessèrent pas pour autant ; elles se transformèrent ; comme c'est toujours le cas en ces moments de grande fébrilité populaire, les différentes versions se rencontraient, s'entrechoquaient et finissaient par se réunir en une seule idée, mélange subtil des deux

premières, qui allait à son tour se confronter à une autre version des faits. Chacun des habitants, en utilisant le filtre personnel de ses goûts et de ses peurs, s'était finalement inventé sa propre histoire. Cependant, dans chacune des parties de la ville, une version officielle, nouvel amalgame forgé à même le matériau populaire du coin, était unanimement admise. Les proches de mon grand-père connaissaient la véritable raison de la mort étrange de Zénon. Mais beaucoup d'habitants, imprégnés de superstitions chrétiennes et de magie, mélangèrent tout. On supposa que si ma mère refusait de dire qui était le père de son enfant, c'est qu'elle n'avait pas connu d'homme. Les esprits les plus troublés se convinquirent qu'il s'agissait là de l'œuvre d'un incubé, ces prétendus êtres démoniaques qui peuvent prendre l'apparence humaine pour féconder une femme. Aussi pensa-t-on que Zénon avait été tué par le Diable lui-même. Mon grand-père trouva l'idée fort drôle et au lieu de forcer la vérité, il tourna cette superstition à son avantage. Il améliora la rumeur en laissant subtilement courir le bruit selon lequel l'enfant à naître serait extra-

ordinairement doué, et que si Dieu le voulait, il parviendrait peut-être à s'en faire un puissant allié. Ma mère put enfin être tranquille.

Je naquis durant l'hiver de la vingtième année du règne de Valentinien III et la trente-septième de celui de Theodosius II, alors que ma mère venait de quitter l'adolescence et que mon grand-père était déjà un vieillard. Je fus accueilli dans ce monde par les deux hommes que j'ai toujours considérés comme mes pères : Demetius, qui me légua la force brute du guerrier, et Blaiz, par qui j'acquis la connaissance. Je ne connus jamais Demetius, mais jusqu'à ce que je devinsse plus grand qu'il n'avait été, l'ombre de sa gloire me couvrit contre l'astre torride de la jalousie, durant ces années où même les plus grands des hommes ne sont encore que des êtres fragiles ballottés entre la survie et le trépas. Cet homme qui n'avait toujours vécu que pour la Britannia mourut pour elle. Quatre mois après ma naissance, alors que la froidure s'évanouissait lentement sous les rayons du Grand Astre, Demetius livra avec ses hommes une violente bataille contre les Pictes en Maxima Caesariensis, près de Deva. Sa dernière vic-

toire lui coûta la vie. En mourant, il me libéra d'un fardeau que tout homme porte désespérément, bien que je ne fusse pas alors en mesure de le comprendre. Un Picte enragé supprima l'être qui sans le vouloir m'eût probablement étouffé par sa toute-puissance. Ce n'est pas sans raison que je n'aie jamais voulu qu'Artus soit élevé par son géniteur ou même son parent éloigné ; à trop aimer, on finit par contraindre et je ne voulais surtout pas qu'Artus soit protégé contre les risques de sa destinée.

Dyfrig avait accepté de faire un petit-fils à son père, mais non de devenir mère. Quelques mois après ma venue, quand je fus suffisamment fort pour me passer de son lait, elle me confia aux bons soins de Blaiz et se retira pour toujours dans son monastère. Je ne la revis qu'une fois, à sa demande, alors que j'étais encore un jeune enfant. Notre mémoire à ces âges est sélective et je n'ai retenu de cette brève rencontre que l'austérité de ses vêtements qui tranchait avec sa douce voix. Nous passâmes de longues heures ensemble ; je me blottissais dans ses bras, espérant que ce moment ne finirait jamais. Encore aujourd'hui, c'est la seule béatitude contre laquelle j'échangerais toute ma vie. Nous ne prononçâmes pas un mot, trouvant dans le silence la plus subtile réunion qui soit.

J'ai toujours considéré que le temps qui passe est un grand don de Dieu sans lequel nous ne serions pas différents des fleurs et

des arbres qui n'y sont soumis qu'à demi ; j'aime profondément la tombée du jour qui me donne à la fois l'impression d'avoir existé et le sentiment presque extatique qu'à la dernière nuit des temps tout ceci n'aura été qu'un songe du dieu Lug. Ce soir-là, cependant, j'aurais défié le dieu solaire lui-même pour qu'il oublie la loi qui règne dans l'univers et qu'il laisse pour une fois la lune au ciel pendant un jour complet. Quand Blaiz arriva dans la chambre où nous nous trouvions, je compris que le temps était venu de dire adieu. J'allais parler, mais ma mère posa délicatement son doigt sur mes lèvres et me dit simplement ce vers d'Horace : « *Dulce et decorum est pro patria mori* ». Elle m'embrassa sur le front et me confia pour la dernière fois à Blaiz, que je suivis docilement sans me retourner. Elle mourut peu de temps après. Blaiz vint m'annoncer la nouvelle alors que j'étais plongé dans mes études. Je le sentais nerveux, ou peut-être était-il simplement triste. Je le regardai quelques instants, puis me replongeai silencieusement dans ma lecture. Je n'ai jamais reparlé de Dyfrig jusqu'à ce jour.

Blaiz m'accueillit dans sa maison comme son propre fils. Mais à ses yeux, j'étais bien plus : on lui avait confié le futur maître de la Britannia. Je fus traité et élevé comme un fils d'empereur, avec cette différence qu'il s'arrangea pour éviter que jamais je ne me sentisse supérieur au servent du servent. J'ai conservé toute ma vie ce respect de l'autre quel qu'il soit et jamais je n'ai toléré le mépris dans mon entourage ; j'ai vu de grands hommes se laisser submerger par la rancune, la colère, voire la haine, mais la condescendance me mit invariablement en face d'êtres peureux et perfides. Blaiz insistait pour que je fréquentasse des enfants de toutes origines ; ce me fut fort utile par la suite : je sus comment atteindre le cœur et l'esprit de tous. On me donna la chance de tout apprendre sans jamais me forcer à rien faire. Si Blaiz voulait que je lise Épictète, il ne m'en parlait pas, mais je trouvais son Manuel égaré par hasard près de ma paillasse. Aucun livre de la bibliothèque de Blaiz ne m'était interdit. Je ne sais si cette grande salle au mur de grès où j'ai passé une partie de mon enfance existe encore ; il est probable que ces livres, qu'un Romain

nommé Symmaque avait confiés à un jeune enfant érudit nommé Lupus qui se destinait à la vie religieuse peu après le sac de Rome, aient été détruits par les récents pillages. Peu m'importe : je comprends maintenant que le savoir peut temporairement infléchir les poussées du destin, non les modifier définitivement ; toutes mes connaissances et mes aptitudes n'auront fait que retarder la course du destin. Blaiz ne me questionnait jamais sur ce que j'apprenais, mais il fut toujours présent pour répondre à mes questions. Il suffisait que je lui parle d'un mot grec dont je ne comprenais pas complètement le sens pour qu'un invité parlant parfaitement cette langue vienne séjourner dans notre demeure. Il y avait continuellement un hôte avec nous. Le repas du midi était particulièrement animé : un ami de Rome récitait des vers de Virgile, mais en les expliquant en des termes qui s'adressaient à moi ; un cousin à peine arrivé d'Athènes discutait longuement avec lui de l'idée de stabilité matérielle de Parménide, de la théorie des germes d'Anaxagore, de l'amour unificateur d'Empédocle, des atomes de l'âme de Démocrite, ou de la fi-

nalité d'Aristote ; un étranger d'Alexandrie, Métroaste, arrivé selon Blaiz par hasard, passait le plus clair de son temps à expliquer le serment d'Hippocrate et les grands principes de la médecine. On ne me dit jamais qu'ils venaient tous pour moi, ce qui me conserva pour eux le plus grand intérêt ; j'avais l'impression de voler aux conversations ce savoir que je ne me croyais pas destiné. Plutôt que de me gaver jusqu'à ce que ma cervelle trop remplie se lassât de tous ces mots, mon bon maître m'affama jusqu'à ce que je finisse par le supplier de me donner autre chose à mettre en mon esprit.

De Trèves nous arriva un jour celui qui m'enseigna le plus grand art de la guerre, celui de parler aux hommes. Il se nommait Aristippe. C'était un homme de petite taille et en l'écoutant, je compris que la grandeur de l'esprit d'un homme n'avait rien à voir avec la dimension de son corps. Il me déroula les subtiles ficelles de la rhétorique, celles que l'homme à la langue habile et à l'esprit vif peut accrocher à l'esprit, aux bras, aux jambes et, plus important encore, aux cœurs de ceux à qui il s'adresse. J'avais toujours considéré

ce talent comme le pire des défauts ; je réagis vivement. J'allai trouver Blaiz et lui fis part de mes réticences. Persuader les hommes sans qu'ils ne s'en rendent compte, n'était-ce pas la même chose que d'en faire ses esclaves ? Blaiz se fit convaincant : être bon et sage ne suffisait pas pour régner parfaitement, il fallait parfois transmuier les idées de pierre en or ; la Britannia ne pourrait être réunifiée que par un homme qui saurait convaincre, ce qu'il jugeait être une forme de victoire plus subtile. J'avais déjà à cet âge la passion de notre terre et j'étais prêt à sacrifier ma vie pour elle. Ce n'était pas suffisant : il fallait que j'accepte de me trahir moi-même pour la sauver. Je tenais la vérité en haute estime, comme la plus grande vertu qui soit, mais on m'apprit qu'un mensonge pouvait parfois mener à de plus grandes vérités et que toute vérité est dans l'œil de celui qui regarde. Aristippe resta donc avec nous pendant de longs mois.

Je devenais peu à peu le Merlin que l'on a connu. Je compris comment faire penser les autres comme je pensais, comment les contraindre à admettre le contraire de leurs idées les plus chères, comment les forcer à

croire en ce qu'ils ne pouvaient voir et à voir ce qui ne pouvait être vu, et, enfin, à ne plus penser si cela était nécessaire. J'étais un bon élève ; bientôt, plus personne ne put résister à mes syllogismes indéfectibles. Comme Sollius Riothamus l'a fait plus tard pour Artus, Blaiz ne négligea pas ce qu'il considérait être le fourreau de l'épée sans lequel celle-ci tombe au sol en laissant son propriétaire sans défense : je fus entraîné comme un Spartiate. Cette fois je regimbai ; la fin de l'enfance seule me fit finalement accepter mon sort sans le comprendre ; ce n'est que beaucoup plus tard, lors de ces longues nuits humides que je passai camouflé dans les tranchées marécageuses de la Valentia, que je pus bénir ces entraînements que je croyais réservés aux barbares.

Blaiz m'initia personnellement aux mystères de la foi chrétienne. Je fus inspiré par ce Nazaréen qui avait donné sa vie pour sauver le monde. Ces enseignements destinés à des pêcheurs contrastaient avec la rigueur des penseurs grecs ; mais ils m'apparurent bientôt comme la continuité logique des idées philosophiques que j'avais particulièrement

appréciées. Je considérai rapidement cette religion relativement nouvelle comme ma seconde mission. Il y avait beaucoup à faire ; les paroles que le Christ avait dites en toute simplicité sur le bord du Jourdain étaient sujettes à de nombreux litiges. Il y avait dans ces disputes de moines copistes quelque chose d'aberrant : chacune naissait dans le contraire de ce qu'elle prétendait soutenir ; la tolérance prônée jusqu'à la fin par ce grand sage n'était plus que des taches d'encre à défendre jusque dans le paradoxe du sang. Un mort est un mort et j'ai tué dans ma vie, mais je ne le fis jamais en croyant respecter les préceptes que Jésus avait enseignés ; une passion plus grande, vicieuse même, qui me conduira peut-être à un châtiment éternel auquel je ne puis vraiment croire d'un Dieu si bon, me fit préférer la Britannia à ce à quoi j'ai officiellement donné ma vie. Il est trop tard pour les regrets et je ne pourrai pas dissimuler ma double identité encore longtemps : l'évêque Dubricius et Merlin seront menés ensemble au dernier jugement.

Je ne fus pas que chrétien. Blaiz savait qu'il me fallait connaître des croyances plus

anciennes ; car comment atteindre le cœur d'hommes dont l'âme est réservée à un autre dieu que le sien ? Il me présenta à Solen.

Ce vieillard à la longue barbe blanche faisait partie d'un cercle d'initiés aux mystères des druides qui avaient su conserver leur tradition en catimini. Il fit l'impossible pour m'enseigner en quelques années une sagesse qui ne pouvait s'acquérir habituellement qu'en vingt-cinq ans. Je connus Sukellos, ce dieu portant massue et dont le chaudron magique inépuisable assure subsistance, résurrection, mais surtout jeunesse et inspiration ; j'admirai la puissance de Lug, le dieu solaire qui le détrôna ; Cernunnos, ce dieu cornu qui est maître de la vie végétale et animale, ce jumeau de Dionysos, me fit penser à ces ancêtres communs à notre race et à celle des Grecs. Mais je préfèrai surtout les déesses : Épona, la cavalière qui conduit les âmes à leur dernière demeure, et Brigitte, déesse mère des mères ; il manquait de telles figures féminines à la croyance chrétienne.

Sans jamais obtenir officiellement le titre de barde, de devin ou de druide, j'acquis la connaissance nécessaire à leurs prodiges ;

toute ma magie ne fut jamais que l'application méticuleuse d'un art plus ancien que Rome même.

Je trouvai d'étranges liens avec la religion que j'avais adoptée : la force la plus haute était une trinité, plus grossière certes, mais avec une puissance que lui concédait son âge ; une espérance après la mort aussi ; je puis confier que si le choix m'était offert, j'hésiterais entre le Royaume des cieux et ces îles merveilleuses, sans souffrance ni mort, que les druides promettent.

Je ne vois toujours pas de différence fondamentale entre notre vision de Dieu et cette force divine omniprésente en laquelle les druides ont foi, et qui fit semble-t-il rire les guerriers celtes au temple de Delphes en voyant la forme humaine des dieux grecs.

Mais je fus troublé plus que tout par cet attachement à la nature que je ne retrouvai pas ailleurs ; il y avait une logique qui me paraissait inévitable entre la nature et la puissance divine ; je fis de cette découverte une de mes armes préférées, car que reste-t-il à l'armée contre qui se sont retournés les éléments ?

Je passai ainsi ma jeunesse entouré de grands

hommes qui me traitèrent avec justesse et justice.

Il y avait un grand risque à vouloir tout m'apprendre ; on eût pu me perdre en route. Cependant, Blaiz ne me fit jamais sentir que je n'étais pour lui qu'un futur roi ou maître ; la fin des apprentissages et des exercices quotidiens me ramena toujours auprès de ce père adoptif qui fit de moi un philosophe, un guerrier et un sage.

Il s'écoula quinze ans entre la mort de Demetius et mon accession au titre de conseiller de Vurtigern. Ce furent de terribles années, presque aussi malheureuses que celles qui s'annoncent. La vie et la mort ne cessent de se succéder ; Demetius et Constant avaient été des sources de vie, Vurtigern ouvrit sans le vouloir le passage de la mort. Les rues de Caermarthen ne furent plus les mêmes : les longues promenades des amoureux qui se terminaient passionnément dans les boisés environnants se transformèrent en de courts déplacements hâtifs ; vieillards et enfants furent abandonnés à eux-mêmes et il n'était pas rare de voir agoniser l'un d'eux sous les yeux des passants incapables de prendre en charge un autre malade ; les marchands ne firent plus d'affaires, car la majorité des habitants, n'ayant plus de quoi payer, préférait chasser la vermine pour s'en nourrir ; la maladie et la mort étaient partout. Tandis que les ennemis s'avançaient

de plus en plus loin sur notre territoire, Vurtigern se terrait dans la forteresse d'Isca Silurum. L'existence en Britannia ressemblait à ces insomnies répétées, qui finissent par mettre leurs victimes dans un état d'esprit particulier où la nuit et le jour se confondent dans le pire des cauchemars éveillés. Le nouveau maître de la Britannia avait perdu le contrôle de la situation.

Une rumeur nous effraya : désespéré, Vurtigern s'apprêtait à appeler des guerriers à l'aide, les Saxons. Blaiz et moi savions qu'il ne fallait surtout pas laisser d'autres loups entrer dans notre bergerie. J'avais à peine atteint ma quinzième année de vie et mon heure était venue. J'ai toujours eu un talent pour les déguisements. Il me vient de Blaiz. Il se déguisa et se rendit à Isca Silurum : accoutré en mendiant, il hurla dans les rues qu'il avait le don de prophétie et que seul un enfant sans père pourrait sauver la Britannia. Il ajoutait à ceux qui voulaient l'entendre que le phénomène n'était pas impossible puisqu'il avait déjà vu un tel bâtard à Caermarthen. Il ne nous restait plus qu'à attendre.

Quelques jours plus tard, notre plan s'avéra

efficace. Je jouais dans la rue avec un ami à la choule. Blaiz appréciait ce jeu qui consiste à pousser une grosse balle avec un bâton recourbé et qui nécessite de doser l'habileté, la force et l'intelligence ; mes entraînements à la choule devinrent rapidement un amusement qui occupait mes temps libres. Moi et Dinabut n'étions pas préoccupés par les deux spectateurs qui observaient la scène depuis peu. Je réussis à enlever la balle une fois de plus à mon camarade qui entra dans une grande colère que seule l'enfance peut justifier. Il m'accusa de tricher, insinuation que je récusai poliment. Je lui rendis la balle, mais son esprit avait déjà été enflammé par la fureur : « Je ne veux pas de faveur de toi, Merlin. Tu n'es qu'un bâtard car tu n'as pas de père. Moi je sais qui m'a engendré ».

Je souris et regardai mon ami courir vers chez lui d'un œil amusé. Les deux hommes qui assistaient silencieusement à notre querelle s'approchèrent de moi, par derrière. Je me retournai tout d'un coup et tombai face à face avec eux, ce qui les fit sursauter. Ils étaient tous deux vêtus d'une veste de cuir portant le sceau de Vurtigern, une couronne

d'or superposée à une immense montagne dont la cime se perdait dans les nuages. Ils s'empressèrent de vérifier l'allégation de Dinabut. Je leur confirmai que je n'avais pas de père. Les deux hommes se regardèrent un instant. Puis, d'un commun accord, ils se saisirent de moi, me recouvrirent d'une étoffe et se dirigèrent d'un pas rapide vers leurs chevaux qui étaient attachés près de là. J'aurais pu leur résister ; j'étais déjà un habile guerrier qui ne craignait rien ; mais il me fallait à mon tour entrer dans mon destin comme le Christ à Jérusalem. Ils me couchèrent sur un cheval, les pieds et la tête de part et d'autre de la bête, et partirent au galop.

Sur le chemin qui devait les ramener à la cour de Vurtigern, les deux hommes s'arrêtèrent dans une petite ville où se tenait un marché. J'étais maintenant assis derrière l'un d'eux, serrant docilement sa taille et observant l'agitation qui régnait autour de lui. Nous nous arrêtâmes près d'une auberge. Nous marchions côte à côte quand, soudainement, j'éclatai de rire. Les deux hommes m'accusèrent de vouloir nous faire remarquer. Je jurai que non et pointai la raison de mon

hilarité. Je montrai un jeune homme dont l'élégant habillement laissait penser que sa famille n'était pas trop touchée par la misère du pays. Il venait de se procurer de superbes sandales brodées en or et sautillait de joie en les montrant aux passants. J'avais déjà souvent réfléchi au ridicule qui consiste à tirer du plaisir, quand ce n'est pas de la jouissance, de l'enrichissement quel qu'il soit. La mort nous sépare bien assez tôt de ceux qu'on aime pour savoir que le peu qu'on sait donner de notre vivant se doit de l'être aux hommes et non aux choses. Je ne connaissais pas l'avenir de cet homme, mais je savais de quoi il devait être fait. « Cet homme agit comme s'il ignorait qu'il va mourir... ».

Comme je prononçais ces paroles, la foule se mit à crier et à s'éparpiller. Une voiture tirée par quatre chevaux qui s'étaient emportés à cause de la chaleur et du bruit fauchait tout sur son passage. Le jeune riche dont j'avais tant ri, aveuglé par son précieux achat, ne vit venir le danger et son corps fut écrasé sous les roues de la voiture. Son bras reposait sur le côté et ses doigts, qui s'étaient refermés sur ses souliers, se relâchèrent doucement : il lâ-

cha son dernier souffle avant que les souliers ne touchent le sol. Les hommes qui m'accompagnaient furent pris de terreur et m'accusèrent d'être de connivence avec le Diable ; je ne me défendis point, me contentant de leur sourire. Ils n'avaient rien compris : j'avais remis en doute le bien-fondé de l'attachement à de vulgaires souliers ; ils avaient cru que je parlais de la mort de cet homme en particulier. Ils ne m'adressèrent plus la parole et le reste du voyage leur parut aussi long que celui d'Énée dans la barque de Charon.

Je fus d'abord frappé par le fait que la forteresse d'Isca Silurum, vue de l'orée du bois, avait l'air lugubre. Comme nous nous approchions, je compris la démesure de l'homme qui y régnait. Une haute muraille de pierres et de morceaux de bois s'érigait en cercle. Tout le long de la muraille, il y avait un fossé rempli d'eau boueuse qu'on ne traversait que par un pont constitué de billots de bois qu'on pouvait lever de l'intérieur à l'aide d'un ingénieux système de cordes et de poulies. En haut de la muraille, Vurtigern avait fait construire à intervalles réguliers de petites enceintes où deux ou trois hommes pouvaient se tenir et attaquer l'ennemi en toute sécurité. La route qui menait à l'entrée avait été volontairement trouée pour qu'aucune machine de guerre ne puisse s'approcher. Au fond de chaque trou, on avait placé de longs pieux enfoncés profondément dans le sol et dont on avait effilé les extrémités.

Les deux hommes m'accompagnèrent jusqu'à un large passage à l'intérieur de l'enceinte. Ils demandèrent à un des deux gardes qui étaient postés de chaque côté de l'entrée d'aller annoncer au maître leur arrivée. Après quelques instants, l'homme revint accompagné d'un jeune homme qui me dévisagea pendant un moment, après quoi il ordonna à l'un des gardes de donner la récompense promise et pénétra aussitôt dans le passage en me tirant par la main. L'homme se présenta. Il s'appelait Guorthemir, c'était le fils de Vurtigern. Je fis de même, en précisant qu'Ambrosius Dubricius était le nom que ma mère m'avait choisi, mais que mes amis me surnommaient simplement Merlin, à cause de ma chevelure noire qui rappelait le plumage de ce passereau qu'on appelle merle. Je suivis mon guide pendant un court moment. Nous arrivâmes à une herse et Guorthemir annonça que nous étions arrivés. De l'autre côté de la herse, à une coudée à peine, pendait un large morceau de tissus qui empêchait de voir au-delà. À l'aide du pommeau de sa dague, Guorthemir donna quelques coups rythmés sur les barreaux : trois grands suivis de quatre

petits. Le silence fut bientôt rompu par des pas qui approchaient rapidement. Le rideau glissa brusquement et je vis enfin Vurtigern.

C'était un homme de grande taille et de forte carrure. Une chevelure rousse tombait sur ses épaules et une moustache épaisse et orangée découpait des lèvres charnues qui laissaient entrevoir des dents d'ivoire. Son visage était partiellement recouvert par une mèche de cheveux égarée, derrière laquelle on distinguait une beauté virile. Il portait, par-dessus sa tunique, un manteau de cuir couvert de morceaux de tissus colorés et serré à la taille par une ceinture au travers de laquelle était glissée une épée longue. Il ouvrit la herse, prononça un « Suis-moi, petit » à peine audible ; il marchait devant moi d'un pas rapide sans regarder derrière. Le passage était un véritable labyrinthe, mais Vurtigern semblait le connaître parfaitement. À gauche, à droite, à gauche, encore à gauche. Je perdis bien vite le compte. Nous arrivâmes à une autre herse que Vurtigern souleva d'un bras pour nous faire passer.

Nous nous trouvions dans une sorte de grotte creusée dans la pierre. Bien qu'hu-

mide, l'endroit était agréable et confortable. Des fresques multicolores étaient peintes sur les murs et le sol était couvert de peaux d'animaux, ce qui rendait la marche silencieuse et douce. L'éclairage parvenait par de multiples ouvertures pratiquées dans le plafond. Je remarquai que la lumière n'était pas celle du soleil mais une sorte de clarté diffuse qui devait être produite par quelque procédé incandescent nouveau. Sans plus attendre, Vurtigern se mit à parler. Je ne savais pas s'il s'adressait à moi ou s'il se parlait à lui-même. Il regardait droit devant lui, les yeux dans le vide. Peut-être se sentait-il comme le condamné aux jeux du cirque, seul dans sa geôle, qui lance ses mots dans les airs en espérant être entendu ?

« La nuit était brûlante, commença Vurtigern. Le jour avait été chaud, mais le crépuscule, plutôt que d'apporter sa douce fraîcheur habituelle, avait jeté une noirceur insupportable. Depuis mon arrivée à Isca Silurum, Constant avait pris l'habitude de me rendre visite une fois par jour, quand la tranquillité du soir regagnait la forteresse. Ce soir-là, Constant commença par me dire que

les légionnaires de Luguwallum à la muraille d'Hadrien avaient été massacrés, que les villageois affamés et affaiblis étaient décimés par centaines et finalement que tout était fini. Je le regardais calmement. Quand il eut fini, je cherchai à le rassurer en lui disant que tout n'était pas perdu, qu'il devait y avoir une solution à laquelle nous n'avions pas pensé. Je lui dis aussi qu'il devait se calmer, car cette panique infantile n'était pas digne d'un chef romain. Je lui demandai ensuite de me parler de l'état du pays. L'empereur me dit que selon les dernières nouvelles, environ cent hommes avaient péri sous les coups des guerriers scots ; les quelques cents autres qui gardaient la frontière du nord avaient battu en retraite jusqu'à Isurium. Les Scots ne les y avaient pas suivis, préférant piller le territoire conquis. Mais de toute évidence, la fringale de la guerre et du sang les reprendrait avant longtemps et Isurium tomberait entre leurs mains. Mais ce n'était pas tout ce que le messager rapportait comme mauvaise nouvelle. À ce qu'il paraissait, le peuple accusait l'empereur Constantin de l'avoir laissé sans protection contre les barbares. Son fils Constant,

allait-on jusqu'à dire, aurait mieux fait de demeurer dans son monastère au lieu d'accepter de diriger une armée alors qu'il en était incapable. Constant se plaignit enfin de n'avoir plus d'armée. Il pleurait comme un enfant.

Je lui suggérai de réunir les hommes, de leur parler, de les convaincre d'attaquer l'ennemi. Il ne voulait plus rien entendre. Il m'avoua qu'il ne ferait plus rien jusqu'à ce que son père soit revenu. Avant de le quitter, je le mis en garde contre son propre peuple, s'il venait à apprendre que son empereur n'avait pas su prendre les bonnes décisions au bon moment. Je me rendis dans ma chambre pour réfléchir. Il y avait un tourbillon dans ma tête. Je revoyais les moments agréables passés en compagnie de l'empereur. Je me souvins qu'un soir, lui et moi avions assisté à un spectacle donné en mon honneur. L'empereur avait pris soin pour l'occasion de faire de mes goûts le sujet de la soirée. Poèmes, musique, chants et jeu, tout sans exception était destiné à me toucher et l'avait fait. Après cette soirée, Constant m'avait prié d'inverser les rôles pour une fois : c'est lui qui irait me reconduire à ma chambre. Avant de me quit-

ter, Constant m'avait adressé ces mots : « Je serais mort sans toi auprès de moi, mon ami. Je t'aime. ». J'avais été touché par cet aveu spontané et je l'étais encore. J'étais plein de doutes et ne savais que penser. À ce moment précis, je jetai un coup d'œil à l'extérieur et j'aperçus deux jeunes enfants qui cherchaient à se mettre à l'abri de la pluie sous les tuiles de terre cuite qui dépassaient d'un toit. Ils étaient chétifs et vêtus de haillons. Le plus grand des deux serrait l'autre contre lui et cherchait à le rassurer. Mais rien ne viendrait plus les rassurer. Constant était bon, mais la peur en avait fait un couard. Ces enfants, comme tous les autres habitants du pays, mourraient seuls et abandonnés par leur empereur. Et ce n'était rien de crever de faim dans une ruelle comme un chien abandonné en comparaison de ce qui attendait les victimes des Pictes. Viols, meurtres, tortures et infamie, voilà le sort qui leur était réservé à tous si je n'agissais pas immédiatement ».

Vurtigern s'arrêta un instant. Je le regardais sans mot dire. Durant son monologue, Vurtigern avait presque vidé une carafe de vin. Il prit une dernière gorgée, puis ajouta ceci :

« Voilà comment et pourquoi j'ai assassiné
l'empereur Constant. ».

otre plan avait réussi : j'étais entré à Isca Silurum. Mais Blaiz et moi n'avions pas prévu la suite de cette astucieuse introduction. Je dus improviser. Je dis à mon hôte que les astres lui étaient favorables et qu'il devait convoquer tous les chefs de clans de la Britannia pour leur proposer une alliance contre l'ennemi. Des messagers furent aussitôt envoyés partout au pays. De longues journées s'écoulèrent avant qu'il n'obtienne de réponse. Pendant ce temps, je découvris que Vurtigern n'était pas aussi méchant que je me l'étais imaginé. Je me surpris même plus d'une fois à éprouver de la compassion pour cet homme qui voulait au fond la même chose que moi, réunifier la Britannia, mais qui ignorait que la destinée de certains est parfois de mourir pour libérer la voie à d'autres.

Je ne puis pas dire que nous nous liâmes vraiment ; il me craignait trop pour qu'un

noble sentiment puisse naître entre nous. Je ne savais pas encore ce qu'il allait devenir, mais j'avais l'œil juste en ce qui concerne les aptitudes et les faiblesses des gens, et Vurtigern ne pouvait pas inspirer suffisamment de crainte pour que tous les chefs britons se rallient à sa cause. Nous avions aussi nos divergences. Il avait ce défaut que l'on trouve chez les âmes faibles et qui consiste à mettre toujours la survie personnelle avant le bien commun ; j'étais prêt à mourir pour sauver la Britannia ; lui aurait cédé notre nation sans discussion pour une seule course du soleil dans le ciel. Il lui arrivait aussi de s'emporter dans des rêves de gloire où il se voyait à la tête d'un nouvel empire ; je n'étais encore qu'un enfant, mais Blaiz m'avait assez bien expliqué la façon de penser des gens ordinaires pour savoir que la force ne suffit pas à contenir les mouvements des peuples et qu'il fallait y ajouter une part de la qualité qui manquait le plus à Vurtigern : l'humilité. La réponse à son appel confirma mes présomptions : seuls les Ordovices acceptèrent de se joindre à lui.

Les mouvements des ennemis sur nos terres se multiplièrent. Chaque jour, un nouveau

messenger arrivait avec de mauvaises nouvelles : un chef avait rendu les armes, une forteresse avait été prise, un troupeau avait été volé. Un événement fit perdre la tête à mon hôte. Une horde de chasseurs pictes égarés parvinrent à Isca Silurum. Ils n'étaient pas plus de cinquante hommes, mais ils firent des dégâts considérables avant d'être maîtrisés. Deux d'entre eux échappèrent à nos hommes et s'enfuirent en jurant qu'ils reviendraient. Vurtigern me fit venir. J'eus peur de sa peur. La frayeur est le plus répugnant des masques : les plus beaux visages, les âmes les plus pures s'en trouvent travestis de la pire manière. Ce grand guerrier roux m'apparut comme un enfant abandonné qui cherche autour de lui le réconfort de bras maternels. À genoux devant moi, il m'implora de le sauver par ma magie. Les Pictes ne me faisaient pas peur. Je connaissais leurs croyances superstitieuses en une flore divine aux pouvoirs destructeurs. Les astuces que j'ai utilisées contre eux sous le règne d'Uter eurent été suffisantes pour les convaincre, advenant leur retour armé à Isca Silurum, de nous laisser tranquilles. Mais chasser une horde de Pictes ne nous redonne-

rait pas notre nation. Il fallait unir toutes les forces disponibles pour y arriver.

J'étais trop jeune pour obtenir la considération de ces hommes qui avaient combattu aux côtés de mon grand-père ; ma magie même n'eût pas été suffisante pour me procurer à leurs yeux un respect réservé avec raison à ceux qui ont vécu. Vurtigern avait déjà échoué. Je lui dis que je ne pouvais le sauver de son destin, que la seule solution proposée par le ciel, celle que j'avais toujours préconisée jusqu'alors, était de réunir les chefs de clans. Ce géant appuya doucement sa tête contre mon épaule d'enfant et pleura longuement.

Près de soixante ans après le départ des troupes romaines, dans la quatrième année du règne de Libius Severus et la huitième de Leo, alors que j'étais depuis cinq ans auprès de lui, Vurtigern, malgré mes avertissements, convoqua Horsa, le chef des Saxons, qui se présenta avec son frère Hengist et sa fille Rosheann, d'une beauté sauvage indescriptible. La rencontre eut lieu dans la demeure de Vurtigern et tous les hommes importants de la cité furent invités. Après un repas bien arrosé de vins de Rome, qu'on conservait précieusement pour les grandes occasions, Vurtigern fit sa proposition.

« Nos deux nations sont dans le malheur, commença-t-il par dire. La nôtre, attaquée de toutes parts, affamant ses enfants comme une mère indigne, ne leur offrant pour tout réconfort que de terribles souffrances ; la vôtre, réduisant ses frontières chaque jour, ouvrant par son relief plat et doux un passage toujours

plus clément à vos ennemis, ne vous laissant que la mer pour fuir l'invasion multiple. Je vois des terres inoccupées à l'est de la nôtre et je devine en vous des alliés fidèles ; il ne suffirait que d'un geste pacifique de votre part pour que je vous considère comme des frères. Voilà ce que je propose : vous vous installez sur les rives de la Mer du Nord et nous vous fournissons de quoi vous nourrir le temps que vous puissiez récolter vous-mêmes. En échange, vous repoussez les Pictes vers le Nord. Si tout va comme je le prévois, nous aurons la Britannia à nous seuls d'ici peu de temps ».

Je ne comprenais pas comment, tout en demeurant sain d'esprit, on pouvait parvenir à se mentir à soi-même. Il me semblait que la folie consistait justement à fuir la réalité. Ce jour-là, je cherchai à percevoir dans le regard de Vurtigern ce qui pouvait pousser un homme à nier de toutes ses forces une certitude intérieure. Horsa n'était pas une solution ; tôt ou tard viendrait le jour où il n'aurait plus besoin de l'hospitalité naïve qu'on lui offrait. Vurtigern ne pouvait ignorer cette évidence. Quelque chose dut être

plus fort que cette certitude, suffisamment en tout cas pour l'aveugler l'instant d'une fuite absurde devant ce qui était. J'en étais encore à cette période de la vie où il nous faut observer sans juger afin de pouvoir un jour en arriver à comprendre sans conclure. J'ai vu depuis ce jour beaucoup d'hommes s'abuser eux-mêmes ; dans tous les cas, il s'avéra que la mort ou la folie n'était pas loin.

Les Saxons s'installèrent à l'ouest, dans la cité de Durovernum. J'essayai de renverser la décision de Vurtigern ; il était encore temps de chasser ces intrus. Mais Vurtigern ne m'écoutait plus. Au contraire, il les traita comme d'importants invités. Abris, armes, chevaux, femmes, rien ne leur fut refusé ; nous dûmes même sacrifier la nourriture de nos propres hommes pour satisfaire l'appétit de nos ennemis. Ils respectèrent leur engagement en livrant de furieux combats avec les Caledones ; effrayés par cette force fraîche, les pilliers scots quittèrent Luguval-lum ; lentement, les rôdeurs malveillants se firent plus rares. Vurtigern cria victoire. Cette guerre n'était pour moi qu'un sursis qui ne durerait pas. J'avais gardé, durant les cinq

années que je passai auprès de Vurtigern, un contact presque constant avec Blaiz. Je lui envoyai d'urgence un message pour signaler que le fléau saxon serait bientôt hors de contrôle ; nous devions agir avant qu'ils ne fussent trop bien installés. La réponse ne tarda pas à venir ; il fallait patienter encore un peu. La rumeur du meurtre de Constant avait traversé la mer et s'était rendue quelque part en Gallia où un jeune homme vertueux n'attendait qu'un prétexte pour récupérer la terre dont son oncle Constantin avait été le maître : un grand guerrier nommé Uter se préparait à revenir reprendre la couronne de son cousin Constant. Si je pouvais retarder suffisamment l'invasion saxonne, le ciel nous enverrait un nouveau dragon.

Il n'y a que deux façons pour un fils d'échapper à l'emprise de son père : le surpasser ou le tuer. Peu de temps après que les Saxons se furent installés sur la côte est de la Britannia, j'allai trouver Guorthemir, le fils de Vurtigern. Il savait que je n'avais rien à voir avec la décision de son père de faire venir Horsa et ses hommes. Il me détestait pour avoir pris sa place de conseiller, mais il se rendit à l'évidence : j'avais une vision juste. Il déplora maintes fois la désobéissance paternelle à mes conseils. Il n'avait ni la prestance de Vurtigern, ni son courage ou sa force. Pour la plupart des habitants d'Isca Silurum, il n'était pas Guorthemir, mais le fils de Vurtigern. Je lui demandai ce qu'il comptait faire maintenant que tout était fini. Il fit mine de ne pas comprendre ce que je voulais dire. Je n'avais pas le cœur à jouer. « Nous allons bientôt être massacrés par les Saxons », lui dis-je. Il baissa les yeux. J'avais quelque chose en tête, mais le fils fragile et craintif qui

se trouvait devant moi n'était pas encore mûr pour l'exécution de mon plan. Il me fallait à tout prix éveiller la colère nécessaire à l'affrontement avec Vurtigern.

Je lui demandai pourquoi il n'avait pas fait part de son désaccord. Était-il vraiment l'enfant faible que tout le monde imaginait ? Je lui dis que je ne le croyais pas. Il devait accepter d'être différent, d'être plus sage, voire plus intelligent. Il ne pouvait pas, sous prétexte du sang qui coulait dans ses veines, laisser notre nation aux mains des étrangers. Son regard s'éclaira légèrement ; il me regardait fixement. J'y étais presque. Je continuai. Tout l'amour qu'il portait à son père, comment lui était-il rendu ? Je lui dis que je trouvais injuste que son père ne l'ait pas consulté, qu'il le traite encore comme un enfant, qu'il soit incapable de voir en lui son digne successeur. Je jouai la comédie : je jurai qu'il aurait bientôt été appelé à régner si son père m'avait écouté, que les tribus du Sud n'attendaient qu'un ordre de Vurtigern pour l'accepter comme leur chef. Sa réaction m'encouragea à mentir carrément : je le voyais, moi, à la tête d'une armée ; je sentais qu'il serait capable de me-

ner des hommes sur le chemin de la victoire. Moi, j'avais confiance en ses capacités.

Il me regarda un instant ; une flamme brillait dans ses yeux. « Tu as raison », dit-il avant de partir d'un pas rapide. Je restai assis seul quelques instants. Je compris que j'avais réussi à dévier temporairement la trajectoire du destin. Pour la première fois de ma vie, je réalisai tout le pouvoir que j'avais sur les autres. J'avais maintes fois tourmenté Blaiz avec mes propos ; beaucoup de mes amis se seraient jetés à la rivière si je leur eusse commandé ; effrayer les gens était un amusement auquel je me plaisais souvent. Mais tout ça n'avait été qu'un jeu. Ce n'en était plus un. Je me mis à trembler d'effroi. Des images se formèrent dans ma tête. Ce ne fut d'abord qu'un grand flou dans lequel je ne distinguais rien, mais peu à peu elles devinrent plus claires, comme lorsque l'on passe sa main sur une peinture couverte de poussière. Je me vis sur la cime de la plus haute montagne de la Britannia. À mes pieds, des milliers d'hommes s'entretuaient violemment. Je savais qu'ils n'avaient pas de raison véritable de s'affronter. Ils n'en avaient qu'une au fond, et c'était

d'obéir à ma volonté. De temps à autre, ils jetaient un coup d'œil vers moi ; je bougeais mes doigts et les lames recommençaient à tomber ; je faisais un mouvement de tête et deux cents cavaliers chargeaient au galop ; le vent, le feu, la terre et les mers se déchaînaient à mon commandement ; je remuais les lèvres et ma voix retentissait dans la plaine : « Tuez-vous, massacrez-vous, c'est moi Merlin qui vous l'ordonne ! ». Je riais comme un démon et ma longue chevelure noire volait au vent. À mes pieds gisaient les cadavres de Demetius, Blaiz et Dyfrig. La mort les avait frappés par ma faute et je pouvais lire sur leurs lèvres figées le dernier mot qu'ils avaient prononcé : « Merlin. » Je continuais à diriger ce massacre en hurlant comme un dément. Le soleil devint noir et toutes les créatures vivantes se tordirent de douleur sur le sol. Puis, une grande lumière m'aveugla et tout disparut. Je me calmai et me retrouvai enfin dans ma chambre. J'étais en sueur. Pour la première fois de ma vie, je me demandai si j'avais raison de me mêler des affaires qui au fond n'appartenaient qu'à Dieu. Il me fallut attendre la fin de ma vie pour obtenir la

réponse.

Guorthemir revint me voir le soir même. Il était transfiguré : cet enfant que j'avais si souvent vu trembler en entendant la voix paternelle me semblait prêt à la faire taire à jamais ; j'avais reçu un fils pusillanime le matin, je me trouvais désormais devant un parricide en puissance. Sa voix même s'en trouvait changée ; une expression ferme et résolue avait recouvert le ton nasillard et presque imperceptible que je lui avais toujours connu. Cette métamorphose, qui paraissait subite, mais qui au fond ne l'était pas plus que la feuille d'un arbre qui sort du bourgeon en une seule nuit plus chaude, me surprit presque autant que si Gwenhwivar était venue un jour me trouver en souriant pour me porter du vin. Guorthemir pouvait mentir pour me piéger ; s'il n'avait pas l'intelligence de son père, son rôle de second avait été suffisamment long pour développer en lui l'hypocrisie nécessaire à l'assoiffé à qui l'on fait sentir trop longtemps l'odeur de la bière de froment. Peut-être cherchait-il par cette comédie à m'extirper du cercle dirigeant ? J'avais pincé une corde que je savais sensible, mais plutôt que d'obtenir le

timbre douceâtre auquel je m'attendais, j'entendais la rage des tambours de guerre. Je testai sa sincérité en lui demandant d'expliquer les raisons de cette colère. Il était allé trouver Vurtigern en sortant de mes appartements. Il avait pénétré dans la chambre de son père sans avertissement, et l'avait surpris dans les bras de Rosheann ; son père ne se contentait pas de fraterniser avec l'ennemi, il l'aimait ; sa rage se décupla. Il avait fait de mes mots les siens et s'était contenté de répéter ce que je lui avais dit plus tôt. Son père avait souri et lui avait ordonné de quitter immédiatement la pièce. Guorthemir avait fait un ultime effort pour engager une conversation, mais en vain. Il avait menacé. J'ai toujours pris les menaces très aux sérieux ; l'homme qui met en demeure est soit en mesure de concrétiser ses avertissements, soit naïf au point de croire que la peur est une arme infaillible ; dans les deux cas il mérite représailles. Vurtigern avait ordonné qu'il sorte immédiatement en criant qu'il ne parlerait pas avec lui de ces choses d'hommes qui ne le concernaient pas. Guorthemir avait trouvé dans ce laconisme la réponse aux questions que je lui avais insufflées ;

il n'avait plus besoin de preuves supplémentaires. Il s'était excusé en tirant sa révérence. Il était désormais comme ce légionnaire posté dans la Rome pacifiée parce qu'il était le fils d'une cousine inquiète de l'Empereur, mais pour qui l'absence de conflit devenait bientôt insoutenable. Il me demanda ce qu'il devait faire. Je lui dis de se rendre à Caermarthen avec un message qu'il devait aller porter à un nommé Blaiz. Il s'en fut le soir même sur le cheval de son père. J'avais perdu tout mon pouvoir sur lui. Le destin était à nouveau le seul maître.

Blaiz le mena auprès des Icenis, une petite peuplade de l'Est qui subissait, par sa proximité avec les hommes d'Horsa, plus de pression que les tribus de l'Ouest. Il présenta Guorthemir comme un grand guerrier et chercha à leur montrer que sa connaissance des environs d'Isca Silurum était un gage de victoire. Je ne crois pas que les malheureux Icenis aient cru un seul mot de ce mauvais mensonge, mais ils y trouvèrent la force de rêver. Deux cents guerriers et guerrières se préparèrent à se battre.

Les armées du père et du fils s'affrontèrent

trois fois. Les Icenis surprirent un petit bataillon d'éclaireurs envoyés en reconnaissance par Vurtigern sur le bord du fleuve Derguentid. Un seul d'entre eux revint à Isca Silurum. Il apportait un message : Guorthemir ne laisserait pas la Britannia aux Saxons. Vurtigern mena le tiers de nos hommes à la poursuite des Icenis. Ils les retrouvèrent au gué de la rivière Rithergabail. Un violent combat s'engagea. Montés sur leurs chevaux, mieux armés et cent fois plus entraînés que nos hommes, les Icenis prirent rapidement le contrôle de l'affrontement. Nos pertes étaient considérables. Vurtigern ordonna qu'on batte en retraite. Mais avant que son ordre ne fût exécuté, un essaim de Saxons dirigés par Hengist assaillit l'ennemi sans lui laisser la chance de réagir ; les Saxons anéantirent ce rêve utopique de liberté à coups de lames et de lances. Trois dizaines ou moins réussirent à fuir, toujours menées par Guorthemir. Ils furent rattrapés et massacrés quelques jours après. Ce que je vais avouer ici paraîtra cruel : j'avais réussi à gagner du temps.

« **I**l nous faut d'autres hommes ». La parole d'Horsa me fit frémir. Vurtigern me regarda d'un œil inquieteur. J'avais pris l'habitude de ses oeillades qui attendaient une réponse, comme j'appris à supporter plus tard les regards implacables de Gwenhwyvar ; nous avions convenu d'un code gestuel qui dissimulait mes conseils. Je touchai mon front de ma main droite, ce qui voulait dire : « refus catégorique ». Horsa me jeta un coup d'œil agressif, auquel je répondis par un sourire arrogant. Je pouvais me permettre ce genre de bravade, pourvu que je ne dépassasse pas certaines limites. J'avais une fois utilisé ma magie devant les Saxons ; j'avais jeté au feu une pleine poignée de la poudre qu'on obtient en broyant de cette pierre que les druides appellent soulfhoure et qui s'enflamme violemment au contact de la chaleur. J'avais si mal dosé ma quantité que j'en fus presque brûlé. L'effet n'en fut que

plus important : mon emprise s'étendit instantanément sur les Saxons. Horsa n'osa pas me défier personnellement, mais il n'avait pas à le faire ; son regard faisait frémir notre chef. Vurtigern se lança dans une longue tirade dont je connaissais d'avance la fin : il accepterait. Je me retirai.

Sept ciules saxonnes arrivèrent en Britannia. Chacune comptait à son bord plus de soixante guerriers. Dans les jours qui suivirent, je reçus un message de Blaiz : Uter s'apprêtait à mettre les voiles. J'allai trouver Vurtigern et lui annonçai sa mort prochaine. Le pauvre avait vu Horsa changer de ton : il ne demandait plus, il ordonnait. Il y avait désormais des Saxons partout. Vurtigern réalisait trop tard que j'avais eu raison ; il se doutait que cette nouvelle prophétie du Fils du Diable, comme il se plaisait à me nommer, pourrait bien s'accomplir s'il ne réagissait pas rapidement. Il décida de s'enfuir vers le nord-ouest.

Nous partîmes en pleine nuit, car il craignait qu'à la vue du déplacement imprévu de son armée, les tribus voisines n'imaginent quelque attaque-surprise. Nous étions près

de Luguwallum quand il trouva enfin ce qu'il cherchait : une vieille forteresse abandonnée qui surplombait une falaise. Vurtigern monta sur un rocher et annonça solennellement que « Cair Vurtigern » serait un endroit où nous serions en sécurité. Le lendemain, tout le monde était occupé à reconstruire ce qui avait dû être un fort imprenable au temps des conquêtes de Jules César. Au bout de quelques semaines, Cair Vurtigern était restaurée et son chef confiant d'y être en sécurité contre toutes attentes. Il se trompait. Il était temps de trouver un nouveau maître à la Britannia ; cette décision ne m'appartenait plus : Uter était tout désigné par le destin. Quant à moi, je n'avais plus rien à faire auprès de Vurtigern. Je m'enfuis par une nuit tapissée d'étoiles ; Mars flamboyait d'un rouge sang ; le ciel réclamait une guerre que j'allais volontiers lui donner.

Mon retour à Caermarthen fit naître un étrange malentendu qui marqua à jamais mon destin. Les Caermarthenois, incapables d'associer les rumeurs insolites, parfois cruelles, concernant Merlin à l'enfant extraordinaire qu'ils avaient connu, ne se doutèrent pas un instant que j'étais ce redoutable magicien. Seuls mes proches m'avaient appelé Merlin dans ma jeunesse ; aux yeux de tous, j'avais été le sage petit Dubricius. Je considérai que cette confusion représentait un avantage ; si Merlin devenait un jour la cible d'un complot, Dubricius pourrait l'en sauver. Blaiz organisa une cérémonie qui fit de Dubricius un clerc ; je me fis tondre les cheveux d'une oreille à l'autre, comme l'exige la tradition chrétienne. Cette obligation rituelle devint mon déguisement ; je me confectionnai une fausse chevelure longue ainsi qu'une barbe épaisse que je portai toujours lorsque j'étais Merlin.

Je sais ce que l'on pensera ; on sourira en disant que mon peuple a succombé au charme d'un faux acteur, d'un habile menteur qui sut les berner. C'est faux : en mon âme et conscience je n'ai toujours été que Merlin. Dubricius jouait, il est vrai, mais ce jeu n'exista que pour servir ma nature véritable ; l'Évêque Dubricius et l'enchanteur Merlin ne furent jamais que les deux faces de l'unique pièce de mon âme, même si ma vie se trouva ainsi divisée entre un clerc que tout le monde aimait et un guerrier magicien qui faisait trembler d'effroi. Cette supercherie me procura plus de pouvoir que n'en eut aucun homme : le plus grand des empereurs, le plus violent des tyrans, n'a jamais la certitude de la sincérité des gens qui l'entourent. Merlin ne l'eut en aucun temps ; je trouvai toujours quelque trace de terreur, voire de dégoût, dans les yeux de ceux qui jurèrent m'aimer plus que tout. J'obtins avec Dubricius la fidélité délibérée que la soumission refuse à tous les grands de ce monde.

Au début, je me perdis un peu dans cette vie géminée. Il m'arriva même, à l'occasion, de prêter à l'un les qualités ou les mots de

l'autre. On ne remarqua pas ces égarements ; seuls les cœurs purs peuvent voir au-delà des trompeuses apparences. Il n'y en eut qu'un : durant une cérémonie religieuse, une jeune enfant d'à peine cinq ou six ans m'appela « Merlin » ; sa mère sortit précipitamment en se confondant en excuses sans se douter un instant que sa petite avait su voir mon âme dans mes yeux. Puis, peu à peu, je m'habituai à ce jeu ; je développai les qualités de l'un et de l'autre, je cessai d'exiger ce qui était impossible à un clerc ou à un chef ; le clerc ne s'emporta plus jamais ; le magicien se fit plus intransigeant. Enfin, j'attribuai à chacun sa responsabilité première : Dubricius parla aux citoyens, Merlin aux guerriers.

Ma première préoccupation était de préparer la venue du futur maître de la Britannia. Blaiz et moi savions qu'Uter et ses hommes ne pourraient accoster près de Durovernum, qui était occupée par les troupes saxonnes. Nous savions aussi que Vurtigern était aux aguets, et pour éviter qu'il ne nuise à nos projets, nous dûmes sacrifier un messager portant une fausse lettre qui mentionnait qu'Uter débarquerait près de Venta Icenorum, la forte-

resse des Icenis qui avaient suivi Guorthemir dans sa funeste révolte ; j'envoyai le malheureux sur une route que je savais particulièrement surveillée par les hommes de Vurtigern depuis la révolte des Icenis. En même temps, nous envoyâmes un véritable message, connu de Blaiz et moi seuls, pour signaler à Uter la possibilité d'accoster au sud, près de Noviomagus. Nous lui précisions que ses hommes seraient attendus et qu'ils pourraient y être logés et nourris. Nous avions tout prévu. L'arrivée eut lieu de nuit, non seulement pour des raisons évidentes de visibilité réduite, mais surtout parce que je connaissais les nuits de Cair Vurtigern, où presque tous les hommes étaient confinés aux alentours de la forteresse pour soulager les angoisses du chef.

Trois cents hommes s'installèrent à Noviomagus. Uter ne perdit pas de temps ; il n'y en avait pas à perdre ; deux jours après son arrivée, dès que ses hommes furent reposés, il fut prêt à combattre. Avant toutes choses, il tenait à venger son cousin Constant. Je le menai à Cair Vurtigern. J'avais donné à Uter tous les renseignements nécessaires pour qu'il pût mener une attaque efficace. Je lui avais

décrit tous les pièges qu'il trouverait sur sa route ; plus important encore, je lui avais précisé que de par sa situation, la forteresse demeurerait imprenable tant qu'un seul homme serait en vie. Uter employa une vieille ruse romaine que je lui avais conseillée : plutôt que de chercher à entrer chez l'ennemi, il fallait le forcer à sortir. Il encercla Cair Vurtigern, fit surveiller la seule sortie existante, et ordonna qu'on fît sortir les femmes et les enfants. Je connaissais trop bien Vurtigern pour croire qu'il accepterait de renoncer à ce qu'il considérait probablement être son ultime protection. Uter réitéra sa demande, en précisant qu'il était prêt à sacrifier quoi que ce soit pour mettre fin à cette inacceptable usurpation. Il y eut un long silence. L'air était froid et humide ; on pouvait entendre la respiration des hommes prêts à combattre ; un hennissement brisait parfois ce calme rempli d'angoisse. Je fixais des yeux la grande porte de bois, espérant qu'elle s'ouvrirait bientôt en laissant apparaître une multitude de petites têtes rousses, noires et blondes qui viendraient se blottir dans nos bras. Rien ne bougea. D'où j'étais, je pouvais apercevoir Uter ;

ce colosse barbu, monté sur son cheval qui piaffait comme pour témoigner de l'état d'esprit de son maître, regardait dans la même direction que moi. Mais il n'y avait ni impatience, ni peur, ni tristesse dans ses yeux ; les longues années passées à attendre ce jour avaient fermé son cœur à toute émotion ; il n'était plus qu'une énergie guerrière dans sa forme la plus pure, celle que je ne retrouvai qu'une seule fois, chez Artus. Soudain, je le vis lever son épée vers le ciel. La quiétude de la nuit se transforma en chaos. Tous les guerriers crièrent à l'unisson ; les archers enflammèrent leurs flèches et les projetèrent sur la forteresse qui s'embrasa aussitôt. Un feu meurtrier s'éleva dans la nuit, éclairant d'un étonnement incontrôlable le visage de tous ces hommes pourtant entraînés au combat. Après quelques instants, le pont-levis s'abaisa d'un coup, les cordes qui le maintenaient fermé ayant dû se consumer. Aussitôt, les cavaliers s'avancèrent toutes lances en avant, suivis de près par l'infanterie. On transperça indistinctement tous ceux qui sortaient du brasier. J'étais resté en arrière et je vis des femmes qui, pour échapper aux flammes, se

jetaient du haut de la muraille avec un enfant dans leurs bras ; le sol fut rapidement jonché de leurs corps tordus et brisés. Je reconnais-
sais là les signes avant-coureurs du triomphe ; la victoire était à nous. Au travers de cette cohue, apparut tout à coup Uter, qui traînait Vurtigern vers moi en le tirant par les cheveux. Il me demanda s'il s'agissait bien du meurtrier de son cousin Constant. Je fis signe que oui. « Va en enfer, fils du Diable », fut la dernière parole de Vurtigern en ce monde.

Les plus grands combats sont comme les plus beaux orages de la Britannia : leur violence n'a d'égale que la rapidité avec laquelle ils s'arrêtent. Bientôt, Cair Vurtigern ne fut plus qu'une ruine fumante que des hommes du futur chercheront peut-être en vain. Les guerriers se tenaient devant Uter et moi. Leur chef me regarda et me demanda ce qu'il fallait désormais faire. Je lui dis que nous allions nous reposer avant de rendre aux Britons ce qui leur appartenait : notre patrie.

La reconstruction de la Britannia commença. Je n'étais pas sans savoir que les Saxons ne seraient pas nos seuls ennemis. J'avais visité de nombreux villages pour enseigner la Parole, et je m'étais permis d'indiscrètes questions qui m'avaient fait réaliser l'ampleur du désordre. Certains chefs britons se plaisaient dans leur rôle au point d'être prêts à tout perdre pour conserver l'autorité suprême. Il me fallait trouver un moyen de les convaincre de suivre Uter. Solen m'avait appris à lire dans le ciel ; la solution me vint de là-haut. Je remarquai une étrange conjonction des étoiles connue sous le nom de cycle de Sarus : notre planète, le soleil et la lune allaient bientôt s'aligner comme cela n'arrive que tous les dix-huit ans. Je fis des calculs ; il ne restait que dix jours avant que l'astre lumineux ne s'obscurcisse durant quelques instants ; c'était suffisant pour rallier les plus récalcitrants. Un phénomène surnaturel allait confier la Britan-

nia à mon protégé. Avec l'accord d'Uter, je convoquai tous les chefs britons à un grand festin. J'utilisai la bonne influence de Dubricius pour m'assurer de leur présence ; je jurai que Dieu ne nous laisserait pas dans le doute et nous indiquerait son élu. L'appel du mystérieux fut plus fort que toutes les réticences : tous les chefs se présentèrent. Je n'ai jamais vraiment compris cette passion de l'étrange commune à presque tous les êtres ; il est vrai que j'aurais aimé, moi aussi, trépigner d'impatience devant un homme que j'eusse cru capable de réellement rompre le cours des forces qui s'exercent malgré nous en ce monde ; j'ai maintes fois imaginé le soulagement ressenti devant les prodiges d'un véritable magicien, dût-il me confondre aux yeux de tous. C'eût été une paradoxale libération de trouver un homme qui puisse me vaincre. Un authentique thaumaturge m'eût fait croire en une force inconnue, en face de laquelle ma théurgie factice fût devenue une insupportable tromperie ; je n'eus plus été un mage souverain, rien qu'un piètre mythomane, mais j'aurais trouvé dans sa suprématie cette sécurité totale que je n'avais

ressentie qu'une seule fois, dans les bras de ma chère Dyfrig. Il n'y en eut aucun ; je ne trouvai que de malhabiles hâbleurs qui finirent tous à genoux devant moi. Cette absence d'idole me fit presque sombrer dans l'attitude condescendante que j'abhorre pourtant plus que tout autre défaut ; la crainte n'était plus que naïveté, le respect que crédulité, et l'admiration, une aveugle confiance. Cette méprise ne s'éternisa pas. Je compris assez vite qu'il s'agissait pour beaucoup d'un acte de foi comparable à celui que nous faisons en devenant chrétiens : je mettais un baume sur les plaies que laissaient les incertitudes du climat guerrier qui régnait partout au pays, comme le Christ était venu soulager les inquiétudes devant l'inévitable anéantissement final.

J'avais prévu que l'éclipse débiterait quand le soleil parviendrait au dernier tiers de sa course. Je n'avais pas droit à l'erreur ; mes calculs détermineraient le sort de la Britannia. Je préparai le tout avec autant de minutie et d'attention qu'avait dû mettre Caligula César pour mitonner ses extravagances ludiques au Forum ; il faut admettre que nous avions un but commun, celui d'endormir la vigi-

lance de l'auditoire. Nous fîmes installer nos hôtes dans l'amphithéâtre de six mille places situé au-delà de la porte sud-ouest d'Isca Silurum. J'insistai pour qu'il y ait de la nourriture, du vin et de la bière en quantité plus que suffisante ; je savais que chaque chef voudrait avoir la plus belle pièce de viande, celle que l'on réserve habituellement au maître ; je m'assurai que les suarii, ces artistes de la coupe porcine, en fissent plusieurs d'égale apparence et dimension ; on découvrira peut-être un jour un lien étroit entre ce ventre, qui transforme ce que nous mangeons en chair et en sang, et le centre de nos émotions, de nos réflexions mêmes, que les peuples du lointain Orient situent entre les deux yeux ; je ne voulais surtout pas jouer notre nation contre un quartier de viande ou quelques morceaux de poisson. Quatre chefs prétendirent être appelés à régner : Emmeran, qui dirigeait les Dumnonii, Baudemagus, chef des Atrebates, Cassivel, qui régnait sur les Brigantes, et finalement mon protégé, Uter. Je demandai à chacun d'expliquer devant l'assemblée ce qui pourrait faire de lui le meilleur chef. Ils défilèrent à tour de rôle. Je n'avais pas informé Uter

de ce qui se passerait ; je lui avais simplement dit qu'il serait le dernier à prendre la parole. Je réglai le temps dont disposait chaque chef pour parler. J'étais le maître de la cérémonie ; l'empyrée était le mien. Quand je vis dans le ciel les signes précurseurs de l'éclipse, j'interrompis sans attendre Cassivel. Uter monta sur l'estrade et se mit à parler. Je me souviens parfaitement de chacun de ses mots. C'était avant tout un homme de guerre, mais je réalisai ce jour-là qu'il savait presque aussi bien manier les mots que les armes. Il en était à énoncer ce qui avait motivé son retour : « J'ai du cœur », cria-t-il. La fortune seule peut expliquer qu'il prononçât ce mot chargé d'émotion au moment précis où le soleil s'obscurcit ; mais je le jure, moi-même qui étais dans le secret des dieux, je fus pris à mon propre jeu : je vis dans cette simultanéité un signe providentiel. L'assemblée craintive devint silencieuse. Je pris la parole et expliquai qu'il s'agissait là d'un signe, celui de Dieu.

Un seul invité osa contester le choix divin : Cassivel prétendit que lui seul avait ce qu'il faut pour régner. Je cherchai à le raisonner, mais il ne voulut rien entendre. Il s'emporta

et hurla que s'il le fallait, il défierait le ciel pour être nommé à la place de ce nouveau venu que personne au fond ne connaissait. Il était temps que Merlin intervienne. Je quittai la grande tente sans me faire remarquer et j'allai quérir mon déguisement. Quand je revins, Cassivel jurait que le phénomène qui venait de se produire n'avait rien à voir avec Uter ; il ne pouvait l'expliquer, mais il prétendait se souvenir d'un incident semblable alors qu'il était plus jeune. Je me dirigeai vers lui et l'interrompis. Il me reconnut et sembla effrayé. Je ne lui voulais aucun mal ; au contraire, Uter avait besoin de lui plus que de tout autre chef ; si les Brigantes se rangeaient du côté des Saxons, tous mes efforts devenaient inutiles. Je lui demandai ce qu'il reprochait à Uter, mais il resta muet en me fixant d'un regard inquiet. Je le pris à part et lui expliquai que sans lui, sans son talent de guerrier, la Britannia tomberait aux mains des Saxons. Je lui rappelai que cette terre était à nous, à moi, à Uter, mais aussi à lui. Un autre était appelé à régner de par sa parenté avec Constant, mais lui deviendrait son bras droit, le plus important des alliés. Son visage

changeait. J'ajoutai que j'avais vu dans le ciel qu'il fallait que ce soit Uter le premier, mais que les astres mentionnaient également son nom : il serait le prochain grand chef. Il me tourna aussitôt le dos et se dirigea vers la grande tente. Je ne savais pas si j'avais atteint son cœur. Il marcha vers Uter d'un pas rapide et avant que mon protégé n'eût le temps de réagir, il lui prit le bras et le leva en criant : « Longue vie à Uter notre chef ! ». Tous les hommes répétèrent ses mots à l'unisson.

J'étais dans l'ombre et j'y demeurai ; je contemplai ce spectacle merveilleux, les yeux embrouillés par la joie qui me submergeait ; j'étais comme un sculpteur devant son œuvre achevée. Mais la mienne ne faisait que commencer.

«  n toute entreprise, il n'y a rien de plus funeste que de mauvais associés », disait Eschyle, et c'était un

homme sage. Il n'y avait pas de pires associés que les Saxons. Ce n'était pas qu'ils fussent de mauvais guerriers ou de difficiles voisins, au contraire. Ils possédaient même quelque chose que nous n'avions pas encore tout à fait : rien ne pouvait les désunir. Mais la volonté de posséder la Britannia, qui pour nous était une qualité indispensable, était chez eux un impardonnable affront. Je décidai de recommander à Uter de chasser ces intrus. Blaiz m'avait appris qu'une loi nouvelle, interdisant les vêtements faits de peau et les cheveux longs, avait été instaurée à Rome par un empereur inquiet devant le nombre toujours croissant de barbares. Je poussai Uter à faire une loi similaire qui obligeait les Saxons à s'identifier, car il me fallait, avant de frapper, connaître leur nombre et leur position.

Quelques mois plus tard, Uter et moi partîmes avec cent cinquante cavaliers à travers le pays. Tous les Saxons errants furent immédiatement faits prisonniers. Horsa eut vent de notre démarche et organisa une attaque contre la cité de Corinium, près d'Isca Silurum, espérant probablement y établir ses quartiers ; s'il était parvenu à s'y installer, je n'écritais pas aujourd'hui. Mais nous avions prévu qu'il ne se laisserait pas chasser sans se défendre. Nous avions des éclaireurs qui nous informèrent que ses troupes marchaient vers l'ouest. Réunies pour la première fois depuis l'acclamation unanime d'Uter, les tribus britonnes foncèrent sur les Saxons. Horsa fut dérouté par notre grand nombre ; nous parvînmes à les repousser jusqu'à la côte orientale, mais leur chef-lieu, Durovernum, demeura imprenable. Je dus même élever la voix contre Uter, qui s'entêtait à envoyer des hommes buter mortellement contre les pièges de cette forteresse.

Nous tînmes le siège durant plusieurs jours dans l'espérance de les voir enfin se rendre. C'était l'été, un été chaud et humide de la Britannia. J'espérais que la chaleur torride

finirait par démoraliser les Saxons. Après deux semaines, Uter vint me trouver. Il suggéra une nouvelle attaque, soutenant que le manque de vivres avait dû affaiblir suffisamment nos ennemis pour que notre armée puisse faire tomber les défenses de Durovernum sans trop de pertes. Un vague pressentiment m'empêchait d'être d'accord avec lui. Il y avait quelque chose d'étrange dans l'entêtement des hommes d'Horsa : devant notre siège sans faille qui réduisait les Saxons à l'état de bêtes captives qui finiraient bientôt par s'entre-dévorer, l'obstination de leur chef, que je savais très intelligent, me paraissait trop suspecte pour tenter quoi que ce soit. Il me fallait en savoir plus. Nous avions des prisonniers saxons, et je me souvins que l'un d'entre eux, lors de son arrestation, avait mentionné être un proche d'Hengist, espérant ainsi se sauver. Je demandai qu'on le fasse venir devant moi. Il s'appelait Octha. C'était un simple commerçant que les pressions subies par son peuple de l'autre côté de la mer avaient poussé à risquer le voyage. Encouragée par lui, sa fille avait été une des nombreuses maîtresses d'Hengist, ce qui l'avait

assuré d'un certain respect dans la hiérarchie du clan. La captivité est la pire de toutes les formes de torture ; je préférerais subir le fouet plutôt que de me trouver confiné entre quatre murs ; ainsi contraint, il me semble que l'être le plus fort doit finir par se briser sur l'écueil de sa propre réflexion. Otha n'avait plus rien du jeune arrogant que nous avions arrêté ; l'outrecuidance et la fatuité ne résistent pas à la confrontation avec soi-même qu'oblige la réclusion ; je me demande même si la sagesse et l'intelligence n'y préféreraient pas la mort volontaire. Le prisonnier parla.

Sans nous consulter, Horsa avait décidé d'inviter un puissant chef saxon à le rejoindre en Britannia. Son nom était Ébissa, et selon Otha, son armée comptait deux fois plus d'hommes que celle d'Horsa. Sur ces mots, Uter fut pris de panique et prétendit que c'était là une raison supplémentaire d'attaquer immédiatement la forteresse de Durovernum. Je pensais le contraire. Si nous vainquons Horsa tout de suite, il nous faudrait livrer une autre bataille contre les hommes d'Ébissa. Je recommandai à Uter d'être patient et lui exposai mon plan. Un seul combat

serait nécessaire pour convaincre les Saxons de rentrer chez eux, sinon de se tenir tranquilles un moment.

Nous laissâmes à Cassivel le tiers de nos guerriers, des fantassins, à proximité de Durovernum pour continuer le siège. Uter prit en charge les cavaliers et s'installa avec eux le long de la rive sud-est de la Britannia, près de la forteresse ennemie. Il devait attendre mon signal avant d'entreprendre toute attaque. Quant à moi, j'utilisai le reste de nos effectifs, principalement des Dumnonni et des Deme-tae qui avaient l'habitude de la mer, pour préparer aux combats navals les quelques navires que nous possédions. L'attente dura encore trois nuits à la fin desquelles, à l'aube d'une journée pluvieuse, la flotte d'Ébissa apparut enfin à l'horizon, surgissant de la brume épaisse qui lui avait permis de s'approcher du rivage de Durovernum comme une invisible armée des ténèbres. Les Saxons poussèrent des cris de joie. J'eus peur que cette exaltation soudaine ne fasse paniquer Uter ou Cassivel. Il était encore trop tôt ; une attaque immédiate eût totalement anéanti mon plan. Mais ils attendirent patiemment mon signal. La

flotte ennemie comptait trente-neuf ciules saxonnes. J'estimai le nombre des nouveaux guerriers à environ mille sept cents ; il y en avait le double sous les ordres d'Horsa. Je fus soulagé, car les approximations d'Octha m'en avaient fait attendre trois fois plus. Cette armée eût toutefois été plus que suffisante pour écraser les petits bataillons de quatre ou cinq cents guerriers qui coexistaient en Britannia avant l'arrivée d'Uter ; en se battant pour eux-mêmes à leur façon, chacun eût bientôt dû rendre les armes devant l'union saxonne. Mais l'acclamation générale d'Uter avait réuni plus de cinq mille guerriers prêts à combattre pour sauver leur nation. Pour la première fois depuis le départ des légions romaines, la Britannia lançait un cri à l'unisson. Je ne représentais pas la voix officielle, bien sûr, mais j'en étais l'instigateur ; Uter était la voile du navire, j'étais le vent.

Je laissai accoster les ciules et débarquer les hommes. Quand je fus assuré que la majorité avait mis pied à terre, je soufflai dans le carnyx ; un son ronflant et puissant résonna dans les airs. J'ai toujours pensé que cet instrument, que nos ancêtres utilisaient pour

effrayer l'ennemi, renfermait dans son essence la représentation brute des forces qui se déchaînent dans les guerres humaines. Les nouveaux arrivants furent surpris. Avant qu'ils n'aient eu le temps de réagir, Uter et ses hommes fondirent sur eux. L'ennemi ne s'attendait pas à cette attaque-surprise ; il se trouva rapidement en très mauvaise position. Comme je l'avais prévu, Horsa ouvrit alors les portes de Durovernum pour aller porter secours à Ébissa. Cassivel ne lui laissa pas franchir un mille ; à peine quelques dizaines de Saxons parvinrent à la plage. Les hommes d'Uter livraient un combat enragé, mais le nombre de guerriers saxons jouait contre lui. Cassivel arriva bientôt avec les siens. La bataille continua ainsi pendant un moment qui me parut une éternité. Durant ce temps, je crus m'être trompé ; les Saxons ne rembarqueraient pas sur leurs ciules pour fuir ; mes hommes et moi étions déjà à bord de nos navires ; nous ne pouvions rien faire pour aider les nôtres. Comme je m'apprêtais à ordonner que l'on débarque pour porter secours à Uter, une voix grave retentit : « Frères, à bord avant que nous soyons tous massacrés ! ». Les

hommes d'Ébissa battirent en retraite dans leurs navires. Ils levèrent les voiles et les embarcations s'éloignèrent de la rive. Nous levâmes les nôtres et partîmes à leur poursuite. Seules vingt-deux ciules parvinrent à nous échapper ; les autres furent coulées avec leur équipage. D'une rive jonchée de cadavres, Uter et Cassivel m'envoyèrent la main. Je leur rendis la salutation. Nos hommes entonnèrent le chant de la victoire ; le fléau saxon avait été mis en déroute. Mais les conquérants sont comme les chiens domestiques : quand ils ont goûté au sang, ils en conservent un souvenir qui les pousse toujours à mordre de nouveau ; les Saxons allaient conserver un goût de la Britannia qui les y entraînerait toujours malgré eux. Mais pour l'instant, nous avions du temps devant nous ; il leur faudrait des mois pour se remettre de notre terrible attaque. Pour la première fois depuis que j'avais quitté Cair Vurtigern, je dormis cette nuit-là du sommeil du juste.

L'automne se présenta avec ses pluies qui ne connaissent pas le cycle du jour, ses brises glaciales qui rappellent à l'homme sa condition animale, et ses orages féroces qui font trembler devant les dieux les esprits soumis à la superstition ou à la culpabilité. Il me révéla un ennemi cent fois plus cruel et dangereux que les Saxons : une terrible maladie décima les nôtres. Je n'avais pas prévu que la nature se retournerait ainsi contre nous. Heureusement, les forces naturelles ne font pas de distinction entre les races des hommes ; elles les tourmentent avec une démoniaque constance et une indifférente régularité. La langue, les croyances, les mœurs ou les rêves ne comptent pas pour ces puissances dévoreuses de corps. Pictes, Scots, et Britons n'étaient pour elles que des cadavres potentiels dont il fallait s'emparer. Ce mal commençait par une toux faible mais opiniâtre ; il s'agissait du plus patient des sièges ;

cantonnée par la nature dans la forteresse de son corps, la victime n'avait d'autre choix que d'attendre une retraite inopinée ou une charge mortelle. Ensuite venaient les douleurs : dix mille poignards qui tailladaient la chair par l'intérieur et sans laisser de marques. Les désastres intérieurs accomplis par l'affection se révélaient finalement par de grossières et purulentes taches noirâtres qui s'étendaient sur tout le corps du malade. Ce que nous ne voyons pas, nous sommes incapables d'en ressentir toute la réalité ; l'apparition des marques extérieures du mal atterrait les victimes plus que la souffrance intolérable qu'ils avaient endurée ; mais l'horreur de ce symptôme évident apportait avec lui le soulagement des derniers pas dans le tourment. J'ai vu des braves se rouler sur le sol en geignant comme des valétudinaires sous l'effet de cette torture ; j'ai assisté à de surprenantes conversions chrétiennes, qui me laissaient voir la naïveté humaine dans sa plus simple expression : si j'avais été atteint de ce mal et que j'avais pensé un instant que Dieu puisse être responsable d'un tel abus de pouvoir, j'aurais renié ce tyran plutôt que de m'y soumettre.

J'ai vu Gwenthwyvar accuser le Créateur de toutes choses quand elle serrait la dépouille encore tiède de Modred dans ses bras ; elle commit ainsi l'erreur commune qui consiste à confondre créateur et création. Ce n'est pas Dieu qu'il faut blâmer pour l'absurdité du monde, mais l'homme qu'Il a voulu libre. Il n'a pas réservé ce sort aux autres créatures qui sont mues uniquement par une force intérieure hors de leur contrôle ; en ce sens, les animaux sont parfaits ; chacune de leurs actions répond à l'autorité de la vie et de la nature prises dans leur ensemble ; enlevons-leur une de leurs qualités ou un seul des caractères que nous croyons être un défaut chez eux, et voilà que nous brisons l'équilibre de toutes choses. L'homme, lui, peut choisir le bien ou le mal, la lumière ou les ténèbres. L'imperfection est le prix de notre liberté ; elle était la cause du fléau qui s'abattait sur nous.

Cette maladie occupa tout mon temps. Je mis en application tout ce que Métroaste et Solen avaient pu m'enseigner. Je dresse ici un court portrait des médications que j'employai ; un jour de ces temps difficiles qui commencent, on me célébrera peut-être pour

les avoir mentionnées. Pour diminuer les fièvres intenses, je fis des cataplasmes de cette plante qui doit son nom au héros grec Achille, l'*achillea millefolium* ; afin de soulager les blessures de la peau, je préparai des infusions de fleurs de *viola odorata*, que les Athéniens, selon Homère, utilisaient pour modérer leur colère, et dont Pline recommande le port de la guirlande autour du cou pour prévenir les maux de tête et les étourdissements ; j'employai l'*agrimonia pilosa* pour forcer le corps à se défendre ; la *verbena officinalis*, que j'accrochai aux murs et aux plafonds, pour purifier les demeures où s'étaient les corps malades ; la racine de *valeriana*, que le médecin grec Galien nommait phu en raison de son odeur désagréable, pour calmer la douleur ; pour stimuler la circulation du sang, j'appliquai l'*urtica dioica*, ce simple qui selon la légende fut introduit en Britannia par César à la demande de ses légionnaires ; pour la toux, je fis ingurgiter des décoctions de fleurs de *tussilago farfara*, ce végétal que les Anciens nomment *filius ante patrem*, parce qu'il fleurit avant que ses feuilles n'apparaissent ; enfin, pour mouvoir les liquides et favoriser

l'élimination, je fis du vin de stachys, cette plante qui pousse en abondance dans le sud de notre Britannia.

Évidemment, tout l'arsenal médical que je puisai dans la nature ne put guérir personne. Il y eut des rémissions passagères, des espérances de miracles, des illusions de guérison, mais toutes ces chimères furent emportées par un ultime souffle. Une entité ou une énergie plus forte que la confiance, moins exigeante que notre corps, et surtout plus efficace que notre chair et notre sang livrait un combat sans merci dans lequel il n'y avait qu'une seule issue, un seul vainqueur. Ou bien était-ce seulement la vie elle-même qui se révélait au grand jour dans sa plus simple et contradictoire expression ; le fléau ne dévoilait peut-être en quelques semaines que la subtile et irrémédiable décomposition qui prend normalement plusieurs décennies avant de s'accomplir et contre laquelle il est inutile de se révolter. Mais j'étais jeune, beaucoup trop pour comprendre qu'aucun être ne quitte une vie autre que celle qu'il vit, et qu'il ne vit pas une vie autre que celle qu'il quitte. J'aurais voulu m'insurger contre ce

nouveau tyran, mais il n'y avait pas d'adversaire tangible, si ce n'est l'invisible bourreau qui brisait ces morts en sursis. Ironiquement, les cadavres noircis s'accumulaient ici et là comme les feuilles mortes des arbres. Nos pertes étaient incalculables ; enfants, femmes et hommes périssaient indistinctement. Parce que j'avais peur de perdre mon protégé, je lui conseillai de se tenir loin des malades. Mais je m'adressais à un guerrier pour qui la mort était une vieille connaissance ; il prenait ce désastre comme un combat parmi les autres, tous ceux qu'il avait remportés. En outre, il fut choqué que je lui demande d'entendre une exhortation que je ne suivais pas moi-même ; ce qui paraissait être une contradiction en apparence n'en était pas une dans les faits : un père digne de ce nom ne demande pas à son fils de soulager les afflictions de ses frères et sœurs. Sa réaction me confirma cependant que j'avais eu l'œil juste en le conduisant au pouvoir.

Puisque les forces physiques ne semblaient pas vouloir m'obéir, je me tournai vers les énergies immatérielles ; je décidai de concentrer tous mes efforts sur le moral de nos

hommes. Un mot bien choisi, un geste coutumier, ou même la simple prise de connaissance d'une pensée qu'un être cher a eue pour lui peuvent faire sur un malade plus d'effets que la meilleure médecine. Je ne donnai plus une seule goutte de potion sans prononcer une parole réconfortante ; je caressai ces corps putréfiés qui avaient isolé les âmes qui les habitaient comme une mère cajole sa progéniture ; je parvins à appliquer ce principe qu'un marchand d'épices venu de Kaï-Foung avait jadis essayé de me faire comprendre et qui consiste à dépasser ce que nous appelons la charité en prenant en esprit la place de l'autre : en m'appropriant leurs tourments, je m'élevai au-dessus de toutes les maladresses qui résultent de ce que nous croyons être séparés les uns des autres. Je songe désormais à ces jours lointains, qui me parurent alors si funestes, la gorge serrée par le plus étrange sentiment de nostalgie : jamais je ne me sentis plus homme qu'en ces moments-là.

Cette promiscuité volontaire me fit réaliser qu'un autre danger mettait en péril mon projet de réunification. Il est difficile, sinon impossible, d'admettre que la misère soit sans

cause directe ; nous sommes trop souvent comme ces petits enfants que l'on voit frapper avec un bâton le galet sur lequel ils viennent de se couper au pied. Les Britons imaginèrent que le ciel leur envoyait une mise en garde qui ne disparaîtrait que lorsqu'ils auraient trouvé la cause de cette calamité ; il leur fallut bientôt un coupable. J'aurais pu l'être, mais la crainte de réveiller un monstre pire que celui qu'ils avaient à affronter m'évita de fausses accusations. Uter était une proie plus tendre. Quelques esprits tordus firent d'abord remarquer qu'il y avait une simultanéité entre son arrivée en Britannia et l'apparition de la maladie. Ce n'était pas le cas : j'avais eu à soigner quelques soldats aux semblables symptômes alors que j'étais encore à Cair Vurtigern. Devant la sincérité qui écorche et la fausseté qui arrange, nous sommes tous des pharisiens ; les malades n'avaient pas envie d'entendre une vérité qui les condamnait ; si crucifier Uter ne leur rendait pas la santé, cela leur donnerait au moins l'orgueilleuse impression de n'avoir pas été arrachés à l'existence par la vie elle-même, mais en étant vaincus par un traître. Cependant, il y avait dans ce

début de révolte autre chose que ce dernier cri de rage qui telle une flèche lancée vers le ciel finit inévitablement par frapper un innocent. Je compris enfin qu'il subsistait encore beaucoup d'irascibilité derrière l'apparente cohésion que j'avais crue à tort parfaite. Je ne cherchai jamais à connaître l'identité des calomniateurs ; en l'apprenant, j'eusse été obligé de punir, et le châtiment qui se fût imposé eût été la mort de chefs qu'il fallait garder avec nous. Uter ne semblait pas affecté outre mesure par toutes ces rumeurs, mais je remarquai néanmoins une méfiance nouvelle que je ne lui connaissais pas. Il n'y avait rien d'autre à faire que de continuer à encourager et soigner mon peuple en espérant qu'une pluie de vérité providentielle éteigne ce feu de mensonge.

Mon corps fut rudement mis à l'épreuve. J'ai depuis longtemps atteint cet âge où les muscles demandent un délassement que le sommeil ne peut plus leur accorder ; il leur en sera bientôt donné un au-delà de leurs attentes. Mais j'étais à l'époque un jeune homme qui, faute de sentir l'usure du temps, ne réalise pas qu'un phénomène remarquable

se produit dès qu'il ferme les paupières. Je passais toutes mes journées à m'occuper des Britons. Mais la nuit, quand le silence redevenait l'unique maître, j'allais marcher sur le bord de la mer. Je passais des nuits entières à interroger les astres qui demeuraient muets. Ces longues observations ne me fatiguaient pas ; il m'arrivait même souvent de me sentir dispos à l'aube d'une nuit où j'avais l'impression de ne pas avoir fermé l'œil un seul instant ; mes songes rassasiaient ma faim de repos. Une soirée moins froide, durant laquelle le vent automnal du nord consentait à laisser sa place aux dernières brises de terre du sud-est, faisait surgir en mon esprit d'étranges questions. Pourquoi ne s'est-on jamais demandé ce qu'il y a au-delà de l'Hibernia, la Terre des Scots ? Des esprits éclairés ont montré la rondeur de notre monde, et nous savons qu'un navire qui irait droit devant lui finirait par revenir à son point de départ. Mais il faudrait être naïf pour imaginer que ce trajet ne serait point interrompu : à l'horizon apparaîtrait soudainement une ligne de terre. En s'approchant, les hommes d'équipage constateraient que ce nouveau monde a vraisemblablement

nourri en son sein des hommes et des nations. Je pensai alors que ma Britannia, ma chère patrie pour laquelle j'étais prêt à mourir, n'était au fond qu'une minuscule pointe de terre perdue dans l'immensité des eaux. En même temps que moi, d'autres hommes en d'autres lieux se demandaient sûrement comment sauver leur nation. Il y avait d'autres Britannia, d'autres peuples décimés par la maladie, et probablement d'autres Merlin. Je regardai la mer en me disant qu'un jour peut-être je débarquerais sur une plage de cet autre bout du monde. Un siècle n'a pu me décider à quitter ma patrie pour un mirage. J'ai presque cent ans et je ne verrai pas d'autre terre. Du moins pas dans cette vie.

Des lendemains agités me ramenaient brusquement à mes affaires. Parce qu'elles n'avaient plus rien à perdre, des familles entières traversaient la mer pour aller s'installer en Gallia. Les attaques contre notre chef se faisaient plus violentes. Des hommes fidèles me racontèrent qu'on interprétait désormais l'obscurité qui avait marqué sa nomination comme un signe des Ténèbres. Un diable vivait parmi nous. Je peux l'avouer aujourd'hui :

j'en vins presque à sacrifier Uter. Je prenais tous mes repas avec lui ; il eût été facile et sans risque de verser une quantité mortelle d'arsenicum dans son vin. Ce ne fut pas la vertu qui le sauva de l'empoisonnement ; je ne voyais pas d'autre homme capable d'occuper le rôle de chef de guerre.

Ces vicissitudes durèrent tout l'automne. Ce ne fut ni moi, ni Uter, ni aucun homme de la Britannia qui rompit le mauvais sort, mais ce dieu tout-puissant qu'est Chronos. L'automne tirait à sa fin ; les premières neiges me laissaient penser que la maladie allait trouver dans le froid qui mord un suprême allié. Mais le fléau se retira comme il était arrivé : lentement et subrepticement. Il y eut moins de toux, moins de cris, moins de morts. Tout rentrait peu à peu dans l'ordre. La réputation d'Uter seule continuait à subir l'effet néfaste du mal. La fortune nous envoya des Scots. Blaiz avait aperçu trois ou quatre navires de ces pirates près du rivage de Caermarthen. Ce groupuscule ne représentait aucun danger réel, mais les citoyens affaiblis s'alarmèrent. Uter et moi répondîmes à leur cri de détresse en y menant nos cinq cents meilleurs

hommes. Il n'y eut pas de combat : les pirates firent demi-tour en nous apercevant sur la falaise qui domine la mer. Cette brève intimidation fut suffisante pour redonner à Uter la reconnaissance dont il avait grandement besoin. Je croyais retrouver la sérénité, je fus confronté à la pire affliction qui soit.

J'avais remarqué de gros cernes sous les yeux de mon cher Blaiz. Depuis mon retour à Caermarthen, le malheureux avait essayé de me berner en affichant un large sourire. C'était peine perdue ; il eût chanté et dansé que j'aurais perçu malgré lui la douleur qui le tenaillait. Il y avait des mois que je ne l'avais pas vu et je décidai de rester auprès de lui durant quelques jours. Le premier matin, je fus tiré du sommeil par ces quintes de toux que je connaissais désormais trop bien ; je me levai précipitamment et me rendis au chevet de Blaiz. Une odeur âcre flottait dans sa chambre ; c'était celle de la mort. Confronté à la fin imminente de mon ami, j'agis comme un enfant : plutôt que de l'accompagner paisiblement dans son dernier périple, je m'entêtai à essayer de le sauver avec l'arsenal médical que je savais pourtant inutile. Mon

acharnement dut le déranger ; il l'obligea à affronter l'idée de sa mort et ma peine en même temps. Mais j'étais plus en colère que peiné ; cette rivale qui avait failli faire basculer la Britannia dans le chaos me portait une attaque personnelle. Les dernières semaines de vie de mon père adoptif s'évanouirent sans que je puisse en profiter ; la rage qui m'étouffait contracta le temps et mes perceptions d'une manière que je ne saurais expliquer parfaitement. Je condamnai la sérénité de Blaiz, allant même jusqu'à accuser de lâcheté cet homme qui n'avait jamais reculé devant rien ni personne, pas même devant moi. J'ai aujourd'hui bien peu de regrets pour tout ce que j'ai fait durant ma vie ; les remords siéent plus aisément à l'homme d'action et de décision que j'ai été. Mais je me repens de n'avoir pas su admirer l'empire total qu'exerça sur lui-même ce grand homme en ce moment crucial. Sa foi profonde semblait le maintenir au-delà des affres de la condition humaine. Contrairement à moi, il avait consacré sa vie à Dieu sans arrière-pensée ; la Vérité qu'il avait prêchée se révéla dans toute sa splendeur à travers la paix qu'il affichait devant sa fin pro-

chaine. Il quitta ce monde sans amertume, sans peine et sans peur ; il mourut comme nous devrions tous le faire, dans cet état d'esprit que je m'efforce de cultiver maintenant ; il s'éteignit en homme.

Je ne voyais pas Blaiz régulièrement, mais la conscience de son existence, l'idée seule de sa présence, la possibilité de lui rendre visite suffisaient à mon cœur. Son absence se fit cruellement sentir. Le combat pour conserver la Britannia avait repris de plus belle ; j'avais Uter et mes hommes auprès de moi ; mais je ne me sentis jamais plus seul que parmi cette multitude de fréquentations, qui, sans Blaiz, m'apparaissait sans valeur. J'avais vu des pères sangloter au chevet de leurs enfants que la maladie venait de terrasser ; j'avais serré dans mes bras leurs épouses inconsolables ; mais leur douleur demeurait pour moi vague et lointaine. Bien des fois, je regardai froidement ces lamentations que j'attribuais à de la faiblesse de caractère. Je me découvris le moins fort de tous. Les longues conversations que Blaiz et moi tenions jusqu'au matin, au cours desquelles je ne parvenais pas à réprimer mes bâillements, avaient été métamor-

phosées par la nostalgie en d'ineestimables trésors : ses phrases hésitantes, ses grands éclats de rire, son regard réprobateur même, en constituaient le principal. Je n'avais pas perdu ces richesses irremplaçables, je n'avais jamais réalisé les avoir.

Peu à peu, le souvenir des moments particuliers passés auprès de lui avait refait surface. Tout ce qu'il avait été se résumait désormais à ces images floues et lointaines que ma mémoire voulait bien m'accorder. Cet homme bon et charitable que je voulais imiter, ce conseiller à qui je pouvais toujours me fier, ce père adoptif qui m'avait élevé au rang d'homme n'était plus qu'une réminiscence qui finirait par s'enfuir dans ce recoin inaccessible de mon esprit où toutes les autres, celles de mes jeux d'enfant, de mon premier baiser ou même du visage de ma mère, s'étaient à jamais dissimulées. La terrible souffrance qui le défigurait aux derniers moments m'avait profondément marqué : je ne pouvais déjà plus me rappeler son sourire. Bientôt, je ne me souviendrais plus de rien ; il serait un homme parmi les autres et je pleurerais non pas un être que j'avais tendrement aimé, mais une

larve insaisissable, un lémure controuvé dont je souhaiterais en vain la hantise consolatrice. La mort d'un seul homme avait anéanti la valeur de tous les autres à mes yeux. Nous n'étions plus que des morts en devenir. Toutes leurs peines, toutes leurs souffrances, mais aussi toutes leurs joies auraient tôt ou tard autant de valeur que la branche morte qui craque sous la sandale.

Sa foi lui avait permis de quitter dignement ce monde, mais la mienne ne m'était d'aucune utilité. J'avais cherché un réconfort dans les Saintes Écritures ; Isaïe parlait des hôtes de la poussière qui se relèveraient ; Daniel, de ceux qui se réveilleraient du pays de la poussière ; dans une lettre aux Corinthiens, Paul prétendait qu'un coup de trompette ramènerait les morts incorruptibles ; le livre de la Sagesse allait plus loin : les âmes des défunts étaient dans la main de Dieu et seuls les insensés tenaient la mort pour un malheur. J'étais un insensé ; toutes ces paroles parlaient d'une résurrection future qui de toute évidence me concernerait autant que Blaiz. Ma confiance en une continuité après la mort avait été fortement confortée à la lecture de l'histoire de

ce soldat grec nommé Er, qui avait été trouvé inanimé sur un champ de bataille. Ses amis avaient dressé un bûcher et y avaient déposé sa dépouille ; mais comme on allait y mettre le feu, Er se réveilla. Il raconta que son âme avait quitté son corps, s'était jointe à un autre groupe d'esprits et qu'ensemble ils s'étaient rendus en un lieu comportant des passages conduisant au monde de l'après-vie. Là, tous étaient jugés par une entité divine. Sauf Er, à qui on avait dit de revenir témoigner aux vivants de cette réalité. Socrate m'avait convaincu ; je ne doutais plus qu'il y ait autre chose dans l'au-delà ; je ressusciterais un jour avec Blaiz à mes côtés. Mais c'était maintenant que mon ami me manquait ; je n'étais plus un druide en route vers une île merveilleuse, ni même un clerc rassuré par le Royaume des Cieux, mais simplement un homme que la mort d'un ami avait égaré. Gwenhwyvar erre dans les couloirs de la forteresse de Luguval-lum depuis la mort de Modred, étouffant comme un poisson rejeté sur le rivage par la marée, implorant les cieux de lui expliquer le sens de cette vie qui n'est plus pour elle qu'un insignifiant désert de solitude. Je sais qu'il est

inutile de lui offrir ma sympathie, elle n'en voudrait pas ; mais je lui souhaite une rencontre telle que celle qui m'a sauvé.

L'hiver s'éternisa. Mon désespoir m'avait rendu superstitieux ; j'attribuai le froid exceptionnellement mordant qui sévissait à la mort de mon maître. Je me confinai dans mes appartements ; la férocité de la froidure avait comme seul avantage de tenir nos ennemis tranquilles. Uter réalisa qu'il était en train de me perdre ; il chercha plusieurs fois à me réconforter. Cet homme qui ne savait pas lire demanda qu'on lui traduise des passages d'Épictète qui traitaient de la mort et de l'attitude sereine que le sage devrait avoir en face d'elle ; il les apprit par cœur et me les récita. Il s'agissait d'une grande marque d'affection de la part de ce terrible guerrier, mais ma douleur m'empêcha de le réaliser. Je ne vis dans son geste que de l'insensibilité ; j'allai jusqu'à insinuer que ce qui m'arrivait demeurerait toujours pour lui un mystère, car la peine ne pouvait pénétrer un cœur de pierre ; c'était mentir : son geste prouvait que le sien n'était pas étanche au flot de ma souffrance. Mes paroles durent profondément l'affecter,

car cet ami qui me vouait une admiration considérable serra les poings pour contenir sa colère et me quitta sans rien ajouter. Je ne le revis pas avant le printemps.

Les neiges disparurent enfin. Je n'avais toujours pas le cœur au combat, mais le temps plus clément avait permis aux Caledones de frapper violemment le Nord de la Britannia. Depuis le départ des légions romaines, cette tribu refusait de reconnaître quelque autorité que ce soit ; la guerre était pour eux une passion et les implorer de faire la paix était aussi inutile que de demander aux nôtres de ne plus jamais festoyer. Du temps de Vurtigern, les Saxons les avaient maintenus hors de notre territoire ; mais nous avions chassé leurs pires ennemis, et nous étions désormais aux prises avec leurs attaques constantes. Les escapades des Scots le long de la côte sud-ouest nous obligeaient à garder la majeure partie de nos effectifs militaires entre Caermarthen et Deva ; il eût été imprudent de laisser une voie libre pour en fortifier une autre.

Uter vint me trouver pour m'annoncer la mauvaise nouvelle. Je l'accueillis poliment ;

sans me redonner le goût de la vie, le printemps m'avait rendu le minimum d'affabilité que doit avoir un homme envers ses semblables. Uter proposait d'aller montrer notre puissance aux ennemis calédoniens. Mais le paysage nordique lui était inconnu et sa proposition impliquait que je me rendisse là-bas pour le guider, ce que je voulais éviter. Je savais qu'une violente bataille m'eût fait oublier ma douleur ; les cris de guerre déchaînés n'ont pas leur pareil pour fouetter les flancs d'un cheval rendu nonchalant à la suite d'une blessure ; en outre, il n'y a guère de place pour les jérémiades devant un adversaire qui charge en hurlant. Mais je n'avais plus cette unité intérieure qui fait la qualité du combattant et je craignais qu'une apparition inopinée du visage décharné de Blaiz ne fît la différence entre un coup esquivé au dernier instant et une lame qui fend le crâne.

J'avais entendu dire que nous n'étions pas les seules victimes des terribles Caledones ; tous les villages pictes qui se situaient près de leur cité subissaient leurs constantes algarades. Je fis venir auprès de moi un nommé Polidas qui arrivait à peine de ce coin de

pays. Je lui demandai s'il ne connaissait pas le nom d'un des chefs pictes concernés par le fléau calédonien. J'avais en tête de rallier à notre cause un de ces clans. La tâche ne serait pas facile, mais j'estimais qu'en ajoutant quelques centaines d'hommes à leur force, nous parviendrions à les convaincre. Polidas mentionna le nom d'Hoelius, chef respecté des Cerones. Je suggérai qu'on envoie immédiatement un messenger pour le convoquer à Caermarthen. Uter s'opposa. Selon lui, nous perdriions notre temps à essayer de tenter quoi que ce soit avec un chef picte. Je l'implorai de tenter l'expérience et j'allai jusqu'à lui promettre d'organiser rapidement une attaque massive si Hoelius se montrait récalcitrant. Il accepta en maugréant. Notre plus sûr messenger partit le soir même en compagnie de trois guerriers choisis par Uter. Peu de temps après, nous reçûmes la réponse d'Hoelius : il serait à Caermarthen dans quelques jours.

J'organisai moi-même la réception. Je mandai à tous les corps concernés qu'on prépare un festin d'empereur ; le corpus pistorum mit la main à la pâte ; les suarii, les pecuarii et les boarii dépecèrent, sectionnèrent et

tranchèrent avec un fin acharnement ; les esclaves s'agitèrent dans les cuisines surchauffées et tous ceux qui savaient mitonner les aliments furent occupés. Je connaissais le goût prononcé des gens du nord pour la danse : je fis réunir les plus beaux et les plus jeunes danseurs et danseuses de la Britannia. En échange de vagues promesses de libération, je chargeai de diriger l'ensemble un prisonnier saxon dont les talents pour l'organisation de spectacles voluptueux et sensuels m'avaient maintes fois fait passer des nuits blanches en compagnie de Vurtigern. Nous n'avions pas beaucoup de temps devant nous, mais je crois avoir réussi à préparer, toute proportion gardée, une fête digne des grands jours de Rome.

Hoelius arriva à Caermarthen en compagnie de sa femme Eigyrn et de sa fille ; vingt gardes pictes les avaient accompagnés dans leur périlleux voyage. J'avais demandé à Uter de l'accueillir, car notre hôte eût pu être insulté d'être reçu par le conseiller plutôt que par le chef officiel. Uter les conduisit personnellement à leurs appartements où ils passèrent la nuit. Le lendemain, la fête commença. Hoelius et Eigyrn furent confortablement

installés dans la loge d'honneur, aux côtés d'Uter. Je ne me montrai pas ; j'avais décidé d'attendre au lendemain pour les rencontrer. Je rôdai autour de l'amphithéâtre pour m'assurer que tout était parfait.

Je venais à peine d'ordonner à un groupe de cinq gardes de rester vigilants quand je l'aperçus pour la première fois. Elle s'appelait Morgana. Eigyrn l'avait nommée ainsi en l'honneur de Morrigan, déesse de l'ancienne religion qui terrassait l'ennemi par la trinité mortelle qu'elle portait en elle : Macha, Ne-mainn et Badb, et qui avait, selon la légende, combattu aux côtés de Tuatha de Danann dans la première grande bataille de Mag Tuired. La jeune fille me sembla mal porter son nom. Elle était occupée à tresser des lanières de cuir, assise sur une souche. Sa chevelure longue et brune, qu'elle avait héritée de sa mère, tombait sur ses épaules blanches et menues. Ses yeux vifs et brillants étaient fixés sur ses petits doigts agiles qui semblaient glisser sur son œuvre. Elle avait ramené ses genoux sur sa poitrine, comme si elle voulait se faire toute petite. Elle n'y parvenait pas : une beauté semblable éclaire l'endroit où elle

se trouve comme la lune, donnant à tout ce qui est familier des airs nouveaux et ensorcelants. Je restai un long moment à l'écart en l'observant silencieusement. J'étais comme le loup guettant l'agneau ; mais je n'avais pas la faim dévorante du carnassier, ni son désir qui monte des entrailles contre son gré et qui n'est apaisé que temporairement, le bref instant d'un caprice du corps. Je me rassasiais en la regardant ; la découverte de l'existence de l'agneau suffisait à me combler ; je n'aimais pas l'idée de l'avoir, j'aimais la voir et je me réjouissais d'avoir découvert son existence. Jamais je n'ai ressenti pareille émotion de toute ma vie. Pour la première fois depuis la fin de l'hiver, l'image de Blaiz s'était évanouie ; il n'y avait plus que cette jeune fille en fleur.

L'amour est la plus étrange des manifestations de notre condition humaine. Sur les muscles, nous exerçons un contrôle qui peut atteindre la perfection. Le coureur ordonne à ses jambes d'étirer l'enjambée pour aller plus vite ; le guerrier décide de contracter ses bras pour donner l'assaut final ; tous les membres du corps obéissent à leur maître sans rechi-

gner, mieux qu'aucun esclave ne pourra jamais le faire. Mais le siège des émotions n'est pas un muscle, ni ne peut l'être ; on n'aime pas ce que l'on veut, mais ce qu'on aime, et qu'on ne choisit pas. Cet empire de l'amour a ses avantages : l'être que Cupidon a subjugué n'est plus tout à fait à lui, mais plutôt que d'être poussé au vice, c'est vers la vertu qu'il est mené. Le devoir nécessite un effort tant et aussi longtemps qu'on n'aime pas ; qu'on se mette à aimer, et voilà que la notion même de devoir perd tout son sens ; car comment pourrait-on faire ce qu'il faut faire quand cela même est ce que l'on veut faire ? L'amour rend fort.

Mais c'est une force perverse, qui peut donner des ailes magnifiques, avec lesquelles on peut monter trop haut et se brûler au soleil. Les Anciens avaient fait de Cupidon un bel adolescent aveugle qui tirait ses flèches où bon lui semblait. Résultat : ses victimes devenaient aussi aveugles que lui. Le cœur pourtant sage de la princesse Médée s'enflamma pour Jason quand il en fut transpercé. Le grand Zeus lui-même succomba à sa blessure qui le poussa à enlever Europe. L'amour rend

faible. Mais je ne devins pas aveugle à la vue de Morgana ; au contraire, je voyais comme je n'avais jamais vu auparavant ; je découvrais le monde avec les yeux d'un amoureux. Je fis sa connaissance le lendemain, quand Uter me présenta à Hoelius. Morgana n'attendit pas que son père ou sa mère parle pour elle ; elle s'avança vers moi et se nomma en inclinant la tête vers l'avant. Elle avait déjà les manières d'une grande dame. La présence de Morgana me stimula ; chacune de mes paroles fut parfaite. Hoelius accepta notre offre. Il retournerait dans sa cité avec deux cents guerriers britons. Parce que je ne voulais pas que Morgana partît tout de suite, j'offris à nos hôtes de demeurer à Caermarthen encore quelques jours, le temps de se remettre parfaitement du voyage. L'hésitation d'Hoelius me consterna. J'ajoutai que ce délai était indispensable ; il nous fallait choisir et préparer les hommes qui le suivraient. Il acquiesça enfin.

Morgana resta auprès de moi durant dix jours ; je ne pouvais étirer son séjour plus longtemps. Pour pouvoir être à ses côtés, je me présentai à ses parents sous l'apparence de Dubricius et me proposai pour lui ensei-

gner la Parole ; je savais qu'Hoelius et Eigyrn s'étaient tous deux récemment convertis à notre religion. Ils furent ravis à l'idée que leur fille apprenne les enseignements de Jésus avec un clerc de la réputation de Dubricius. Je passai tout mon temps avec elle. Loin de me décevoir, cette proximité me la fit aimer plus encore. Le premier matin fut réservé à l'étude de la création du monde. J'avais trop bien compris l'intelligence des enseignements de Blaiz pour chercher à gaver cet esprit encore pur. Je lui fis la lecture d'un passage choisi, puis attendis ses questions. Son esprit éveillé me surprit plus d'une fois. L'après-midi, je l'emmenai à cheval au bord de la mer ; nous ramassâmes des coquillages et des pierres polies. Dans son emportement, elle fit une chute en courant et s'érafla le genou ; je fis un mélange de boue et d'herbe que j'appliquai sur la blessure. Ce simple geste fit naître en elle une grande passion qui allait durer toute sa vie. Elle me questionna avec enthousiasme ; je lui expliquai que la nature était remplie de secrets que seule une minorité d'êtres connaissait. Elle voulut que je lui apprenne tout. Toutes nos journées furent désormais

consacrées à l'étude des plantes.

Chaque matin, chaque après-midi et chaque soir, je la regardai venir vers moi avec entre ses petites mains ouvertes une fleur ou une racine nouvelle. Je ne me lassai jamais de sa présence. J'observai chacun de ses gestes comme si c'était le premier, ou le dernier. Elle avait déjà certains attraits d'une femme ; ses minces jambes se joignaient à des hanches qui laissaient déjà deviner des courbes maternelles ; ses bras longs et ses doigts effilés se mouvaient avec une grâce que seule l'expérience de ce qui plaît aux hommes finit d'habitude à procurer ; certains de ces regards eussent fait rager de jalousie les plus belles et les plus expérimentées des femmes. Mais des grimaces espiègles, des sourires naïfs et des passions puériles trahissaient la jeune enfant qui vivait encore dans ce corps en transformation. Cette jeunesse, qui se révélait par de grands éclats de rire spontanés devant le saut imprévu d'une grenouille ou les bonds sur l'eau d'un caillou que je venais de lancer, tirait à sa fin ; j'étais peiné, car l'univers merveilleux de Morgana serait bientôt dévasté par la maturité. J'aurais voulu qu'elle ne

changeât pas, car elle était pour moi à la fois une enfant et une femme, comme une déesse guerrière à la frontière de deux mondes, l'un conquis, l'autre offert à toute conquête. Mais l'âge l'appelait, comme la convoqueraient un jour la vieillesse, puis la mort. Je décidai de profiter pleinement de chaque moment passé en sa présence.

L'instant que je redoutais plus que tout arriva ; nos hôtes s'en allèrent. J'étais bouleversé : on peut se préparer à combattre, à souffrir, à mourir même, mais on ne se prépare jamais aussi parfaitement que l'on voudrait à perdre ceux qu'on aime. Ce départ me replongea dans l'abîme. Sans Morgana, tout redevint gris à mes yeux. Je passai toutes mes journées à errer sur la plage, cherchant à préserver le souvenir de cette frêle silhouette ; c'était peine perdue, il n'y avait que des cailloux et le bruit des vagues recouvrait peu à peu ses éclats de rire. Quelques semaines plus tard, Uter vint me trouver ; je crus qu'il venait essayer de me faire oublier ma peine et je me préparai encore à l'insulter. Mais il s'agissait d'autre chose : notre aide avait enragé les Caledones et ils avaient encerclé Cilernum, la cité des

Cerones ; un messager envoyé par Hoelius avait réussi à tromper leur vigilance pour venir nous avertir de ce siège. Uter s'attendait à ce que je lui dise de s'arranger tout seul mais, comme cette nouvelle me donnait l'occasion de revoir Morgana, je lui dis de former deux groupes de cinq cents hommes et nous partîmes le soir même pour Cilernum. Uter était animé par le feu de la guerre ; le mien était plus doux, mais tout aussi puissant. Notre voyage dura deux jours, et le rire de Morgana ne cessa de se faire entendre en mon esprit.

Le chef des Caledones se nommait Melwas. C'était un homme jeune encore mais l'art de la guerre coulait déjà dans ses veines. Une vigie avait dû l'avertir de notre arrivée car une partie de son armée fondit sur nous alors que nous approchions de notre but. Melwas avait agi en écoutant la logique de la guerre ; il s'attendait à nous voir arriver avec une centaine d'hommes, ce qui aurait été de mise pour conserver une sécurité suffisante au sud du pays ; mais j'avais été conseillé par Cupidon, et mille hommes me semblaient être une armée convenable pour sauver Morgana. Malgré la surprise, nous massacrámes le groupus-

cule sans pitié. Je fus le plus terrible ; chaque coup d'épée me rapprochait de l'amour. Uter était heureux de me voir retrouver mon ardeur ; pour la première fois depuis la mort de Blaiz, nous nous étreignîmes fortement après notre victoire. Une brume dense s'était levée durant le combat ; au loin, nous entendîmes des cris : Melwas avait décidé d'attaquer la forteresse des Cerones. Je montai sur mon cheval et ordonnai aux cavaliers de me suivre ; Uter avait une monture, mais il resta à la tête de l'infanterie. J'avais agi de mon propre chef, sans rien lui demander ; mon insubordination eût pu l'insulter, mais j'appris plus tard que le bonheur de revoir le guerrier Merlin était plus fort que toutes les contrariétés qui en avaient résulté. J'arrivai à proximité de Cilernum à la tête de deux cent cinquante cavaliers. Nos hommes et ceux d'Hoelius n'avaient pas réussi à maîtriser l'attaque furieuse des Caledones ; la grande porte avait cédé aux coups de leur bélier et la bataille s'était rapidement transportée à l'intérieur des murs de la cité. Il était facile de reconnaître les nôtres : l'emblème d'Uter, un dragon rouge couronné d'or, apparaissait sur

nos boucliers et nos vestes. À travers la cohue, l'apparition au dernier instant de ce signe de fraternité permettait d'éviter de tuer un allié. Malheureusement, les hommes d'Hoelius n'arboraient rien qui pût nous permettre de les distinguer des Caledones ; je criai à mes hommes de se fier à leur jugement et, en cas de doute, de frapper tous ceux qui ne portaient pas la gloire d'Uter dans leur coeur.

Je fonçai dans la cité. Un jeune Calédonien parvint à frapper d'une lance ma monture qui s'effondra. Je me redressai rapidement et vengeai mon cheval d'un solide coup d'épée. Tout en repoussant mes ennemis, je me dirigeai vers l'habitation centrale, celle du chef Hoelius. J'avais espoir d'y retrouver Morgana, cachée sous une table ou tapie dans un coin. J'entrai précipitamment et fouillai les lieux, mais ne découvris personne. J'allais retourner me battre quand j'entendis un râle étouffé venant de derrière un rideau, au fond de la pièce. J'arrachai le tissu et j'aperçus un homme qui se tenait devant le corps blessé d'Hoelius étendu sur le sol. Le garde ne me laissa pas le temps de parler ; je levai mon épée et arrêtai sa course en lui brisant le

crâne. Je jetai un coup d'œil rapide derrière moi ; personne ne venait. Je m'approchai d'Hoelius ; son cœur battait encore et sa respiration était rapide. Je ne vis aucune blessure apparente ; il était simplement assommé, et le garde avait dû le mener ici en attendant qu'il reprît ses esprits. Je donne ici un argument pour conforter la haine de mes ennemis ; j'ai longtemps pensé que le tragique destin de notre nation s'était peut-être joué là, entre un homme aveuglé par l'amour et un grand chef sans défense. Chacune de nos actions s'imprime dans le présent et influence ce qui doit venir : en tranchant la gorge d'Hoelius ce jour-là, je scellai à jamais par le sang la vie d'Eigyrn à celle d'Uter, et le destin de Morgana au mien et à celui de toute la Britannia.

Uter arriva peu après sur le champ de bataille et Melwas réalisa que son armée serait écrasée par notre nombre ; il sonna la retraite. Nos cavaliers les poursuivirent un instant, mais Uter jugea bon de ne pas risquer de perdre d'autres hommes ; nos pertes étaient déjà considérables. Tous les hommes furent bientôt occupés à soigner les blessés et à ramasser les armes ; pendant ce temps, je

hurlai comme un fou le nom de Morgana en titubant sur les cadavres. Au bout d'un moment, je m'affaissai et me mis à pleurer. Je ne sais combien de temps s'écoula avant que je ne sentisse une main me caresser les cheveux. Uter même n'avait osé venir me trouver ; un vent de colère me submergea, et avant de relever la tête je me jurai que celui qui se trouvait là serait bientôt mort. Mais il n'y avait pas qu'une seule personne ; trois visages me regardaient : une lumière aveuglante éclaira ma vision quand j'aperçus Morgana qui se tenait entre Eigyrn et Uter. Elle sanglotait silencieusement ; la nouvelle de la mort de son père l'avait profondément bouleversée. Mais elle était vivante ; j'avais gagné la plus importante guerre de ma vie ; celle qui allait me donner mes plus grandes félicités mais aussi mes plus douloureuses désillusions.

Ater et moi décidâmes de demeurer un certain temps avec les Cerones. L'attaque des hommes de Melwas avait dévasté une importante partie de la forteresse qui entourait leur cité et les champs environnants, qu'on venait à peine d'ensemencer, avaient été piétinés par l'ennemi. Il y avait beaucoup à faire. Pour ne pas laisser les terres méridionales à la merci des Scots, nous y renvoyâmes la moitié de nos guerriers. Le goût et les talents de Cassivel pour le commandement furent mis à contribution ; il fut chargé d'organiser et de diriger le sud de la Britannia. L'idée était venue d'Uter, mais je fis le voyage avec les troupes pour le lui annoncer moi-même. Il vit dans cette marque de confiance le premier pas vers le pouvoir que je lui avais promis. Il ne régna jamais, mais il fut mon fidèle et obéissant serviteur jusqu'à sa mort.

Quand je revins à Cilernum, j'eus enfin la chance d'être avec Morgana. Je me délectai

de sa présence ; sa jeunesse était pour moi une source nouvelle à laquelle je m'abreuvais sans pouvoir me rassasier. Je voulus tomber dans des délices passionnés, mais la jeune Picté, par ce que j'appris être plus tard le jeu d'une jeune fille qui avait toute la vie devant elle, me repoussa. J'insistai. Elle protesta et refusa de me voir pendant quelques semaines. Ce fut le temps nécessaire pour attiser ma première passion. Seul sans Morgana, je crus sombrer. Mais une attaque-surprise sur les rives de la cité de Deva alors qu'Uter était en reconnaissance au sud m'obligea à choisir entre ma douleur et ma patrie. Je me ressaisis rapidement et, menant une centaine de cavaliers au combat, repoussai violemment l'attaque. Quand Morgana fut prête à me revoir, j'essayai d'abord de la fréquenter tout en ignorant les affaires du pays ; cette innocente résolution fonctionna quelque temps. Mais je réalisai peu à peu que je ne parviendrais pas à ignorer ma patrie : je passais de longues soirées à interroger Uter et ne tarissais plus de conseils. Enfin, comme un époux amoureux d'une autre femme, j'en vins à espacer les instants auprès de Morgana. Mon combat inté-

rieur ne fut pas sans inquiéter la jeune fille. Tourmenté, j'essayai de partager mon temps entre ces deux appétences, espérant naïvement pouvoir me soumettre concurremment à Mars et Cupidon. Le bel adolescent aveugle lutta avec force contre le dieu à l'armure étincelante, suffisamment longtemps pour que le cœur de Morgana s'enflamme. Mais c'était sans compter sur Éris, la puissante sœur de Mars dont le nom signifie discorde, et ses amies, Bellone, déesse de la guerre, Deimos, maîtresse de la terreur, et Phobos, souveraine de la peur. La décision s'imposa enfin d'elle-même : dans une Britannia conquise par l'ennemi, Morgana n'eût été qu'une fleur sur un cadavre corrompu par ma faute. J'ai longtemps cru que j'avais préféré la Britannia à Morgana et que j'avais brisé une enfant par faiblesse ; mais la Britannia ne fut toujours au fond que ma seule et unique destinée. Les larmes de Morgana se tarirent assez vite ; trop promptement pour que je ne me doutasse point qu'il subsistait en son cœur quelque grief contre moi. Aucun amour véritable n'est assez tempéré pour se voir préférer quoi que ce soit d'autre sans se révolter.

J'allais un jour récolter le fruit d'une haine que j'avais moi-même semée. Après quelques tentatives désespérées pour se rapprocher de moi, Morgana sortit de ma vie comme elle y était entrée.

Je repris ma place auprès d'Uter. Il s'était écoulé de nombreux mois depuis la mort de Blaiz et j'avais eu le temps de réfléchir à ce qu'il fallait faire pour que la Britannia devienne un havre de paix durable. Je partageai les nombreuses idées que j'avais en tête avec Uter. Je savais que les Saxons reviendraient tôt ou tard sur nos terres, car leur peuple subissait une pression constante de puissants ennemis du Nord ; un ironique aléa du destin avait voulu que, sous d'autres cieux, nos agresseurs fussent des victimes. Pour éviter qu'ils ne parviennent à s'installer à l'est sans que nous nous en apercevions, je formai de petits groupes d'éclaireurs qui chevauchaient sans cesse la côte orientale ; j'exigeai qu'on me rapporte sans délai tout événement suspect. Nous eûmes quelques visiteurs inopportuns. Il ne s'agissait que de pauvres familles saxonnes cherchant à fuir les razzias sporadiques des Jutes et des Suèves. Uter était

d'avis qu'elles ne représentaient aucun danger pour nous ; il voyait même une possibilité que ces étrangers se fondent à notre nation. J'étais en désaccord. La Britannia n'avait rien à gagner en jouant à l'auberge de fortune, si ce n'est d'attirer de plus en plus d'hôtes indésirables. Ignorant mes recommandations, notre chef ordonna qu'on fasse des prisonniers.

J'accompagnai chaque fois nos hommes dans leurs périples ; je leur donnai chaque fois une raison de croire que nous étions sur le point d'être attaqués sournoisement. Seuls les jeunes enfants furent laissés vivants : j'avais besoin de ces futurs guerriers. Au nord, les Caledones se tenaient tranquilles. Notre combat pour sauver le clan d'Hoelius avait été perçu comme un gage de fraternité. Certains chefs pictes allèrent jusqu'à nous envoyer des armes et des victuailles en guise de reconnaissance. J'ordonnai aux artisans de se mettre à l'ouvrage ; je fis faire des centaines de vestes et de boucliers à l'effigie du dragon que j'expédiai aussitôt à ces nouveaux alliés. La Britannia fut plus tranquille durant quelques années.

Uter se mêlait de moins en moins aux affaires de la Britannia. Je crus d'abord que son comportement était dû à la paix relative qui régnait alors, mais je découvris bientôt que ce n'était pas l'inaction qui métamorphosait Uter de la sorte, mais un feu nouveau ignoré de lui jusqu'alors. J'avais parmi nos gens de nombreux informateurs qui me tenaient au courant de tout ce qui se passait sur nos terres. Titus Fabius était un proche d'Uter et je m'étais lié d'amitié avec lui dès son arrivée en Britannia. Son esprit vif et son jugement toujours égal en avaient fait en quelque sorte mon rival auprès d'Uter. Du même coup, en nous retrouvant dans la même position (quoique je demeurasse le premier et le dernier à être consulté), nous avions construit sur ce point commun une alliance officieuse selon laquelle il n'y avait pas de secrets entre nous. J'en gardai certes quelques-uns précieusement et je ne doute

pas que ce bon Fabius en fit autant mais, à ce que je sache, ni lui ni moi n'aurions couru le risque de nous priver des conseils de l'autre quand il s'agissait de problèmes capitaux. Tous les mois, Uter tenait une assemblée plénière où étaient convoqués les chefs de clans et qui avait pour but de garder un contrôle sur les décisions individuelles prises par chacun tout en maintenant l'impression que tous étaient consultés pour les décisions d'importance. Curieusement, Fabius et moi, les deux hommes qui avaient le plus d'influence sur les prises de décision, en profitions pour nous diriger subrepticement dans mes appartements. Une fois à l'abri des regards indiscrets, nous disputions avec acharnement la victoire d'une partie de ludorum calculorum, jeu auquel je l'avais initié malgré ces réticences. Contrairement à moi, il avait été éduqué selon les plus stricts préceptes romains ; plus d'une fois il avait eu droit au fouet pour avoir contrevenu aux sévères consignes imposées aux élèves. Le jeu avait toujours représenté à ses yeux le contraire de la vertu. S'y adonner avec enthousiasme lui donnait l'impression d'occuper son esprit à des inanités qui

l'éloignaient de son rôle de « penseur de la nation ». J'avais toujours pensé que l'activité ludique était dans la nature de l'homme ; en outre, Blaiz m'avait appris, entre autres par la choule, à tirer leçons et apprentissages de chaque instant qui passe. J'opposai à sa fureur contre les sottises de cirques une passion pour les divertissements de l'esprit qui, plutôt que d'endormir la raison et l'aveugler stérilement en réchauffant les sangs, la stimulait en la préparant à servir sous ses véritables maîtres. Je pense désormais que ces énergies doivent être canalisées, faute de quoi elles s'accumulent et s'enflent comme la vague poussée par les autans ; et ce qui aurait pu et dû être lénifié par le simple délassement finit par rechercher le soulagement dans des extravagances que seule peut justifier la déraison entretenue de la sorte. Je n'eus besoin que d'une partie pour convaincre mon ami. Ce soir-là, Fabius se montra plus habile que moi et remporta les honneurs. En contrepartie, il me révéla l'énigme d'Uter.

J'ai jusqu'ici peu parlé d'Eigyrn. Je dois m'y reprendre, car elle a contribué aux belles années de la Britannia d'une façon singulière.

Elle n'était déjà plus une jeune femme quand je l'ai connue ; les soucis causés par les rixes continuelles avec les Caledones avaient légèrement blanchi ses cheveux et marqué son front de fines rides qui, loin de la déparer, contribuaient à sa vénusté. Son visage pouvait être un exemple de douceur et le son de sa voix ne me permit jamais plus de douter de l'insolite pouvoir qu'exercèrent jadis les sirènes sur les marins : nulle autre femme, pas même Morgana, ne put toucher de cette façon mon être entier en ne prononçant que mon nom. C'était aussi une grande guerrière. Fille d'un chef de clan nommé Amlawdd Wledic, elle avait été élevée comme ses frères ; rien de ce qui est généralement épargné aux matrones ne l'avait été pour elle. Et cela se voyait. Nul n'aurait pu ignorer ses origines pictes. Ses bras étaient décorés aux couleurs de son clan, de cette peinture indélébile que l'on fait pénétrer dans la chair à l'aide d'un stylet et qui y demeure pour toujours. Elle portait à son cou un torque d'or serti de pierreries dont elle ne se séparait jamais ; j'ai entendu maintes fois prétendre que ce collier magique expliquait l'emprise sibylline qu'elle exerçait sur son

entourage. Ce n'était pas loin de la vérité, quoique la théurgie ou la goétie n'y aient jamais eu aucune part : d'aucuns chefs auraient consenti à impartir leurs terres sans se faire adjurer pour pouvoir contempler, ne fût-ce qu'un instant, la blancheur de cette nuque dérobée subtilement à leurs regards. Fabius m'apprit qu'Uter était du nombre.

Je n'eus pas à le questionner, car quelques jours après cette rencontre, il me fit part lui-même de sa passion. Je venais à peine de lui échapper et voilà qu'elle frappait à nouveau. Mais la sienne était encore plus violente que la mienne parce que plus charnelle. Je tentai en vain de lui faire entendre raison : chacune de mes paroles s'évaporait aussitôt sur le feu ardent qui le consumait. Il m'apprit qu'il venait à peine de déclarer ses sentiments à Eigyrn. Elle lui avait poliment fait comprendre son refus ; Hoelius était encore trop présent en son esprit pour qu'elle pût entrevoir la possibilité d'aimer un autre homme. Ce refus l'avait consterné comme si, en lui refusant son cœur, Eigyrn lui avait dénié le droit de continuer à vivre. Je compris bientôt ce qu'il attendait de moi ; je l'avais aidé maintes fois

à guerroyer victorieusement contre des adversaires terribles ; il avait grâce à ma voix obtenu la considération de toute la Britannia ; mais cette fois, il me suppliait de le conduire dans la domination d'un adversaire qui avait été mon maître, qui était celui de tous. Je lui promis de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour mener Eigyrn entre ses bras. Ce n'était pas suffisant. Il hurla son impatience. Je réalisai qu'il s'agissait là d'un ultimatum irrécusable. Je n'avais pas le choix : en déclinant la demande, je consentais à perdre Uter, et peut-être même la Britannia. L'idée m'était inconcevable. Aussi me risquai-je impudemment à lui jurer qu'Eigyrn serait bientôt sa femme. Je courrais un incommensurable risque ; Eigyrn pouvait être indignée par mon incursion dans ses affaires personnelles et sur un seul de ses mots, tous les Pictes pouvaient à nouveau se retourner contre nous. Je décidai de tirer quelque avantage de ce défi nouveau. Je profitai de la vulnérabilité d'Uter pour résoudre un problème que j'avais en tête depuis longtemps. Uter n'était déjà plus un jeune homme et son courage sans pareil frôlait souvent la témérité ; je l'avais vu com-

battre cinq ou six hommes à la fois sans se soucier un instant de mesurer ses chances de l'emporter. Je pouvais le perdre à chaque instant et je n'avais personne pour le remplacer. Je lui fis donc promettre ce qui ne se garantissait pas : si je parvenais à lui procurer ce qu'il voulait plus que tout au monde, il me livrerait ce que je convoitais depuis toujours, mais que mon destin me refusait : un fils.

J'allai trouver Eigyrn le lendemain. Elle était dans ses appartements et discutait avec Bassianus, un des principaux commandants d'Uter. Je lui ordonnai poliment de sortir. Je commençai par lui exposer la situation de la Britannia, en lui indiquant que depuis notre union avec son peuple, je voyais enfin poindre à l'horizon des jours meilleurs. Je parlai de notre chef, de ses nombreux talents, de son courage et de son autorité efficace, sans lesquels la Britannia n'eût jamais été ce qu'elle était désormais. J'en arrivai enfin à ses tourments. Le regard d'Eigyrn se durcit aussitôt. J'entrevis le visage qu'elle devait présenter à l'ennemi. Je fis preuve d'une grande prudence en lui exprimant mes craintes quant à l'état d'esprit d'Uter. Je le voyais comme je

ne l'avais jamais vu : faible et désespéré. Je lui promis de faire tout ce que je pouvais pour le raisonner, mais en précisant que j'avais peur que tout cela soit inutile et que, laissé à lui même de la sorte, emporté par des sentiments sur lesquels ni lui ni personne sauf elle n'avait de contrôle, Uter n'en vînt à conduire la nation à la destruction. Combien de temps encore pourrait-il la côtoyer sans que la colère ne l'égare ? Irait-il jusqu'à abandonner les Ceronos aux mains des Caledones par pure vengeance ? Je lui dis que je ne le savais pas avec certitude, mais que les signes que je voyais dans les astres étaient contradictoires : Vénus et Jupiter indiquaient la possibilité d'une union nouvelle de laquelle pouvait naître un empire durable et puissant, mais Mars et Saturne forçaient la fortune à lui faire un enfant allaité de courroux et d'impétuosité. Je terminai en déplorant que les choses en arrivent à ce point crucial et en jurant que je pouvais comprendre qu'elle fût prête à sacrifier la paix à l'intégrité et son peuple à la probité. J'avais jeté mon sortilège, son issue ne dépendait pas de ma volonté.

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'Ei-

gyrn ne se décidât. Uter devenait de jour en jour plus impatient. Je lui avais conseillé de se tenir loin de sa bien-aimée et cela rendait son attente encore plus pénible. Enfin, vers le milieu de l'été, il vint me trouver et se jeta à mes genoux. Eigyrn avait accepté de s'unir à lui, à condition que la cérémonie eût lieu dans le plus strict respect des traditions chrétiennes. Uter avait évidemment acquiescé.

La célébration eut lieu peu de temps après. Je la présidai avec grand plaisir. Je consacrai simultanément ce jour-là les époux, la Britannia et ma future paternité.

Au début de l'automne, Uter m'annonça que des rondeurs légères mais indéniables attestaient que sa femme était enceinte. J'étais rempli de joie, mais j'avais pour ma part de moins bonnes nouvelles. Un messenger envoyé par Cassivel venait de m'apprendre que le clan des Dumnonii refusait de payer son tribut. Leur chef, Emmeran, affirmait être désormais en mesure de défendre lui-même les intérêts de son clan ; un groupuscule de compatriotes ayant refusé de désavouer l'autorité d'Uter, Emmeran les avait écrasés sans pitié, se refusant à voir contester de quelque façon son usurpation. Cassivel avait fait de son mieux pour que tout rentre dans l'ordre. Emmeran avait été invité à un banquet durant lequel on lui avait demandé ce qui pourrait le retenir avec l'ensemble de la nation britonne. Il avait été, aux dires de Cassivel, d'une arrogance telle qu'on l'avait chassé au beau milieu du repas. Ce qu'il voulait, c'était la place d'Uter.

Les Dumnonii possédaient les terres que l'on retrouve au sud-ouest des cités de Durnovaria et de Lindinis. Emmeran avait obtenu d'Uter le privilège de verser son tribut annuel en étain, métal qui abondait sur leur territoire. La règle imposée par Uter voulait que chaque clan verse le tiers de sa récolte pour supporter les armées ; Emmeran avait néanmoins réussi à fournir sa part en étain, prétextant le manque de champs défrichés. Il est vrai qu'il ne restait guère plus de champs en friche sur son territoire, couvert en grande partie par des collines rocailleuses d'où on extrayait le précieux minerai. Avec l'étain fourni par les Dumnonii, nous avions convenu de faire des plats, des écuelles et des verres pour nos hommes. Il n'eut pas été bien difficile de se passer de cette contribution superfétatoire ; sans notre support, les Dumnonii auraient été rapidement écrasés lors du prochain assaut riverain des Scots. Mais l'audacieuse révolte devait être punie sans délai, faute de quoi nous nous retrouverions bientôt avec moult insurgés aux semblables caprices.

Uter et moi décidâmes de réprimer illico l'avidité des Dumnonii. Nous partîmes pour

Caermarthen le lendemain à l'aube. Arrivés là-bas, nous regroupâmes cent cinquante cavaliers armés et nous reprîmes la route vers le midi de la Britannia. Nous avions prévu de résoudre la crise en quelques semaines. Elle s'éternisa. Il y a, à l'extrémité sud-est de la terre des Dumnonii qui s'élance en une mince bande dans la mer, une forteresse qui porte encore le nom que les anciens lui ont donné, Din-Tagell, ce qui signifie le Fort de la Résistance. Nul ne sait avec précision qui a été l'instigateur de sa construction, mais une légende raconte que les druides l'avaient fait édifier pour y celer les enfants lors des premiers élans conquérants de Jules César. Aussi est-elle construite de façon si ingénieuse qu'elle est inexpugnable. Emmeran avait prévu de s'y retirer advenant des représailles ; ce qu'il fit dès qu'il sut que nous étions sur ses terres. Après un mois, je mandai d'autres hommes à Cassivel, en précisant qu'il ne fallait surtout pas qu'il s'affaiblît au point de ne pouvoir repousser une agression des Scots. Un peu plus de cent hommes se joignirent à nous. C'était toujours insuffisant. Din-Tagell a été conçue pour permettre à ses occupants

de fuir du côté de la mer. Sa muraille ovale possède une ouverture au sud qui donne sur une falaise suffisamment haute pour décourager l'attaquant. Mais il y a en bas de cet escarpement une étendue d'eau protégée par un haut-fond semé de récifs où la faune marine comestible prolifère. À l'aide d'un ingénieux système de cordes, de poulies et de scirpes attachés les uns aux autres, les dissidents étaient aussi bien nourris que nous, sans avoir besoin de quitter l'enceinte principale. Nous avons essayé de poster des hommes en contrebas pour empêcher cette pêche importune ; les Dumnonii les massacrèrent en laissant tomber de grosses pierres du haut de leur refuge.

Encore une fois, Uter s'impatiente, d'autant plus que sa femme attendait un enfant. Il vint me trouver et me demanda d'utiliser mes pouvoirs magiques pour les faire sortir. J'aurais pu le faire. Il m'eût été assez facile d'empoisonner l'eau du bassin qui les nourrissait ou d'utiliser la force du vent pour leur envoyer des bruines toxiques. Mais il me fallait pour cela risquer de sacrifier tous les Dumnonii, femmes et enfants compris. Je me refusai à le faire. Je promis pourtant à Uter de

forcer la fortune pour régler ce conflit avant la naissance tant attendue. J'utilisai une ruse infâme pour parvenir à mes fins. Je me rendis à Isca Silurum précipitamment. Nous avions dans les geôles de nombreux prisonniers scots. Je sélectionnai avec minutie celui qui allait me servir sans le vouloir ; mon choix s'arrêta sur un nommé Cynllo, que je savais être un proche du puissant Niall Noigiallach, neveu de Nioldac. Un soir, je racontai à un garde avec beaucoup de détails les difficultés que les Dumnonii nous causaient ; je précisai que pour les punir, nous les laisserions à leur sort quoi qu'il arrive, advenant même une attaque de l'ennemi. Cette conversation eut lieu tout près de la geôle de Cynllo et j'espérai qu'il avait tout entendu. Peu de temps après, le guerrier scot parvint mystérieusement à s'échapper. Il ne me restait plus qu'à attendre.

Je retournai à Din-Tagell aussitôt. Chaque soir, je montai sur un haut rocher qui surplombait la plaine et fis des incantations. Ce n'était que des poèmes druidiques en langue ancienne que le vieux Solen m'avait fait apprendre par cœur, mais ils eurent un effet immédiat. La rumeur selon laquelle un événe-

ment surnaturel commandé par Merlin allait bientôt survenir se répandit instantanément ; le moral de nos hommes s'améliora de même. L'ennemi se fit plus prudent. Les arrogantes réjouissances nocturnes que nous avions endurées depuis le début du siège diminuèrent avant de s'arrêter totalement. Bientôt, on n'entendit plus que mes psalmodies qui s'élevaient dans la nuit enténébrée. Pour la seconde fois de mon existence, je m'effrayai moi-même. Ce que je savais pourtant n'être qu'une supercherie échappa un peu à mon contrôle. À la lueur des torches ou de la lune, dans cette atmosphère cérémonieuse, ma voix me sembla quelquefois être lointaine ; le rythme répétitif et complexe des vers que je prononçai créait la plus étrange euphonie. J'en vins presque à imaginer que quelque force inconnue récitait avec moi.

Nous eûmes à patienter encore plusieurs semaines. Mes présences sur le rocher me devinrent aussi pénibles que devaient être celles des esclaves étrangers que l'on forçait à raconter sans cesse à de nouveaux auditeurs leurs origines exotiques. En outre, la crainte que les Scots se soient méfiés ou que Cynllo

ne soit pas parvenu à destination augmentait de jour en jour. Heureusement, la confiance absolue des hommes en mes pouvoirs me supporta dans ma duperie jusqu'à son accomplissement. L'hiver était arrivé depuis peu quand plus de cent Scots armés répondirent à mes litanies païennes. Din-Tagell elle-même ne put résister à une attaque sur deux fronts, d'autant plus que la vigueur guerrière des Scots ne s'arrêtait pas comme la nôtre à des considérations patriotiques ; l'ennemi était à détruire et Din-Tagell à prendre pour s'y établir. Quand les Scots parvinrent à franchir la deuxième enceinte, nous chargeâmes à notre tour. Les Dumnonii se rendirent à l'évidence ; ils avaient fait un mauvais choix. Emmeran s'entêta et encouragea les siens à poursuivre un combat qu'il savait perdu. À coups d'épée, Uter parvint à ses côtés et le fit taire à jamais. Sa mort nous rendit les Dumnonii sans conditions. Les Scots furent les seuls véritables perdants ; aucun d'eux ne survécut. Je montai une dernière fois sur mon rocher pour sonner le carnyx. Uter leva les bras et tous nos hommes en firent autant. J'avais un étrange pressentiment qui se confirma plus

tard ; la grande bataille que nous venions de remporter n'était pas une coïncidence : rien n'était plus propice que l'effervescence véhémente qui suit la fin victorieuse d'un siège pour annoncer la naissance du plus grand guerrier qui fût donné à la Britannia.

Ater me donna son fils comme il me l'avait promis. Il fut incapable d'avouer à Eigyrn l'engagement que la passion vénérienne lui avait fait prendre à son insu. Il avait ordonné que l'on emporte l'enfant dans mes appartements dès sa naissance. Malgré notre absence, sa consigne fut respectée à la lettre. J'avais arrangé cette naissance tant attendue. Aussitôt que j'avais appris qu'Eigyrn attendait un enfant, je m'étais efforcé de trouver une jeune fille dans le même état. La santé et la beauté d'une jeune Picte nommée Kyluwen m'avaient inspiré. Dubricius était allé la trouver pour lui annoncer qu'elle avait été choisie par Dieu pour nourrir le futur maître de la Britannia. Elle était docile et je n'eus pas à la convaincre. Elle accepta de nourrir l'enfant que je lui remettrais quand le sien viendrait de naître. Quant à son enfant légitime, je lui promis d'en prendre grand soin et de le faire élever comme mon propre fils. Afin de m'as-

surer de son silence, je la confinai dans mes appartements et demandai qu'on s'occupe d'elle comme de la matrone d'un empereur. Elle prit soin de l'enfant parfaitement. Quant à Eigyrn, elle n'était déjà plus de ce monde quand son fils devint le maître-héritier de la Britannia et c'est pourquoi elle ne sut jamais que son enfant n'était pas mort-né comme son mari l'avait prétendu. Des complications survenues lors de la parturition la laissèrent infertile. J'en convins alors que c'était mieux ainsi, croyant à tort que cet enfant n'aurait pas à lutter pour conserver son pouvoir.

L'enfant avait à peine une semaine quand nous arrivâmes à Cilernum. Eigyrn était malade et Uter resta à son chevet durant toute sa convalescence. Je me retrouvai seul avec Kyluwen et mon fils adoptif. Je lui donnai le nom d'Artus, dans l'espoir que cet emblème éponyme de roi-guerrier et divin, que ce nom que nos anciens ont attribué au plus puissant et au plus noble des animaux, puisse lui influencer sa virilité et sa véhémence. Je ne pouvais pas me permettre de le cacher encore longtemps ; il avait beaucoup trop à apprendre. L'idée de l'élever moi-même et

de lui enseigner tout ce que je savais comme Blaiz l'avait fait me traversa l'esprit. Je passai de longues nuits à me questionner. À mon grand regret, je me décidai enfin à trouver un endroit paisible et sûr où Kyluwen pourrait l'élever jusqu'à son avènement. Ce ne fut pas la crainte de laisser Uter diriger seul la Britannia qui inspira mon choix ; j'avais confiance en lui. En outre, je n'étais pas obligé de quitter la Britannia et j'aurais pu garder contact et intervenir si le besoin s'était fait réellement sentir. Mais je n'avais jamais connu de sentiment aussi étrange que celui qui me submergea durant tout le temps que je portai ce nourrisson dans mes bras. J'avais une prédisposition de caractère pour la protection. Je craignais que l'amour envers un enfant ne fît disparaître mon attachement pour ma patrie sous une dilection tutélaire éperdue. Aussi, quand Eigyrn se trouva mieux, j'allai trouver Uter et lui annonçai mon départ prochain.

Je partis avec Kyluwen et Artus par une nuit claire et fraîche. J'avais l'habitude de la rudesse et de la brutalité ; je savais maîtriser les plus belliqueux de nos hommes et soumettre les plus pugnaces de nos ennemis.

Mais j'étais totalement désarmé devant cet être frêle. Dubricius avait eu quelquefois à prendre des nouveau-nés, mais c'était pour les bénir en Christ ; la plupart d'entre eux étaient déjà morts quand on me les avait mis dans les bras. Les pleurs d'Artus me rappelaient à la fois sa précaire verdeur et ma patente impéritie. Nous devions chevaucher rapidement et Kyluwen n'en avait pas l'habitude. C'est pourquoi je gardai Artus serré contre moi durant tout le voyage malgré ses vives protestations.

Notre destination était un monastère dirigé par un ami de Blaiz, Sollius Riothamus. Ce n'était pas un Briton d'origine ; il était né et avait grandi à Lugdunum et avait été un proche de l'empereur de Rome avant de se convertir et de se faire moine. Peu de temps après sa conversion, il avait été envoyé en Britannia pour annoncer la bonne nouvelle. Sa foi l'avait guidé vers les Durotriges et il employa tout son temps à les conduire vers le Christ. Il obtint même de transformer la forteresse romaine du chef-lieu de Lindinis en monastère. Son charisme et sa bonté firent des merveilles ; peu de temps après la fonda-

tion du monastère de Glastow-Berrwig, une foule de nouveaux chrétiens se présentèrent à lui pour se faire baptiser et entrer dans son ordre. Il avait été l'ami de Blaiz et c'était le mien. Je savais qu'il n'y avait pas d'endroit plus sûr pour Kyluwen et Artus. Je les confiai à Sollius Riothamus et retournai auprès d'Uter. Kyluwen mourut d'une fièvre un peu moins d'un an après son arrivée et Ritohamus m'en informa aussitôt. Je pris les dispositions nécessaires pour que son fils, qu'elle avait nommé Kai Hir Din, fût financièrement pris en charge par Uter et élevé à Glastow-Berrwig en compagnie d'Artus.

Il s'écoula cinq ans avant que je ne revienne à Glastow-Berrwig. Parce qu'Eigyrn le désirait, Uter s'installa officiellement à Cilernum. Nous avons établi nos forces armées dans presque tous les points stratégiques de la Britannia. Nos ennemis étaient de plus en plus prudents. Il s'écoulait souvent des mois entre chacune de leurs expéditions sur nos terres. Nous les repoussions chaque fois avec de plus en plus de facilité. Dans la quatrième année de son règne, Uter avait pactisé avec le roi scot Nioldac, en échange des îles situées entre

nos terres et les siennes. La menace constante des razzias sur la côte occidentale étant disparue, nous parvînmes à mettre en place un système de défense efficace. Je me décidai à aller voir Artus au printemps de la sixième année de l'empire de Zénon. L'hiver particulièrement doux avait contribué au bon état de notre armée : les hommes étaient en santé ; la fabrication d'armes et d'armures avait été florissante ; le grand aquilon avait cédé sa place à une brise prématurée qui laissait prévoir un chaud printemps. La Britannia n'avait temporairement plus besoin de moi.

Artus n'était encore qu'un jeune enfant, mais je décelais déjà dans son comportement les qualités d'un grand chef. Sollius Riothamus appliquait avec lui les mêmes règles d'éducation que Blaiz avait employées avec moi. Tout son apprentissage reposait sur l'intérêt que l'on stimulait en lui ; il n'était forcé en rien, mais encouragé en tout ce qui était vertueux. Un seul problème véritable se posait : mon ami voyait en cet enfant un successeur pour sa propre mission. Aussi essayait-il de le rebuter de tout ce qui s'accordait au pouvoir et à la guerre. Mais Artus avait déjà

à cet âge le tempérament qui caractérisa tout son règne. Je lui avais donné le nom d'un animal terrible ; il le portait parfaitement. Une défaite le faisait entrer dans une grande colère qu'on avait peine à maîtriser. Un jour, alors que je l'observais dans ses jeux d'enfant, il sauta sur un de ses camarades qui riait de l'avoir vu trébucher et le battit brutalement. Un autre témoin de la scène, un jeune moine qui avait pour tâche de les surveiller, intervint en empoignant Artus par les cheveux. L'enfant se débattit si énergiquement que le surveillant lâcha prise. Plutôt que de se sauver en pleurant comme l'eût fait n'importe quel autre, mon protégé asséna un violent coup de pied sur la jambe de ce nouvel agresseur qui tomba à genoux en gémissant. Je me levai et m'approchai. Le moine s'était relevé et s'apprêtait à attaquer à son tour. Artus était déjà un colosse pour son âge, mais il n'avait tout de même pas la force de se défendre contre un homme adulte. Je m'interposai. J'étais moi-même à cette époque bâti comme un roc ; le jeune moine s'enfuit en courant. Artus et moi nous regardâmes attentivement. Je lui fis un sourire qu'il me rendit gêné. « Garde donc

tes forces et ton courage pour nos véritables ennemis », lui dis-je avant de m'en aller. Plus tard dans la journée, Sollius Riothamus vint me trouver. Il déplorait que je me sois impliqué dans l'éducation d'Artus, et suggérait qu'il eût mérité de se faire corriger pour son geste de révolte. J'en profitai pour clarifier la situation. Je lui rappelai qu'Artus n'était avec lui que temporairement et qu'il reviendrait à mes côtés quand je le jugerais prêt à accomplir sa destinée. Je précisai que rien ne pouvait écarter cet enfant du commandement de la Britannia et que s'il voulait véritablement l'aider, il se devait de ne pas trop l'éloigner de son naturel guerrier qui lui venait de son père. Sollius Riothamus ignorait qui était le père d'Artus. Je lui dis que c'était un grand guerrier qui était mort courageusement pour la Britannia en me faisant promettre d'éduquer son fils pour qu'il puisse à son tour combattre pour la liberté. Les moines sont les plus entêtés des hommes, et je ne crois pas que mes remarques changèrent quoi que ce soit dans le comportement de mon ami. Quel poids pouvait avoir ma parole contre la volonté divine ? Cette attitude ne m'inquiétait

guère ; j'avais décidé qu'Artus serait le maître du pays et que sa nomination serait ordonnée par Dieu, même s'il me fallait forcer le ciel à le choisir.

Je demeurai auprès de lui durant quelques mois. J'avais même décidé de passer l'hiver au monastère, mais au milieu du huitième mois de cette année-là, le roi scot Nioldac fut assassiné par un de ses neveux qui prétendait à la couronne. L'usurpation ne fut pas contestée. Au contraire, le nouveau chef obtint une unanimité nouvelle. Le règne de paix qu'avait instaurée Nioldac avait plongé une partie de son empire dans la famine. Leurs terres n'étaient pas fertiles comme les nôtres ; les îles qui avaient été l'enjeu du pacte ne suffisaient pas à combler les besoins de tous ses sujets. À la tête d'une armée rebelle formée de guerriers qui en avaient assez de voir les leurs mourir en restant tranquilles, Niall Noigiallach s'imposa rapidement comme le maître incontesté de l'empire des Scots. Dès que j'appris la nouvelle, je retournai rapidement à Cilernum pour tenir conseil avec Uter. La situation était pire que je le croyais. Le nouveau chef scot avait profité de sa situation sur

les îles pour y installer des troupes. Chaque jour, de nombreux navires venaient s'ajouter à une flotte déjà considérable. L'horizon bleuté serait bientôt blanchi par une nuée de voiles poussant des bateaux chargés de la plus puissante armée que nous puissions imaginer. Nous décidâmes d'envoyer un message de paix dans lequel nous exprimions notre désir de perpétuer la bonne entente que nous entretenions avec l'ancien chef. La réponse ne tarda guère à venir. Niall Noigiallach réclamait au nom de son peuple et pour sa survie une partie de notre terre qui s'étendait de Deva à Glevum. La demande était justifiée : nous étions deux fois moins sur un territoire vingt fois grand comme le leur. Évidemment, nous ne pouvions permettre à l'ennemi de s'installer en Britannia. Nous décidâmes de nous préparer à combattre. Nous convîâmes tous les chefs à une grande assemblée. Nous accueillîmes dix-sept chefs de clan prêt à combattre. Nous choisîmes les huit plus influents d'entre eux, Cassivel, Baudemagus, Argentaël le nouveau chef des Dumnonii, Paol, Gwilherm, Meriadeg et Aourgen, pour diriger les différents postes de garde que nous

établîmes tout le long de la côte ouest.

Notre défense étant établie, il nous fallait montrer à l'ennemi notre force. Nous choisîmes l'île de Mona comme premier objectif. Dans les temps anciens, cette île était sacrée. On raconte même que les druides l'auraient choisie pour y tenir leur réunion annuelle sous le conseil des dieux. Je n'ai pas de difficulté à le croire ; Mona Caesariensis, qui s'appelait jadis Avalon parce qu'on y trouve plus de pommiers que nulle part ailleurs en Britannia, est paradisiaque. Le climat y est doux, les fruits abondent presque en toute saison, et les fleurs qui foisonnent dans ses plaines semblent avoir été mises en terre par quelque généreuse force surnaturelle ; la mer y est plus bleue que le ciel et des nuages roses et jaunes glissent lentement sur sa tête. À l'ouest, des falaises à pic la rendent imprenable, mais c'est à l'est qu'elle tient le mérite nécessaire pour recevoir la dépouille d'Artus : la Britannia s'offre majestueusement en un seul regard.

Uter voulait lui-même y mener les hommes ; j'étais contre cette alternative. Nous ignorions quelles étaient les forces ennemies sur ce territoire et le nombre de navires que nous

possédions limitait notre attaque à une centaine de fantassins. Heureusement, Cassivel insista pour qu'on le laisse partir vers Mona avec ses hommes. En toute autre occasion, Uter eût refusé catégoriquement, mais la demande venait d'un des chefs les plus influents de tous et pas n'importe quel : celui qui avait jadis prétendu être le digne successeur de mon grand-père Demetius. Je fis remarquer à Uter qu'un refus ne serait non seulement pas de mise, mais qu'il risquait d'irriter le demandeur dans un moment crucial où nous devions être parfaitement unis. Uter acquiesça à la requête du chef des Brigantes. Le lendemain, Cassivel quitta la Britannia pour l'île de Mona au son des carnyx.

Ce ne fut pas une bataille mais une hécatombe. La flotte britonne ne parvint jamais au rivage de Mona. Parce qu'elle était située à mi-chemin entre leur territoire et le nôtre, l'île avait été jugée essentielle au maintien de leur défense et c'est pourquoi les Scots avaient disposé de puissantes catapultes sur toute sa rive orientale. En quelques instants, tous nos navires furent coulés avec leur équipage. Cassivel fut tué. Les survivants arrivè-

rent épuisés à la rive et furent faits prisonniers sans opposer aucune résistance. Nous étions tous accablés, mais particulièrement Uter, qui se reprochait de n'être pas mort à la place de Cassivel. J'étais moi aussi profondément troublé. Nous avions perdu en Cassivel notre bras droit et l'ouest de la Britannia se retrouvait sans commandant. Le moral de nos troupes s'en trouva fort affecté. Des rumeurs selon lesquelles Uter avait envoyé Cassivel à la mort se répandirent.

Un soir, je surpris une conversation entre deux gardes ; l'un d'eux prétendait que les Scots étaient beaucoup trop puissants pour les Britons. Je m'emportai et frappai violemment le couard. Je n'avais pas mesuré la force de mon coup et le soldat fut grièvement blessé à la tête ; la plaie s'infecta rapidement et le pauvre homme succomba à une violente fièvre quelques jours plus tard. Mon geste expéditif et irréfléchi donna de quoi alimenter de plus belle les rumeurs : on alla jusqu'à croire que j'avais lancé un sortilège maléfique. Les hommes devinrent envers moi plus méfiants qu'ils ne l'avaient jamais été.

Le massacre de Mona avait procuré aux

Scots une arrogante confiance. On voyait régulièrement un de leurs navires sillonner le long de la côte de Caermarthen. Cette menace constante me fit prendre une décision qui allait changer l'avenir de la Britannia. Sans Cassivel, le sud-ouest du pays n'était plus aussi bien défendu. Je convainquis Uter qu'il fallait nous y établir pour contrer la menace scotte. Eigrn refusa de laisser son peuple à la merci des Caledones. Je lui suggérai de remettre son commandement à sa fille Morgana, qui était désormais une jeune guerrière très influente. À ma grande surprise, Eigrn accepta. Elle organisa une grande cérémonie au cours de laquelle elle remit son pouvoir à sa fille selon la tradition picte. Morgana était splendide. Je la regardai comme au premier jour où je l'avais aperçue. Pour l'occasion, Eigrn avait fait tailler un torque semblable au sien qu'elle plaça elle-même autour du cou de sa fille. Quand la cérémonie fut terminée, Morgana leva les bras au ciel et tous les guerriers Cerones crièrent à l'unisson. Morgana me regarda en souriant, et je crus naïvement qu'il s'agissait là d'un signe de reconnaissance.

Le conflit avec les Scots dura de longues années. Cela ne me rendit pas malheureux. Quand je considère ma vie, je ne peux que reconnaître que j'ai aimé la guerre. J'imagine qu'il ne pouvait en être autrement ; comment aurais-je pu livrer tant de combats dans l'ennui ou le désagrément ? Aucun Jules César n'aime totalement et uniquement la paix. Les jours de quiétude étaient certes de précieuses récompenses qui m'encourageaient à poursuivre ma lutte pour la Britannia. Je n'y trouvai cependant pas ma raison de vivre. Le mirmillon qui vient de terrasser le rétiaire ou le conducteur de char qui franchit le premier la ligne d'arrivée acquièrent la gloire dans ces accomplissements ; mais c'est durant le combat ou la course que se justifie leur existence. Ni l'un ni l'autre ne se satisferait d'une palme octroyée sans mérite. Les victoires et la paix ne me comblaient que partiellement. J'éprouvai toujours plus de contentement à

voir mes hommes prendre peu à peu l'avantage d'une bataille qu'en recevant la promesse d'obédience d'un chef ennemi vaincu. J'ai-
mais triompher plus que le triomphe.

Cette attitude n'était pas uniquement provoquée par un tempérament belliqueux. Les Britons s'étaient grièvement ramollis en devenant romains. J'avais réussi à leur redonner le courage de se battre pour leur liberté, mais chaque période d'accalmie les ramenait à leur confort passé. La plupart se comportaient comme ces Lydiens de Sardes que le roi des Perses Cyrus avait assujettis en leur offrant mille perversions gratuites. La sécurité prolongée avait un effet néfaste que je n'arrivais pas à contrôler. Aussi répétée-je souvent que la Britannia pourrait connaître la véritable liberté quand tous les ennemis seraient définitivement éliminés. La tiédeur des hommes me fit souvent espérer le retour de l'ennemi. Il m'arriva même de ressentir une joie incontrôlable à la vue d'un nuage de poussière soulevé par une bande de Pictes qui fonçait sur nous. Le cri de guerre de nos rivaux était la meilleure médecine pour soigner une ataraxie dont la cause n'était pas la sagesse mais

la langueur que fait croître en tout homme la monotonie. Je crains qu'il n'existe jamais un peuple pour qui la paix prolongée soit bénéfique. Les lois sévères des Spartiates étaient justes ; le confort oisif mène subrepticement à la somnolence de l'esprit et du corps. Je suis capable d'imaginer des formes extrêmes de cette faiblesse humaine : soit qu'un chef habile finisse par régner sur le monde en condamnant tour à tour ses nouveaux vassaux à s'aveugler si bien sur des plaisirs éphémères et vulgaires qu'ils en oublieront les fers qu'il leur aura mis avec leur consentement, soit que par leur libre volonté les hommes finissent par s'étrangler eux-mêmes avec une corde tressée à même leur inassouissable besoin de sécurité. La guerre contre les Scots nous évita non seulement cet imperceptible endormissement, mais elle nous obligea à la plus alerte vigilance.

Nous étions revenus à Caermarthen depuis un peu plus d'un an quand une nouvelle incroyable nous parvint de Cilernum : un messager nous annonça le mariage prochain de Morgana et du chef des Caledones Melwas. J'ai souvent songé que cette pernicieuse

union eût probablement été évitée si j'avais su aimer cette jeune Picte ; seul le désir de se venger d'un cruel adversaire a pu la conduire à s'allier avec l'ennemi de ses ancêtres et de ses propres parents. Cet adversaire, ce ne pouvait être que moi. Il est évident qu'aucun chef n'approuva cette trahison. Toutefois, ce fut Eigyrn qui réagit avec le plus de colère. Elle fit part à Uter de son désir de se rendre auprès de sa fille pour la convaincre de renoncer à son engagement. Il chercha à la retenir, mais la fureur avait emporté son esprit au-delà des mots. Ce soir-là, j'ai vu la plus impressionnante guerrière qui soit : montée sur son cheval, vêtue d'une veste de cuir décoré du dragon d'Uter, d'un heaume d'argent duquel glissait sur la nuque une chevelure entièrement blanchie à la chaux et nouée en une seule tresse, le visage et les bras décorés de maintes peintures rituelles, Eigyrn traversa Caermarthen à la tête de cinquante cavaliers. Uter avait voulu lui en fournir beaucoup plus. La situation ne m'avait pas permis de m'opposer à cette proposition qui pouvait nous affaiblir dangereusement. Mais Eigyrn continua d'être sage et juste jusqu'à la fin en

affirmant qu'elle partirait seule. Uter s'opposa derechef, mais cette fois j'étais en accord avec lui ; nous ne pouvions l'abandonner ainsi. Nous la convainquîmes de prendre quelques guerriers à sa suite.

Je ne sais que peu de choses sur l'intervention d'Eigyrn. Melwas commanda-t-il iniquement le meurtre de sa future belle-mère ? Ou est-ce Morgana qui fut aveuglée au point de se rendre matricide ? Nous ne la revîmes jamais. Il y a quelque temps, après avoir longtemps erré dans la forêt, je me suis arrêté dans une villa du sud pour me reposer. Là, j'ai rencontré un certain Carausius, qui m'a juré qu'Eigyrn n'était pas morte, mais qu'elle s'était retirée dans un monastère du nord peu après sa rencontre avec sa fille. Il prétendait avoir été l'esclave de Melwas quand ce dernier épousa Morgana ; il soutenait avoir entendu la conversation entre la mère et sa fille. Eigyrn avait voulu la raisonner ; elle avait tenté de lui faire entrevoir les funestes conséquences qu'entraînerait sa perfidie. Au fil des ans, Morgana avait acquis des connaissances extraordinaires dont j'avais été la source, et les avait utilisées pour accroître son emprise sur

son peuple et celui de Melwas. Aussi Carausius m'avait-il dit que la sorcière n'avait rien voulu entendre, que son cœur desséché était impénétrable et son esprit fanatique toujours enclin à une sourde frénésie. La reine avait interprété ce comportement comme un signe de la fin des temps. Carausius ne l'avait jamais revue, mais des amis religieux avaient maintes fois laissé entendre qu'elle vivait désormais parmi les leurs.

Quant à moi, je ne crois pas la chose impossible. L'expérience m'a enseigné que les âmes supérieures se chargent parfois d'une volition et d'une impétuosité qui se hâtent d'abord dans le pouvoir et la domination avant de se cristalliser en une foi lucide. Il n'y a souvent qu'un mince claustra entre l'autorité suprême et la soumission absolue ; c'est que le pouvoir fait goûter à l'omnipotence qui ne connaît que deux hégémonies : celle du Prince des démons et celle de Dieu notre Père Tout-Puissant, qui laisse au premier la liberté qui le conduira à sa perte. Tout règne quel qu'il soit finit par se soumettre à l'un ou l'autre. Eigyrn eut peut-être la sagacité de se livrer entièrement au Christ.

Nous déclarâmes la guerre aux Cerones et aux Caledones. J'avais d'abord suggéré à Uter de discuter avec la traîtresse, mais la perte d'Eigyrn l'avait fait entrer dans une colère incontrôlable qui le tortura jusqu'à sa mort. Je craignais avec raison qu'un nouvel adversaire ne nous force à diminuer notre défense occidentale et c'est ce qui se produisit.

Pour punir l'audace de Morgana, Uter monta vers le nord à la tête d'une armée de trois cents hommes. Il était confiant de voir l'adversaire capituler devant le nombre. Mais Morgana avait contraint les tribus voisines à pactiser avec elle. Pris au dépourvu et constatant que nous ne leur apportions aucune aide, les Otadini, les Selvogae et les Novantae se joignirent aux Cerones. Uter se retrouva devant une armée quatre fois plus nombreuse que la sienne. Troublé par le désir de vengeance, il poussa nos hommes jusqu'à la muraille qu'Antonin avait fait établir en Britannia bien avant qu'Hadrien ne décide d'en fortifier une plus au sud. Deux cents guerriers britons périrent par sa rage. Par miracle, il parvint à s'échapper, mais il revint à Caermarthen plus atrabilaire que jamais.

Les Scots continuèrent de nous harceler constamment. Morgana et Melwas en profitèrent pour descendre vers le sud. Chacune de nos tentatives pour les arrêter fut vaine ; nous perdions de jour en jour à la fois de nombreux hommes et la confiance des survivants.

Durant toutes ces années, nous ne remportâmes qu'une seule victoire décisive. C'était à Isurium, où l'armée de Melwas s'était avancée malgré les conseils de Morgana. Je connaissais parfaitement cette région et ma jeune adversaire le savait. Je dirigeai moi-même nos hommes sur le champ de bataille. J'avais divisé notre armée en petits groupes de trente ou quarante guerriers. Nous laissâmes l'armée de Melwas s'avancer jusqu'à la muraille de la forteresse. Pour y parvenir, il fallait emprunter un étroit passage qui sillonnait à travers les marais. Quand son armée fut entièrement engagée sur ce qui constituait le seul passage pour rejoindre Isurium, j'ordonnai à mes hommes de foncer sur les siens. Les portes de la forteresse s'ouvrirent et la moitié de mon armée chargea. Avant que les hommes de Melwas ne puissent réagir, l'autre

moitié de mes hommes surgirent des marais et attaquèrent sur les côtés et par l'arrière. La plupart d'entre eux s'étaient dissimulés sous l'eau en respirant à l'aide de longues tiges de jonc. Melwas parvint à s'enfuir avec à peine le tiers de son groupe. Nous massacrámes tous les autres sans pitié.

La guerre contre les Scots durait depuis environ neuf ans quand des voiles saxonnes nous annoncèrent qu'un troisième ennemi allait nous livrer bataille. Les Saxons étaient parvenus à installer leur campement sur la rive est de la Britannia. Aella était à leur tête. Cette fois, un autre peuple s'était joint à eux : des guerriers de la région d'Angeln menés par leur chef Goldin. Ils étaient de la même trempe que les Saxons, à la différence que leur manière de combattre était encore plus intelligente. C'étaient d'excellents cavaliers et certains d'entre eux avaient même appris à conduire des chars en combat. Comme si elle leur avait toujours appartenu, les Saxons et les Angles se partagèrent notre terre : Aella s'installa au sud, Goldin au nord. Sans avertir Uter, je lançai un dernier appel à la paix vers Morgana. Sa réponse fut claire : mon messenger avait été emporté par Épona et mon message l'avait suivi. Cernunnos avait ré-

pondu à son appel en envoyant des hommes des terres lointaines pour la venger de moi. Bientôt, Uter et Merlin ne seraient plus que de mauvais souvenirs, car elle portait en son sein celui qui les remplacerait : son nom était Modred. Elle avait perdu la tête. Aucun chef de clan n'accepterait de suivre le fils d'un Calledones.

Nous essayâmes désespérément d'empêcher les Saxons et les Angles de s'installer confortablement en Britannia. Les quelques attaques-surprises que nous fîmes n'eurent aucun effet. Ils occupèrent bientôt une longue tranche de terre qui s'étalait sur toute la côte sud-est. Camulodunum et Durovernum furent rapidement sous leur contrôle sans que nous ne puissions rien faire. Les Scots avaient vite appris la nouvelle de la révolte des Calledones et des Cerones ; ils s'appliquaient à nous empêcher de libérer notre armée pour mener une défense septentrionale efficace. Morgana en avait profité pour consolider sa ligne fortifiée méridionale ; les Saxons et les Angles trouvèrent là une occasion en or pour gagner de jour en jour plus de territoire.

C'était le printemps et la guerre contre les

Scots durait depuis dix ans quand Aella s'empara de la ville de Lindum et des forteresses environnantes. Les Coritani essayèrent en vain de l'en empêcher. Ghail Het Ram, leur chef, dut retraiter jusqu'à Ratae après avoir subi de lourdes pertes. Je conseillai à Uter de partir immédiatement vers Ratae avec quelques centaines d'hommes pour lui porter secours. Il nous fallait absolument reprendre Lindum, car toutes les grandes routes de la Britannia y arrivent ; celle qui va jusqu'à Luguvallum en passant par Isurium, celle qui se rend jusqu'à la mer près de Durovernum, celle qui passe par Londinium et se divise au sud vers Ratae et Verulamium et au nord vers Pretorium. De Lindum, la Britannia s'offrait aux envahisseurs comme un mets de banquet qu'il suffit de réclamer pour savourer. L'heure n'était plus à vouloir contrôler l'ensemble du pays, mais plutôt à jouer les poisons pour les hôtes importuns qui venaient s'y rassasier.

Je croyais sincèrement que la volonté de Dieu était de nous rendre la Britannia. Dubricius prêcha comme jamais. J'aurais voulu me consacrer entièrement à ma patrie, mais des obligations me retinrent. J'avais été

nommé évêque au début de ma carrière cléricale ; jamais je n'avais eu à utiliser ce titre pour quoi que ce soit. Je fus tiré de cette clémence autorité par un engouement phénoménal pour une doctrine hérétique qui avait été soutenue par un Scot du nom de Pelagius quelques dizaines d'années auparavant. En Palestine, ce Pelagius avait soulevé une vive polémique en niant l'existence du péché originel et en soutenant que l'homme décidait par sa volonté seule de suivre le Christ. C'est bien mal connaître les hommes que de les croire libres : il y a en l'homme des liens invisibles qui le contraignent et des cordes qui agissent malgré lui ; la seule vraie liberté qui soit nôtre, c'est de reconnaître notre joug. Un certain Augustin d'Hippone l'avait violemment attaqué dans une série d'ouvrages que le pape Léon avait approuvés. Il était mort depuis longtemps déjà, mais ses disciples continuaient de répandre son enseignement. L'un d'eux, son plus fidèle m'avait-on dit, s'appelait Julianus et venait de la ville d'Eclanum. Il avait été chargé par son maître de revenir dans son pays natal pour guider son peuple vers la vérité. Des centaines de Scots

s'étaient d'abord convertis ; de nombreux britons commençaient à adhérer à ce que proclamait Julianus. Malgré les conflits qui secouaient continuellement Rome, le pape Gélase avait fait envoyer un message à tous ses évêques pour les charger de réprimer cette hérésie qui selon ses propos perdurait par la force du Malin.

Ces querelles de moines m'avaient toujours indifféré et continuent aujourd'hui de me laisser insensible. Je crains fort que toutes ne soient dues à notre incapacité de calculer l'incommensurable et, surtout, à notre faible orgueil. Je n'y reconnais ni la sagesse, ni la tolérance qui caractérisaient celui qui en fut la source. Je trouve même de l'entêtement, voire de la perversité, dans ces interminables réunions de penseurs qu'on appelle conciles. Que m'importe de savoir si Pelagius, Nestorius ou Eusèbe avaient raison, si les préceptes du Christ doivent être bafoués pour y parvenir ? Les sujets de polémiques qui excitent ces sots ne me touchent guère plus. L'expérience ne m'a pas montré que ces inanités allaient un jour cesser. Au contraire, chaque réponse obtenue au prix de violentes guerres verbales

voit naître quatre ou cinq hérésies qui soulevaient de plus vives disputes. À mon âge avancé, il m'apparaît encore plus clairement que le peu de temps que nous avons doit être consacré à remplir de notre mieux la place qui nous a été assignée par notre naissance. Je fus, il est vrai, le grand Dubricius et le prodigieux Merlin, mais en jetant un regard sur mon passé, je réalise que je n'ai peut-être pas joué un rôle si important dans l'ordre des choses. Aurais-je été plus malheureux ou moins utile si j'étais né simple palefrenier ? Je ne le crois plus. Chacun doit tâcher de participer de son mieux au déploiement du destin.

J'obéis à l'ordre de Gélase pour une seule raison : je n'acceptais pas qu'on mette en doute l'autorité que des hommes m'avaient confiée ; comment aurais-je pu nier l'autorité du chef de notre Église ? Je décidai de partir pour quelque temps. J'allai de ville en ville débattre les idées de Pelagius avec ses partisans. J'en profitai pour observer le comportement de nos hommes et de nos ennemis. Je me permis même une brève escale à Lindum. Les Saxons et les Angles ne connaissaient rien à la doctrine de Pelagius. En revanche, ils

soutenaient vivement que les trois personnes de la Trinité ne pouvaient être confondues, s'opposant ainsi à ce qui avait été décidé au concile de Nicea. Cela me donnait raison. L'Église avait elle-même enseigné aux barbares la théorie de cet Arius d'Alexandrie et elle reprochait maintenant à ses nouveaux disciples de l'avoir crue.

Mon séjour à Lindum me permit d'examiner à mon gré les forces ennemies. Uter s'était installé à Ratae avec nos hommes en attendant mon rapport. La confiance et l'organisation des Saxons me terrifièrent. Ils avaient toujours été plus prévoyants que nous : nous aimions frapper vivement et avec force ; ils préféraient ériger des barricades et des pièges pour dérouter l'ennemi. Horsa et Hengist avaient été surpris par la subtilité des attaques que j'avais organisées. Habitué à combattre des hommes qui fonçaient sans discipline, ils n'avaient pas su contenir l'intelligence que j'avais insufflée à nos armées. Aella me sembla tout différent. Je n'eus pas l'occasion de lui parler en tête à tête, mais je profitai plusieurs fois de la conviction arienne d'un de ses seconds pour pénétrer sa tactique

guerrière. Il avait pensé à tout. Il avait posté des hommes sur toutes les grandes routes qui circulaient entre les villes qu'il avait prises. Chaque groupe était remplacé au milieu du jour par un autre. C'était là une façon efficace de savoir si l'ennemi approchait. Si les hommes ne revenaient pas, Aella savait que quelque chose n'allait pas. Il avait également réussi à soumettre les habitants de Lindum en leur laissant la liberté de partir sans représailles. En contrepartie, il avait offert aux intéressés de conserver leurs propriétés et leurs biens s'ils acceptaient d'héberger et de nourrir quatre ou cinq de ses hommes. Sa proposition avait connu un grand succès. Je dus maintes fois me contenir pour ne pas m'emporter devant le pathétique spectacle d'une famille britonne qui accueillait à sa table les fils de ceux qui nous avaient tant fait de tort par le passé. J'informai bientôt Uter de la situation de Lindum. Il m'écouta silencieusement lui décrire la puissance de nos ennemis. Quand j'eus enfin terminé, il prit la parole et me demanda s'il avait une seule chance de la reprendre par la force. Sa voix n'était pas celle d'un chef, mais d'un ami. Je

ne lui mentis point en lui disant qu'il n'en avait aucune, mais que cette attaque devait avoir lieu pour rappeler aux Saxons et aux Angles que nous ne les laisserions pas demeurer paisiblement en notre Britannia. Uter me regarda quelques instants sans rien dire. Puis il s'approcha de moi et m'étreignit fortement. On a dit de moi que j'étais un prophète ; j'en fus un à mes heures. Une voix plus forte que ma conscience me dit ce jour-là que je voyais Uter pour la dernière fois.

Il mourut une semaine plus tard à Lindum, en tentant d'établir un siège contre les Saxons. Un messager envoyé par Aella avait dû prévenir Goldin de l'arrivée d'Uter. Nos hommes furent incapables de se défendre sur deux fronts et furent tous massacrés. Je n'avais pas souhaité la mort d'Uter, mais je ne m'en chagrinais pas outre mesure. Son autorité était désormais continuellement remise en question ; la vie prospère que Morgana avait réussi à instaurer au nord convainquait de plus en plus de gens de se soumettre à la sienne. Je réalisais mon erreur : Uter n'avait jamais été considéré véritablement comme un des nôtres. Les Britons ne l'avaient jamais

vu que comme un étranger, un peu comme ces enfants de Vandales ou de Wisigoths qui sont nés à Rome, et que leurs maîtres éduquent plus justement que la plupart des petits de Romains, mais qui toute leur vie continuent de se faire appeler xeno. L'annonce de sa mort affligea néanmoins beaucoup de monde. J'organisai des funérailles grandioses et des centaines de Britons vinrent le pleurer. J'en profitai pour annoncer que Dieu ne nous laisserait pas seuls et qu'il nous enverrait bientôt un nouveau chef. Je chargeai Baudemagus et les Atrebates d'empêcher les Saxons d'aller plus à l'ouest. Cette attaque manquée avait tout de même eu ses effets. On racontait qu'Uter avait réussi à lui seul à décimer plus de cinquante guerriers et que l'ennemi avait perdu deux fois plus d'hommes que nous. Toutefois, leur moral semblait encore très bon, de loin meilleur que le nôtre. Il me fallait réagir rapidement, car ma crainte était que la perte de notre chef divise à nouveau les clans. Désunis, nous serions vaincus en quelques semaines. Je retournai précipitamment à Glastow-Berrwig. Mon protégé était encore un tout jeune homme et j'avais prévu

de le faire reconnaître comme le maître de la Britannia beaucoup plus tard. Mais son heure était arrivée.

Je m'attendais à voir un enfant que l'adolescence aurait à peine commencé à transformer en homme, une fleur entrouverte dont on devine vaguement les coloris des pétales encore refermés ; je me retrouvai en face d'un colosse au regard pénétrant. Ouranos et Gaïa semblaient m'avoir confié leur progéniture : Artus était un Titan. Je distinguai à peine les traits de l'enfant que j'avais connu derrière la forte barbe qui recouvrait son visage. Sa chevelure était une crinière blonde qui tombait sur de larges épaules. Je possédais moi-même une stature imposante, mais Artus devait légèrement incliner la tête pour me regarder. Ses yeux couleur mer, qu'il avait certainement hérités d'Eigyrn, pénétraient celui qu'il toisait. Je ne connus jamais un homme, indépendamment de sa taille, qui n'eût pas l'air tout petit en face de ce fils adoré. J'ai souvent défait en combat des guerriers de grande taille et bien bâtis ; leur force parfois prodigieuse

gieuse ne parvenait pas à combler un manque de rapidité ou d'agilité qui ne pardonne pas devant l'expérience. Mais Artus semblait avoir été créé pour le combat. Sa nature était un paradoxe : un lion qui se déplaçait avec la grâce et la célérité d'une frêle biche. Je n'ai connu qu'un seul animal qui fût doté par Dieu de ces terribles atouts ; c'était celui qui m'avait inspiré son nom. Pour plaisanter, je le surnommai « l'ours » ; il fut connu sous ce sobriquet jusqu'à sa mort.

Si la nature avait fait un chef-d'œuvre avec le corps d'Artus, Sollius Riothamus s'était surpassé pour que son esprit fût un prodige. Le petit discours tenu jadis sur le rôle qu'aurait à jouer Artus pour notre patrie avait eu son effet : il avait la Britannia gravée en son cœur et son âme. Aucun des événements de notre passé ne lui était inconnu. Il avait appris à connaître Vurtigern, Demetius et Uter aussi bien que s'ils avaient été ses amis. Mieux encore : il détestait les Saxons et les Scots. Sollius Riothamus se défendit mollement d'avoir été l'instigateur de cette haine envers nos ennemis que je décelai dans le ton d'Artus qui se durcissait lorsqu'il en parlait,

mais je savais que lui-même ne les portait pas en haute estime, à cause de violentes querelles qu'il avait eues avec certains d'entre eux alors qu'il établissait Glastow-Berrwig. En outre, Artus en parlait comme des hérétiques qu'il fallait chasser au plus vite de chez nous ; c'était une inimitié religieuse que seul un clerc avait pu lui inculquer. Prononcé par lui, ce « chez nous » me faisait chaud au cœur. Parce qu'il savait que son protégé aurait à parcourir notre terre rapidement, Sollius Riothamus avait consacré un an à lui enseigner sa géographie. Ils parcoururent à pied de nombreuses routes et traversèrent vals, rivières et prairies durant plusieurs mois. Ces déplacements permirent à Artus de livrer ses premiers combats. À Glastow-Berrwig, il avait eu l'occasion de se battre dans des tournois organisés, mais il n'y avait là que des adversaires qui tendaient la main si leur dernier coup bien porté semblait vous avoir assommé. Comme ils étaient sur une route secondaire qui menait vers Deva, le maître et son élève furent attaqués par un groupe de cinq brigands. Sollius Riothamus était un habile combattant, mais, comme il me le raconta, la supériorité numérique des

assaillants lui fit craindre le pire. Les hommes venaient de demander aux voyageurs de leur donner leurs sacs et le moine s'apprêtait à leur répondre quand le plus singulier événement se produisit. Sans attendre, Artus dégaina son épée et fonça sur celui qui avait parlé, probablement le chef. D'un coup puissant et précis, le futur dux bellorum décapita son adversaire. Effrayés par tant de force, trois des quatre qui restaient s'enfuirent en courant. Le quatrième voulut venger son ami, mais Sollius Riothamus se dressa entre lui et Artus. Le fléau d'armes qui tournoyait dans les airs s'abattit violemment sur Sollius Riothamus, qui eut à peine le temps de lever son bouclier, dont le bois sec se fendit bruyamment. Avant que le brigand n'ait eu le temps de reprendre son mouvement, Artus avait lâché son épée et saisi à deux mains la chaîne de l'arme. Les deux hommes luttèrent un moment pour se l'arracher. Enfin, Artus tira si fort que l'autre tomba à la renverse et laissa échapper sa prise. Aussitôt, il fut martelé par cette sphère métallique aux pointes effilées. Au deuxième assaut porté à la tête, il était déjà mort, mais Artus continuait à frapper ce cadavre sanglant. Sol-

lius Riothamus essaya vainement de l'arrêter, mais l'ours ne s'arrêta que lorsque le corps devant lui ne fut plus qu'une masse informe de chair et de sang. Dans les années qui suivirent, Sollius Riothamus questionna maintes fois son disciple pour connaître les raisons de cette férocité qui semblait l'habiter, mais chaque fois, les réponses furent vagues ou inexistantes. Une force obscure vivait dans ce jeune cœur ; une véhémence qui ne s'expliquait pas et qui fit d'Artus le chef le plus craint que je connus. Sollius Riothamus était un homme sage et il comprit qu'Artus était de ces hommes que rien ni personne n'arrive à dompter, de cette race singulière qui ne fait que des héros ou des monstres. Il poursuivit son enseignement mais, comme il me le confia secrètement, « en prenant garde de ne pas tenter ses démons ». Ces propos me parurent exagérés. Je m'en expliquai la cause par la vie paisible que menait mon ami dans son monastère ; l'ordinaire d'un homme est toujours le mystérieux d'un autre. J'avais tort, car si Artus se comporta la plupart du temps comme un grand chef, les démons qu'avait en lui perçus Sollius Riothamus le conduisirent

souvent sur des routes malsaines et inutilement périlleuses.

Ces sautes d'humeur auraient pu abrégé sa vie. L'emportement ne convenait guère au rôle que j'avais prévu pour lui et, dès les premiers jours de mon retour à Glastow-Berwig, l'idée de le lancer dans une bataille perdue d'avance contre Morgana et Melwas me traversa l'esprit. En réunissant quelques clans autour de lui, il eût pu affaiblir suffisamment l'armée picte pour me laisser le temps de concevoir un plan pour reprendre le contrôle de la Britannia. Mais j'étais attaché à ce jeune homme comme s'il avait été mon fils véritable. Je retrouvais en lui le courage de son père, la fierté de sa mère, mais, surtout, la beauté et le charisme de sa demi-sœur que j'avais tant vénérée. Sans cette tendresse qui tint autant de celle d'un père que d'un amant, le règne d'Artus n'eût duré que quelques mois. Le devina-t-il ? Il fut sévère et même cruel envers tous ceux qui s'opposèrent à sa volonté, mais il ne rejeta aucun de mes conseils et ne se rebiffa jamais contre mes ordres. La crainte n'y fut peut-être pour rien : je suis le seul être par qui il se sentit sincèrement aimé.

Quelques semaines après mon arrivée, j'annonçai à mes hôtes que j'avais vu en rêve que la Britannia aurait bientôt un nouveau maître et que c'est Dieu qui allait nous le désigner. Je mentis en disant que j'ignorais quand et comment le signe viendrait ; j'avais depuis longtemps prévu cet événement. Aussi fis-je mine d'être surpris quand un messenger nous arriva de Deva, la forteresse des Ordovices, pour nous annoncer qu'on avait trouvé, dans une large clairière où s'étaient tenus autrefois des rituels druidiques mais qui passait désormais pour un endroit favorisant la prière, une énorme pierre sur laquelle était gravé un étrange avertissement. Ce qui étonnait plus encore, c'est qu'une épée était fichée en son centre. Le message, écrit dans un dialecte celte que seuls connaissaient encore les anciens, affirmait qu'au jour du solstice d'été, entre le lever du soleil et le milieu du jour, les plus braves devaient venir tenter d'arracher l'arme de son fourreau de pierre et que celui qui y parviendrait serait l' élu de Dieu. Le messenger nous informa que Pilatius, chef des Ordovices, avait ordonné qu'on garde jour et nuit la pierre magique jusqu'à ce que Merlin

soit mis au courant et qu'il vienne examiner les lieux. On craignait en effet qu'il ne s'agisse là d'une manigance préparée par un habile mystificateur ou, pire encore, par l'ennemi. Il ne restait que vingt-deux jours avant le jour décisif ; Artus et moi partîmes deux jours plus tard pour Deva. Le moment des adieux fut pénible, en particulier pour Sollius Riothamus. Tout comme moi, sa condition ne lui avait pas permis d'avoir une famille, et si Uter avait contribué par sa semence à la vie d'Artus, lui seul avait été durant toutes ces années son véritable père. Alors que mon protégé était à préparer son sac, le vieil homme était venu me trouver dans mes appartements. Son visage ne mentait pas : il avait pleuré. Il connaissait la réponse à la question qu'il me posa, j'en suis certain. Ce fut son dernier appel, comme le Christ avant d'entrer à Jérusalem. Non, Artus ne pouvait pas éviter le destin que je lui avais réservé.

Nous rejoignîmes Artus aux grandes portes du monastère. Les deux hommes se firent une brève accolade ; Sollius Riothamus se contenait avec difficulté. Quant à Artus, il trépignait d'impatience à l'idée d'affronter

le monde, ce qui semblait troubler encore plus le pauvre clerc. Nous montâmes sur nos chevaux, deux bêtes de somme lentes mais solides, et partîmes sans nous retourner. À peine étions-nous rendus à un mille de distance que je fus frappé par le souvenir de ma cruelle séparation avec ma mère. J'eus envie de dire à mon compagnon de rentrer chez lui, à Glastow-Berrwig, de se faire clerc et d'écouler des jours tranquilles dans ce paradis artificiel. J'ai dit que j'ai aimé cet homme plus que tout, mais je l'eusse vraiment montré en le renvoyant ce jour-là. Encore une fois, la Britannia fut mon premier choix. Je le regardai : son visage était illuminé de bonheur ; sa longue chevelure qui volait au vent et ses muscles découpés par l'effort donnaient l'impression d'un Hercule sur le point d'écraser Orchomène, et capable de capturer vivante la biche de Cérynie ou de prendre sans arme le Cerbère d'Hadès. J'avais la conviction profonde de galoper aux côtés de celui qui allait nous rendre la Britannia.

Je fus accueilli à Deva comme un demi-dieu. L'incertitude ronge insidieusement le cœur de l'homme comme un helminthe

gourmand ; quand elle tourne à l'anxiété, l'esprit le plus rationnel, l'âme la plus infrangible est soumise à toutes les chimères et à toutes les aberrations ; d'aucuns finissent par perdre totalement la raison, mais la plupart s'accrochent à une vision rassurante, aussi fausse soit-elle. Les conditions de vie avaient été fort éprouvantes depuis quelque temps ; les Britons n'étaient pas dupes mais le désir de retrouver enfin la paix avait ouvert leur esprit à l'impossible. Maladies, famine et guerres qui s'éternisent finissent toujours par s'étancher dans la superstition ou la foi ingénue. La pierre et l'épée furent perçues comme le signe de la volonté de Dieu de voir enfin les Britons maîtres sur leurs terres ; quant à moi, j'étais l'enchanteur tout-puissant qui allait diriger l'accomplissement surnaturel de cette élection si le prodige s'avérait véritable, le dévoiler et l'anéantir s'il n'était qu'une supercherie. Je n'avais plus goûté à tant de respect et d'expectatives depuis Cair Vurtigern. La confiance de mon protégé envers moi n'en fut que décuplée. Je le présentai comme étant un jeune et valeureux guerrier qui avait insisté pour m'accompagner depuis Glastow-

Berrwig. Mon prestige rejaillit sur lui : il fut acclamé par une assemblée quasi délirante. Pilatius connaissait la vérité sur les origines d'Artus, mais j'étais le seul à savoir ce qui allait se produire au solstice.

J'avais minutieusement arrangé la scène, retouchant chaque détail avec la précision d'un tailleur de pierres précieuses. Sachant très bien qu'il me serait très difficile, voire impossible, de mener à bien cette audacieuse mise en scène en solitaire, j'avais essayé de retrouver Solen pour quérir son aide quelques mois avant. J'avais parcouru une grande partie de l'est de la Britannia sans succès, questionnant hommes, femmes et enfants, quand j'entendis enfin parler de lui. Une vieille qui vivait en solitaire à l'orée de la forêt de Cleguerec, située à quelques milles de la forteresse de Din-Tagell, m'avait raconté l'avoir rencontré, jadis, après qu'il se fut perdu dans l'immensité de ces bois. Aussitôt, je m'étais enfoncé dans la forêt en quête de mon ancien maître. Il me fallut une semaine entière pour trouver sa trace. Malheureusement, Solen n'était plus, mais une jeune femme nommée Viawyn poursuivait son œuvre. Sous les appa-

rences de frêle biche, j'allais découvrir un être de charisme et de puissance. Je restai auprès d'elle durant trois jours. Sa fragile demeure, érigée entre les fortes branches d'un chêne centenaire, appelait au calme et à la sérénité. Le jour, je l'aidais à ramasser du bois, à puiser de l'eau et à cueillir les plantes médicinales qu'elle échangeait ensuite aux Dumnonii contre des denrées. Elle fut étonnée de mes connaissances en la matière, et comprit que Solen n'avait pas été que mon ami. Le reste du temps, Viviawn observait les astres, disposait des rochers et des branches selon un ordre que régissaient le soleil et la lune, mélangeait dans une énorme marmite des herbes, du sang animal, des pierres, de la boue ramassée les soirs de pleine lune, et des quantités bien mesurées de substances étranges qu'elle conservait dans de nombreuses urnes. Elle ne me révéla jamais le but de ses expériences ; je devinai une quête entreprise par les druides plusieurs siècles auparavant et dont Solen m'avait un jour vaguement parlé. Il s'agit d'une œuvre qui permettrait de changer l'ordre du Cosmos, de transmuier la matière et de transfigurer les créatures vivantes. Quelque part dans

la forêt de Cleguerec, Viviawn est peut-être sur le point de recréer le Monde.

Le soir, après avoir tracé sur des cartes les mouvements des feux du ciel, elle s'asseyait avec moi et me racontait son histoire. J'appris que sa rencontre avec Solen n'avait pas été laissée au hasard, mais qu'au contraire, sa mère avait été choisie longtemps avant sa naissance pour mettre au monde l'héritière de Solen, celle qui poursuivrait l'Oeuvre. Elle avait été son élève pendant plusieurs années avant qu'il n'aille rejoindre la Grande Île. Il lui avait appris tout ce qu'il savait, et, au fil des ans, il avait réalisé que son élève avait le Don, ce qui n'était pas arrivé depuis des siècles. Elle se fit évasive quant à l'explication de ce pouvoir si rare, mais je ne la questionnai pas davantage ; sa présence qui remplissait l'espace et l'impression de quelque force surnaturelle qui dirigeait chacun de ses mouvements suffirent à me faire sentir cette énergie singulière qui l'habitait tout entière.

Le récit de son histoire personnelle était entrecoupé d'agréables anecdotes sur les puissances inconnues de la nature. Selon elle, notre monde n'était qu'une masse perdue

dans une immensité inimaginable pour notre esprit ; les étoiles étaient autant de soleils illuminant et réchauffant des univers pareils ou différents du nôtre. Il y avait sûrement d'autres hommes intelligents dans cet ailleurs lointain, et peut-être aussi d'autres créatures que des mondes totalement différents du nôtre avaient faites entièrement dissemblables à celles que l'on trouvait en Britannia ou dans l'Empire. « Étant mortelle, disait-elle, je sais que mes jours sont comptés. Mais quand je suis à loisir la course circulaire des étoiles dans leur multitude serrée, mes pieds ne touchent plus la Terre, je suis dans le ciel auprès de ces mondes comme le navigateur agile qui découvre des îles lointaines et inconnues ». J'étais surpris de l'entendre contredire Ptolémée qui soutenait que la Terre était au centre du ciel. Mais elle s'entendait avec l'Athénien Anaxagore, dont j'avais lu les théories, pour dire que la Lune brillait grâce à la réflexion de la lumière du Soleil, et avec cet Aristarque de Samos, dont Solen lui-même se méfiait, pour dire que la Terre et les autres planètes se déplaçaient autour du Soleil et non l'inverse. Elle souriait en disant que le Soleil était fort

probablement plus gros que tout l'Empire et qu'il ne nous semblait pas tel parce qu'il se trouvait beaucoup plus loin que les navires de guerre qui nous apparaissent comme de minuscules points sur l'horizon. Elle présageait qu'on serait un jour capable de mesurer la distance et la dimension des planètes avec précision. Pour m'expliquer comment elle en était arrivée à supposer que les étoiles étaient des soleils lointains, elle me raconta une expérience qu'elle avait effectuée en compagnie de Solen. Ils avaient percé de petits trous dans un disque de cuivre, l'avaient tenu levé dans la direction du Soleil et s'étaient demandé quel trou paraissait avoir la même brillance que l'étoile de Seirios qu'ils avaient observée la nuit précédente. Le trou correspondait au vingt-huit millième de la taille apparente du Soleil. Ils en avaient conclu que Seirios devait être vingt-huit mille fois plus loin de la Terre que le Soleil. J'étais fasciné.

Elle me parla longuement des pouvoirs des minéraux, des plantes et des animaux qui nous entourent. Je réalisai avec amertume que Solen s'en était tenu avec moi au strict minimum. Il m'avait enseigné l'utilitaire,

mais avait réservé la puissance à son successeur. Je savais soigner les hommes, créer et enfler la flamme, utiliser les forces du vent et de la mer, concocter des poisons rapides ou d'une cruelle lenteur, des drogues qui élevaient l'esprit ou le rendaient animal, mais il ne s'agissait là que des résultats de simples manipulations. Viviawn en savait beaucoup plus. Chaque parcelle de matière était animée d'une vie propre et était mue par une énergie indépendante de tout le reste. Pour la première fois de mon existence, je me trouvais devant une personne plus savante que moi. Son savoir m'impressionnait, mais c'est la supériorité du monde sur nous qui me bouleversa. Je savais qu'il est des courants de vie contre lesquels on ne peut naviguer, mais j'avais toujours pensé que rien ou presque n'était impossible à la volonté humaine. Je découvris à ses côtés l'humble position que nous occupions dans la Création : des poussières d'étoiles, voilà comment Viviawn nous voyait.

Le troisième soir, alors que je me tenais silencieusement à côté de cette mystérieuse druidesse qui fixait le ciel, elle me demanda

pourquoi je cherchais Solen. J'eus soudain envie de mentir et de lui dire que je désirais simplement revoir le maître de mon enfance. Les tracas que me causait la Britannia me semblaient tout à coup insignifiants ; Vi-viawn cherchait la réponse de l'infinitude du Cosmos et j'allais lui parler d'un enfant qu'il me fallait mettre à la tête d'une armée. Elle me regardait avec une tendresse maternelle et je me confessai comme un enfant. « Très bien, dit-elle doucement, je vais t'aider à faire d'Artus le chef suprême de la Britannia ». Et son regard se tourna à nouveau vers les étoiles. Je m'éloignai sans rien dire et allai me coucher. Cette nuit-là, je rêvai d'Artus chevauchant un dragon.

Le lendemain, elle me tira de ma couche en criant mon nom. Elle semblait excitée et tout en me tirant le bras m'expliqua que la nuit lui avait été bonne conseillère et qu'Artus serait bientôt élu divinement. Cette effervescence ne lui allait pas bien. L'agitation du monde qu'elle avait depuis longtemps abandonnée pour se consacrer à l'Œuvre l'avait temporairement reconquise. Je regrettais de l'avoir tirée de ses méditations pour satis-

faire mes ambitions. Puis, comme si elle lisait dans mes pensées, elle m'ordonna d'arrêter de m'en faire pour elle, et précisa que dans à peine quelques mois ma visite ne serait plus qu'un beau souvenir qu'elle se remémorerait les soirs où le ciel serait trop nuageux pour lui livrer ses secrets. Elle m'entraîna à l'extérieur et nous nous trouvâmes bientôt devant une souche au centre de laquelle était enfoncé un morceau de bois. La souche avait été évidée suffisamment pour y insérer la branche. Viviawn avait ensuite chauffé une résine dont elle connaissait parfaitement les propriétés et en avait versé dans la brèche. Résultat : la branche semblait faire partie de la souche et son extraction était impossible. Je tentai l'expérience sans pouvoir la faire bouger. Je ne comprenais pas en quoi cela serait utile à Artus. Elle me dit que je le saurais quand le soleil serait au milieu du ciel.

Nous revînmes un peu avant cette heure du jour où le soleil atteint, selon Viviawn, le point de sa course le plus rapproché de la Terre. Elle me demanda à nouveau d'arracher la branche. Je m'exécutai sans conviction, mais l'objet se mit à glisser légèrement,

jusqu'à ce que je parvienne à le retirer d'un coup. Je levai victorieusement le morceau de bois dans les airs. Viviawn éclata de rire. Je la regardai et compris enfin comment Artus allait réussir ce que nul autre ne pouvait accomplir. Emporté par la joie, je pris Viviawn dans mes bras et l'étreignis. Elle m'enlaça tendrement à son tour. Nos yeux se croisèrent. Son visage satiné était tout près du mien et je sentais la fragrance de son souffle. Elle posa ses lèvres sur les miennes et je la goûtai comme à de l'ambrosie. La nature nous inspira des délices jusqu'à la tombée du jour et nous tombâmes endormis dans le plus exquis sommeil qui soit.

Je m'éveillai tôt le lendemain. Viviawn était déjà levée. Je sortis et la trouvai à se baigner dans un étang peu profond qu'un ruisseau formait naturellement. Elle sortit gracieusement de l'eau, remit sa robe et s'approcha de moi. Elle avait retrouvé le calme que je lui connaissais. Mais son visage me semblait encore plus beau. J'approchai mes lèvres pour l'embrasser. Elle recula son visage et me dit qu'elle m'aimait, mais que le destin m'avait choisi pour veiller sur la Britannia. Je ser-

rai les dents. Je ne ressentais aucune colère contre elle ; toute ma rage était tournée contre le Ciel. Elle caressa affectueusement mon visage et répéta mon nom plusieurs fois. « La Fortune te conduira peut-être à nouveau auprès de moi, mon amour. Mais ni Merlin, ni Viviawn ne peuvent dès maintenant abandonner leurs rêves pour se donner l'un à l'autre. » Je fis un dernier effort désespéré pour l'approcher de moi. « Il est temps de partir, Merlin. Tu as un maître à enfanter. » Je la suivis jusqu'à sa demeure. Je comprends aujourd'hui qu'elle ne fit que précipiter une décision que ma propension à la Britannia eut tôt fait de m'imposer. Elle me remit une outre remplie de cette précieuse résine de Colophon. Elle avait préparé mon sac et je fus bientôt sur mon cheval, prêt pour le départ. J'avais la gorge serrée et je ne pouvais empêcher de fines larmes de couler sur mes joues. « Va, Merlin, mon Merlin, et accomplis ton destin ! » Je frappai durement les flancs de mon cheval qui partit aussitôt. Je serrai la bride et fonçai sur le chemin de ma destinée. J'étais certainement trop loin pour pouvoir l'entendre, mais une voix douce et tendre

résonnait faiblement à mes oreilles : « Nous nous reverrons, mon amour, nous nous reverrons... ».



'il est triste de fréquenter un homme à l'esprit aveuglé, il est pitoyable d'en voir cent obnubilés par le mensonge. Ma terrible réputation, qui se nourrissait chaque jour de nouvelles légendes dont je ne parvenais que rarement à rattacher à mes véritables actions, assujettissait de jour en jour plus de Britons. Deva m'était entièrement soumise ; j'aurais dû être heureux. Pourtant, le spectacle de cette servilité me jeta dans un sinistre état d'esprit. Le songe de ma jeunesse où je dominais le monde et faisais mourir mes amis les plus chers revint me hanter. Je jure devant Dieu que j'aurais ce jour-là échangé ma place contre celle de n'importe lequel des hommes qui attendaient ma révélation ; j'aurais accepté de sacrifier pour toujours ma nature cauteleuse et d'être mystifié par le moins habile thaumaturge pour n'avoir plus à porter le fardeau de cette tromperie. J'aurais voulu hurler à la foule que ce qu'elle attendait n'était pas

une instruction divine, mais l'accomplissement honteux d'une sombre machination dont j'étais l'auteur. Quelque force intérieure m'en empêcha.

Sur mon ordre, le rituel d'élection commença. D'étranges sentiments se mêlaient en moi au moment où le premier guerrier s'avavançait vers l'épée. La peur que tout ne se déroule pas comme je l'avais prévu se mélangeait à une étrange fébrilité à l'idée qu'un seul détail oublié me libérerait pour toujours de mon joug. Mais j'avais pensé à tout. Aucun homme ne parvint à retirer l'épée de son fourreau de pierre. J'eus mainte fois l'impression que l'épée bougeait légèrement, en particulier lors du dernier essai, alors que la chaleur du soleil avait commencé à assouplir la résine. Après de grands efforts et des cris, le guerrier s'était finalement affaissé sur le sol. L'assemblée silencieuse me regardait attentivement. Je demandai au guerrier de regagner sa place et montai sur le rocher. Je mis mes mains sur le pommeau et levai mes yeux au ciel. Des murmures fusèrent de partout. Sans doute croyait-on que j'allais tenter moi-même l'expérience, mais l'idée ne m'effleura même pas

l'esprit. J'avais tout le pouvoir que je pouvais désirer et devenir le chef confirmé ne m'aurait apporté que des charges supplémentaires que je contrôlais déjà sans en être officiellement le responsable. Je restai quelques instants dans cette posture méditative. En appliquant une légère force sur l'épée, je pouvais juger de la solidité de la prise sans que rien n'y paraisse. J'attendis encore que le soleil réchauffe la pierre. Enfin, je demandai à Artus de monter auprès de moi. Une clameur de protestations s'éleva. Comment un enfant pourrait-il être appelé à régner sur la Britannia ? Je fis mine de m'emporter violemment et criai que nul ne pouvait décider à la place de Dieu et qu'Artus seul n'avait pas encore tenté sa chance. Le silence retomba sur l'assemblée. Artus saisit l'épée à deux mains et tira de toutes ses forces. L'épée ne bougea pas immédiatement. Artus monta sur le rocher, mit ses pieds de chaque côté et tira à nouveau. Cette fois, l'épée bougea ; d'abord, lentement, dans un mouvement presque imperceptible. Enfin, le soleil et la résine décidèrent de nommer un nouveau chef. Surpris, Artus faillit tomber sur le sol, mais il se redressa ha-

bilement et me regarda inquiet, l'épée pendant dans la main droite, comme un enfant qui vient de commettre quelque larcin coupable. Sa chevelure tombait sur son visage et je ne voyais que ses yeux qui réclamaient mon intervention. Je contournai lentement le rocher et relus à haute voix l'inscription que j'y avais moi-même gravée quelques mois auparavant : « Au jour du solstice d'été, entre le lever du soleil et le milieu du jour, les plus braves tenteront d'arracher cette arme de son fourreau de pierre. Celui qui y parviendra sera l'élu de Dieu pour régner sur la Britannia ». Je montai sur le rocher aux côtés d'Artus et levai son bras dans les airs. J'entendis d'abord Pilatius, seul, qui proclamait la gloire du nouveau chef et lui souhaitait longue vie. Sa voix fut bientôt couverte par celles de tous les autres. Artus leva plus haut son épée et la clameur augmenta. Il lança ensuite le cri de guerre de nos ancêtres. Sa voix résonna dans la clairière. Je n'avais pas besoin de signe pour croire en lui, mais je sus dès lors que ce cri résonnerait mainte fois dans les années à venir.

Artus se leva et la Britannia trembla durant des années. Je me tins à ses côtés et l'ennemi sentit que les Britons seraient désormais sous l'égide de nos puissances réunies. Et tout le monde en fut effrayé...

Nous étions en ces jours assiégés sur tous les fronts : à l'est, les navires scots ne nous laissaient aucun répit ; au nord, Morgana et Melwas s'aventuraient toujours plus loin sur nos terres ; à l'ouest, les Saxons et les Angles, tout en fortifiant leur position à Lindum et Pretorium, contrôlaient de plus en plus les routes principales. Artus voulut immédiatement les affronter pour reprendre Lindum. Je refusai. Je savais pourtant que nous pouvions sérieusement affaiblir les Saxons en les attaquant selon le désir d'Artus, mais le risque de voir se terminer, à la suite d'une défaite, l'enthousiasme que suscitait la nomination divine d'un nouveau chef me força à tricher encore une fois. Je prétendis qu'il nous fallait

plutôt attaquer près de Calleva, au sud-est de Londinium, pour des raisons de stratégie militaire que j'inventai de toutes pièces : j'affirmai voir dans les déplacements récents des Saxons près de Calleva une volonté de contrôler la route qui menait de Londinium à Corinium dans le but de nous confiner dans l'est. Je savais en vérité que nos ennemis ne s'aventureraient pas plus loin que Ratae avec un esprit conquérant avant longtemps ; Dubricius avait d'ailleurs été fort soulagé de l'apprendre de la bouche du premier conseiller d'Aella. Les troupes saxonnes qu'on y voyait rôder depuis peu n'étaient en fait que des chasseurs que les conditions plus difficiles de l'ouest obligeaient à s'aventurer jusqu'à la rivière Glen, où la faune prospérait. La première bataille d'Artus devait être une victoire éclatante et j'estimai que des chasseurs affamés convenaient parfaitement à ce projet.

Peu de temps après l'élection, j'organisai un tournoi pour mesurer les forces de nos hommes ; parmi tous les participants, Artus en choisit cinquante qui devinrent les cavaliers d'élite de son armée. C'est ainsi qu'il choisit comme compagnons les deux

hommes qui restèrent jusqu'à la fin ses meilleurs et plus fidèles amis : Kai Hir Din, et Gwalchmai. Comme je l'ai dit précédemment, Kai Hir Din avait été élevé avec Artus, mais ce ne fut pas ce qui décida Artus à le choisir. Son grand-père avait combattu aux côtés du mien et son père, Rica, le mari de Kyluwen, avait péri lorsque nous avions libéré les Cerones. Son œil était vif, son bras presque aussi puissant et précis que celui d'Artus, mais les sentiments d'amitié qu'ils entretenaient l'un envers l'autre, ceux qui ne sont habituellement possibles que par le sang, fut ce qui les unit avant tout. Kai Hir Din considéra toujours Artus comme son frère de sang et jamais il ne permit qu'on entretînt en sa présence quelque médisance contre lui. Et j'ai la certitude de l'avoir entendu murmurer en mourant à Badonicus le nom de mon fils adoptif.

Gwalchmai était d'une autre trempe. C'était le fils légitime de Hyulchai, chef de la tribu des Regni du sud-est qui parvenait encore à repousser les Saxons sans notre aide. En nous envoyant son fils, Hyulchai avait scellé à jamais une alliance avec nous. Au départ, le

jeune arrivant n'impressionna personne ; ce n'était pas un guerrier dans l'âme et les plaisirs du corps l'empêchèrent de devenir plus grand et plus craint encore qu'il ne l'a été. J'ai entendu récemment parler de sa force qui se décuplait quand le soleil arrivait au milieu de sa course ; ces bavardages de villageois qui ne le virent jamais me firent sourire. Mais il y avait dans ces propos arrangés une trace de vérité : j'ai toujours pensé moi-même que la force de Gwalchmai était plus qu'humaine et que quelques empreintes des rois celtes anciens résidaient en son âme.

Ce furent ces trois hommes qui dirigèrent la cavalerie nouvellement formée dans une courte bataille à l'embouchure de la rivière Glen. Quelques dizaines de Saxons furent pris par surprise et tués. Artus laissa l'un d'eux porter un message à ses chefs : la Britannia serait bientôt à nous. Cette victoire eut l'effet escompté. La renommée d'Artus commença à se répandre dans le pays. Durant tout l'automne, cette armée nouvelle frappa avec la rapidité de l'éclair partout sur notre territoire. Les victoires d'Artus ne nous firent pas reprendre nos frontières, mais les

terres que nous occupions devinrent beaucoup plus sûres.

L'hiver fut fort clément. Cette faveur inespérée de la nature nous permit de devancer l'attaque contre Lindum que nous avions prévue pour le printemps. Nous attaquâmes durant une nuit éclairée par une lune ronde et lumineuse. Je connaissais bien Lindum et j'avais conseillé à Artus de foncer sur les entrées nord-ouest et sud-ouest pour forcer les Saxons à fuir par l'entrée qui faisait face à l'est ; les encercler nous eût poussés dans un combat à mort qui pouvait mal tourner. Tout se serait sans doute déroulé comme je l'avais prévu si un traître n'avait prévenu Aella de notre arrivée. Plutôt que de surprendre l'ennemi engourdi dans le calme de sa cité, nous nous retrouvâmes face à face avec lui sur la plaine. Au loin devant nous, nous pouvions apercevoir les feux allumés par les formations ennemies pour se réchauffer. Aella avait dû encore une fois appeler en renfort Goldin, car la ligne de défense saxonne s'étalait sur tout l'horizon. J'avais prévenu nos hommes que nous aurions à nous battre à deux contre un, mais je n'avais pas prévu que les Angles

doubleraient ce désavantage. Nous pouvions toujours faire demi-tour, mais une retraite eût donné une dangereuse confiance à nos adversaires ; je n'eus pas à convaincre Artus de continuer.

C'était la première vraie grande bataille de mon protégé et je la voulais exemplaire. Solen m'avait souvent parlé des spécialités druidiques qui avaient été employées lors des premières invasions romaines. L'une d'elle portait le nom ancien de lengel et très peu de gens connaissent encore aujourd'hui la signification de ce mot terrible ; je crois même être le dernier briton vivant à pouvoir lever le vieux voile de la domination. En apparence, la formule druidique de la malédiction du lengel affecte sérieusement les sens de l'ennemi ; en vérité, et je révèle ici un secret qui serait sinon perdu à jamais, il s'agit de l'emploi stratégique d'une fine poussière des feuilles du *Pimenta dioica*, qui ne pousse malheureusement pas dans notre climat trop exigeant. Je n'en ai plus aujourd'hui et il ne me serait de toute façon plus utile d'en avoir. Je doute qu'il en revienne en Britannia avant de longues années. Ce jour-là, à Lindum, près de

la rivière Dubglas, quand le vent tourna vers l'est et avant qu'Artus ne lance le cri de guerre précédant le premier assaut, je fis éclater d'une flèche une outre bien remplie de cette poudre et portée haut dans les airs par un oiseau de proie domestiqué. Je m'étais retiré à l'écart et revins rapidement me poster près d'Artus. Là, je psalmodiai une série de vers en ancien langage et attendis. Le lengel frappa enfin. Au début, nous constatâmes une légère agitation chez l'ennemi. Je fis signe à Artus et sa main se leva ; le carnyx résonna dans la plaine. L'armée britonne, la plus puissante et la mieux organisée que nous n'ayons jamais eue, fonça vers Lindum en hurlant. Monté sur mon cheval, je passai en avant pour voir l'effet de mon sortilège. Le nuage noir du dieu Manannan torturait nos ennemis. Plusieurs se roulaient sur le sol en hurlant et de longues brèches apparaissaient maintenant dans leur ligne de défense ; les chevaux mêmes s'en trouvaient affectés et ruaient pour faire tomber leurs cavaliers. Notre armée fut exceptionnelle et Artus tua à lui seul une cinquantaine d'ennemis, mais tout le monde retint, y compris Artus, que Lindum nous avait été rendue par

les étranges pouvoirs de Merlin.

La victoire avait laissé des marques. Kai Hir Din avait été sérieusement blessé par Aella et beaucoup de nos hommes étaient morts au combat. Les plus en forme parmi les nôtres retournèrent protéger les rives de l'ouest. Je décidai de rester un temps dans l'est pour superviser la réorganisation de Lindum. Au bout de quelques mois, elle recommença enfin à ressembler à ce qu'elle avait été sous Demetius. Durant tout ce temps, aucun trouble ne dérangerait notre repos, mis à part quelques accostages audacieux de pirates scots repoussés aisément par les hommes postés à Caermarthen et Deva. Notre victoire avait non seulement fait fuir les Saxons et les Angles jusqu'à la côte, mais elle avait sans doute intimidé tous nos ennemis.

Vers le milieu de l'été, Artus avait entendu raconter par des éclaireurs envoyés dans les environs de Cilernum que son nom et le mien faisaient désormais trembler jusqu'aux plus braves et qu'un commandant avait même été condamné à mort pour trahison après avoir suggéré une trêve avec les Britons. Artus jugea que ce climat de crainte

était propice à l'attaque. Si j'avais alors été un véritable prophète comme on le prétendait, je l'eusse laissé aller vers son destin sans rien dire. Les Caledones étaient nos ennemis de longue date, mais je considérais toujours les Cerones comme de puissants alliés potentiels et, surtout, même si elle m'avait honteusement trahi, j'éprouvais encore quelque tendre sentiment pour Morgana. Aussi recommandai-je de pactiser avec eux. Artus s'y refusa et ma soudaine amabilité pour l'ennemi lui fit soupçonner quelque secret non avoué. Il me tourmenta de ses questions incessantes. Je ne lui avais pas encore révélé ses origines et s'il savait qu'il était le fils d'un très grand guerrier, il ignorait que son père véritable était Uter et que Morgana était sa demi-sœur. Mon mutisme finit par le mettre en colère et il me prévint qu'il monterait vers le nord avec notre armée avant la fin de l'été si je ne m'ouvrais pas à lui. Je me résolus enfin à lui dire la vérité. Il refusa tout d'abord de me croire, mais quand je lui racontai en détail les circonstances entourant sa naissance, il entra dans une colère terrible. Il connaissait trop bien le triste sort qu'avait connu Eigyrn

dans le nord. Quel qu'il soit, le matricide est toujours condamnable, et Artus avait maintes fois juré de venger un jour la perte de notre grande dame, mais ma révélation en avait fait une histoire personnelle. Le soir même, Artus annonça à ses commandants de réunir mille hommes prêts au combat pour le lendemain. Je n'y pouvais plus rien ; Morgana allait affronter un fléau dont elle ne pouvait imaginer toute la puissance.

Cet hiver là fut particulièrement rigoureux. Je bénissais le ciel qu'il en fût ainsi, car la neige et le froid intense avaient plus d'influence sur Artus que mes conseils. Se lancer vers le nord alors que la vie au sud était déjà difficile, contre des ennemis plus habitués aux caprices de la nature hivernale était une entreprise démente que même la rage d'un Ours ne pouvait ignorer ; il lui fallut la contenir jusqu'au printemps.

Je croyais qu'Artus repousserait l'ennemi par delà notre frontière territoriale et qu'il se contenterait de reprendre ce qui nous avait été volé par la force. Ce qu'il y avait de l'autre côté du mur d'Hadrien ne nous avait jamais appartenu, et Demetius lui-même s'était

contenté de figurer, de la plus atroce façon il est vrai, ce qui adviendrait à ceux qui oseraient à nouveau franchir notre frontière. Mais le vent nouveau qui soufflait sur les Britons portait avec lui le bruit d'une meute enragée qui dépassait tout entendement. En apparence, Artus et moi en avions le contrôle parfait, mais une rage profonde et sourde, longtemps contrainte au silence par l'asservissement à des maîtres et des dieux étrangers, trouvait dans nos nouveaux élans une avenue sans contrainte qui nous échappait. Le courant des forces invisibles avait changé et chacun de nos efforts était récompensé par une impulsion mystérieuse qui nous projetait plus avant vers la conquête. La nature même se pliait aux caprices de nos déplacements et les terres pourtant hostiles du nord nous firent un accueil inespéré. Cilernum tomba la première, mais pour la première fois depuis des centaines d'années, des Britons parvinrent à se déplacer profondément en terre ennemie. À ma grande joie, le bénéfice retomba cette fois sur Artus. Nous savions pourtant que la fortification de notre ligne de défense le long du littoral occidental avait repoussé

les pillages scots vers Baetain, Comgail et Loairn, forçant ainsi Morgana à affaiblir sa défense pour y envoyer des renforts. Mais plutôt qu'au hasard, nous attribuâmes cette conjoncture favorable à la faveur divine. En peu de temps, Segedunum et Trimontium nous furent également soumises, mais nous dûmes exterminer tous les guerriers de Trimontium pour prendre la cité. L'assaut final se déroula dans la forêt de Coit Celi-don, jusqu'où nous pourchassâmes l'ennemi comme un animal ; leurs derniers cris furent recouverts par le cri victorieux d'Artus. Morgana et Melwas avaient quant à eux battu en retraite jusqu'à Colania, la cité maudite située à environ vingt milles au sud de la muraille d'Antonin. Les victoires se succédaient et nous aurions sans doute poussé l'audace jusqu'à les poursuivre dans ces hautes régions nordiques si un messenger n'était venu m'aviser qu'une flotte scotte menée par Niall Noigiallach, qui avait sans doute appris notre déplacement, était parvenue à prendre le port de Menapia, près de Deva. Nous n'avions plus beaucoup de temps devant nous. Durant le mois suivant, Artus pacifia toutes les tribus

de la région. Les Otadini, les Damnonii, les Noventae se soumirent au pouvoir de l'Ours sans discuter ; Artus fit un exemple avec les Selvogae qui résistaient bravement : aucun prisonnier ne fut toléré, ni femmes, ni enfants. La vague de peur franchit la Caledonia et Artus reçut des envoyés des Scetis et des Cornavii qui demandaient la paix. Mis à part les Caledones et les Cerones, le nord était maintenant sous notre contrôle. J'aurais dû, ce jour-là, ordonner que l'on fonce sur Colania comme le feu du ciel ; peut-être aurais-je même pu retrouver Morgana... Mais nous ne pouvions pas nous permettre de perdre Deva. Nous laissâmes deux cents hommes à Trimontium et partîmes rapidement vers le sud.

Je dus rester avec les hommes à pied pour les mener à travers ces terres qui leur étaient inconnues. Artus mena la cavalerie. Avant son départ, je l'avisai qu'il serait préférable de nous attendre avant d'attaquer. Mais je ne savais pas encore qu'il avait déjà échappé à mon influence. Quand nous arrivâmes en vue de Deva après plusieurs semaines de marche difficile et fatigante, Artus avait déjà frappé. J'étais furieux de cette désobéissance

insolente et demandai aussitôt à le rencontrer en privé. Mais au lieu de se présenter devant moi, il me convia à une grande réunion qu'il désirait tenir avec les cinquante hommes de sa cavalerie d'élite. Une des places fortes de Deva se prêtait particulièrement bien à ce genre de rassemblement. C'était un de ces forts circulaires construits par les Anciens selon un art architectural que nous ne savons plus. La construction en est simple : un mur épais constitué de pierre et possédant cinq ou six ouvertures sur l'extérieur, mais creusées de façon à ce que l'intérieur en soit suffisamment large pour permettre à un homme de s'y coucher, mais trop mince à l'extérieur pour qu'un homme puisse y glisser sa tête. Je ne sais trop à quoi pouvait servir cet édifice dans les temps anciens ; d'aucuns croient que les druides y ont tenu leurs secrètes réunions ; mais je pense comme beaucoup d'autres qui affirment que ce fut là qu'on mit dans leur dernière demeure les plus grands parmi les anciens sages.

J'arrivai le dernier. Cinquante et un hommes avaient déjà pris place autour d'une immense pierre sépulcrale sur laquelle Artus

avait fait peindre une sanglante tête d'ours. Je pris place parmi eux et Artus commença à parler. Les Scots avaient cherché la guerre, ils la trouveraient. Ils avaient osé défier l'Ours, ils sentiraient bientôt ses crocs dans la chair de leurs cous. Artus demanda qu'on lui fît un rapport exact de tous les navires dont nous disposions. Il chargea Kai Hir Din de mettre toutes les forges à chaud et de produire des armes jusqu'à ce que chaque homme possède la sienne propre. Je l'interrompis pour lui rappeler que des limites lui seraient imposées par notre manque de richesses. Il avait trouvé une solution : si Dieu voulait nous rendre la Britannia et l'avait chargé de le faire, il ne verrait pas d'inconvénients à ce que son armée utilise les richesses de ses demeures sur la terre, les monastères. Gwalchmai fut chargé de cette audacieuse collecte. Je ne voyais pas cet entêtement soudain d'un très bon œil ; nous étions bien près de récupérer la Britannia et les Saxons et les Angles ne tarderaient pas à s'enfuir si nous les persécutions durant quelques mois. Mais je comprenais que pour la première fois depuis la mort de Vurtigern, le pouvoir glissait de mes mains pour choir

dans celles d'un autre. J'étais certes encore craint et respecté, et il m'eût été facile de monter par la peur une armée pour mon compte, mais il ne m'était pas désagréable de voir un autre soutenir pour un temps le monde sur ses épaules. En outre, j'avais encore en moi une grande colère contre les assassins de Casivel à Mona. Aussi, quand Artus me céda définitivement la parole, je dis seulement que l'élu de Dieu avait parlé et tous les hommes reprirent mes mots à l'unisson.

Artus connaissait très peu son nouvel ennemi. Durant une semaine, je lui enseignai tout ce qui pouvait l'être. Je lui racontai en détail le terrible échec de Mona et lui dressai un portrait sommaire mais indispensable du peuple fier et courageux qu'il allait affronter. Il fallut environ un mois pour tout mettre en place. Une flotte de onze navires s'évanouit dans les brumes d'un matin d'été.

Artus m'avait demandé de l'accompagner pour rassurer les hommes, mais je craignais que les Saxons ne s'agitent durant notre absence. Aussi restai-je à Caermarthen pour m'assurer qu'ils se tinssent tranquilles et en profitai pour mettre de l'ordre au pays. L'ad-

ministration de la Britannia n'avait jamais été codifiée ; Constant avait régné par tradition, Demetius par respect, Vurtigern par contrainte et Uter par désespoir. Artus allait gouverner de droit. Je fis venir des scribes et leur dictai durant des semaines les lois de la nouvelle Britannia, m'inspirant à la fois du code de Rome et de celui des Anciens. Je fis lever des impôts pour entretenir l'armée, j'établis un service militaire obligatoire pour tous et je chargeai le minutieux Consilius d'organiser un recensement à l'échelle du pays. Une norme de productivité agricole et d'élevage fut mise à jour et un cycle de friche devint la règle à suivre. Tout producteur conservait les deux tiers de sa récolte ou de son élevage et remettait le reste à nos envoyés. Les réserves agraires étaient entreposées dans de grands bâtiments en pierre qui les préservaient de l'humidité et des écarts de température et le bétail était pris en charge à Caermarthen. J'offris aux forgerons et à leurs familles de venir s'installer dans les forteresses de Deva et d'Isca Silurum ; j'estimais qu'une telle sécurité leur permettrait de travailler à leur aise sans s'inquiéter pour la protection

des leurs, et, surtout, toutes les armes étaient forgées à l'intérieur même d'enceintes que nos ennemis n'oseraient jamais franchir. Dubricius avait maintes fois constaté que les paysans vivaient dans une injuste pauvreté ; je réservai une partie des fonds récoltés pour instaurer un système de distribution de nourriture pour ceux qui en avaient besoin. Les bénéficiaires de cette décision ne se firent pas attendre : de nombreux jeunes gens qui étaient restés à l'écart de l'agitation des dernières années vinrent se joindre à notre armée sur le conseil de leur famille. Je les fis entraîner, leur donnai des armes et les couleurs d'Artus. Notre armée s'enrichit d'une centaine d'hommes. Pour améliorer nos défenses, je mis tous les ouvriers au travail. Tours, murs, forts et enceintes furent restaurés en quelques mois. À Din-Tagell, je fis monter par des artisans un socle de pierre à l'effigie d'Artus. À Luguwallum, je demandai que l'on restaure la muraille et que l'on prépare de grandes festivités pour le retour du chef des armées. La Britannia avait un nouveau visage : le mien.

Pendant ce temps, Artus guerroyait en terre ennemie. Quelques mois après son départ,

alors que je commençais à m'inquiéter sérieusement pour lui, nos navires revinrent et Artus était porté en héros. Mona s'était livrée comme une femme de consul, en résistant le peu qu'il faut pour que son conquérant, sans se fatiguer, puisse sentir qu'il triomphe. Encore une fois, la nature avait été de notre côté : le calme de la mer avait adouci le voyage et une brume épaisse avait permis un accostage discret. Une fois les hommes à terre, un violent combat avait rapidement tourné à notre avantage et les quelques hommes qui avaient pu fuir s'étaient embarqués sur un navire pour Hibernia, la terre scotte. Tous les autres avaient été tués avec leur chef, Llew mab Kynvarch. Durant les semaines suivantes, Artus avait pris possession de l'île entière en s'assurant qu'aucun ennemi ne s'y était caché ; en outre, il avait effectué quelques razzias sur la côte d'Hibernia pour figurer à l'ennemi ce qui l'attendait advenant des représailles. La guerre avait été somme toute éprouvante, mais Mona Ceasariensis avait été comme à son habitude d'une grande générosité : des vivres, des armes et des navires avaient été saisis au nom de la Britannia.

Artus n'avait jamais mis les pieds sur cette île majestueuse et il fut ébloui par sa beauté. Il me confia même que les délices qu'offrait Mona lui avaient momentanément fait oublier tout ce qui tracasse le commun des mortels. Il s'était soudain senti plongé dans une puissance calme qu'il attribua à ces lieux propices au recueillement. Il m'avoua que l'idée de s'y installer et de laisser les tourments du monde aux autres hommes lui avait un instant traversé l'esprit. Mona l'avait ensorcelé ; il peut désormais se livrer à ses sublimes enchantements pour l'éternité.

Pour que les Scots se tinssent tranquilles, Artus ordonna d'effectuer régulièrement des pillages le long des côtes, de Ding Rig à Em-ain. Ces expéditions étaient effectuées par le minimum d'hommes requis pour effrayer les pêcheurs et conserver notre supériorité morale sur les chefs scots. Quant aux Saxons et aux Angles, ils s'étaient tenus relativement tranquilles, mais des envoyés des Lindum et de Pretorium nous avisèrent que de nouvelles voiles avaient été aperçues près de Venta Icenorum. Je conseillai à Artus de laisser les hommes se reposer quelque temps avant

d'entreprendre toute attaque. Pour une fois, il entendit ma recommandation et se limita à envoyer des éclaireurs pour surveiller les environs de Londinium, Verulamium et Ratae.

À la fin du printemps, ce fut le temps des grandes festivités. On avait respecté mes consignes à la lettre et Luguwallum avait l'air de ce que dut être Rome au temps de Marc-Aurèle. Peu de temps suffit au talent ou au génie pour faire des merveilles. Je n'avais pas assigné en vain les meilleurs architectes, maçons, peintres, décorateurs, sculpteurs à la gloire d'Artus : il fut accueilli et célébré comme un César. Les réjouissances durèrent plusieurs jours et si j'étais heureux de voir mon fils adoptif traité avec les plus grands égards, les démesures et les exubérances qui accompagnent toutes réjouissances grandioses m'empêchèrent de savourer pleinement mon accomplissement. Après le banquet d'accueil du premier soir, je fréquentai la liesse de Luguwallum comme un visiteur étranger. Sodome n'avait pas dû être pire. Il y avait certes une majorité qui célébrait dignement en louangeant les prouesses de l'Ours ; mais dans l'éclat lumineux de ce moment

d'allégresse, se dissimulait à peine, comme la vermine auprès d'un mourant solitaire, une ombre noircie de vices, de bassesses et d'immoralités. J'avais alors une vision nettement insuffisante pour comprendre ; ce n'était pas la nuit qui m'aveuglait ainsi, mais la perception obtuse de celui qui aime. Je me disais que pendant que les hommes qui avaient contribué à notre victoire festoyaient dans la dignité, une minorité de couards indisciplinés se soumettait à sa véritable nature. J'avais tort. J'ai reconnu beaucoup des plus braves parmi ces larves : Gwalchmai, le plus fort de tous les hommes de la Britannia, violant une jeune femme comme un homme mis en présence de la fille de l'ennemi qui lui a ravi sa famille par l'épée ; Druchiay, fils légitime de Cassivel le Fier, se roulant dans ses excréments et ses vomissures ; Fabius, mi-briton mi-picte, de qui l'on dit que son ancêtre était le géant Fachtna, martelant sans pitié un homme de notre race deux fois plus petit que lui. Je ne sais ce qui serait advenu si j'avais voulu voir la réalité ou, pire, si j'avais vu Artus se commettre dans des ignominies de la sorte. Sans doute aurais-je réalisé plus tôt ce que je n'ai

découvert que récemment, que les hommes sont partout les mêmes et que chaque guerre ne met aux prises que des êtres faibles et forts, vulgaires et fiers, grands et petits. Les Scots ne sont au fond ni pires, ni mieux que les Pictes ou que les Britons ; ils sont des hommes ; ils ne sont que des hommes. Mais je ne pouvais alors pas le comprendre. Nous étions les Britons, les possesseurs ancestraux de la Britannia qui nous revenait de droit et de mérite, et si quelques ignobles se terraient parmi nous, cela ne changeait rien à la légitimité de notre combat.

Je fus un borgne parmi les aveugles.

Le lendemain, je quittai Luguvallum pour Caermarthen sans prévenir personne. Je jugeai que le moment était venu de prendre mes distances. Artus était désormais plus grand que moi et il m'avait suffisamment prouvé qu'il pouvait mener la Britannia vers la liberté sans mon aide ou mes conseils. Cette situation aurait dû me combler, mais en vérité, son autorité qui surpassait désormais la mienne brouillait mon esprit et durcissait mon cœur. Une nuit, j'avais rêvé de sa mort et de mon acclamation. Comme Jean le

Baptiste, il me fallait diminuer pour qu'Artus
puisse croître.

Durant plus de vingt ans, Merlin se fit plus discret et Dubricius prit presque toute la place. Il entendit toutes les rumeurs qui couraient sur le compte du puissant magicien. Beaucoup disaient qu'il était mort ; certains, ceux-là mêmes qui n'avaient jamais osé me regarder dans les yeux, racontaient qu'il s'était enfui par peur des représailles saxonnes ; quelques autres croyaient que Merlin s'était endormi pour longtemps et qu'il reviendrait lorsqu'il le faudrait : ceux-là furent des prophètes plus grands que moi, car je croyais moi-même Merlin disparu pour toujours.

Je repris une vie active en tant qu'évêque. J'encourageai les responsables de monastères à apporter leur aide à Artus. Durant quelques mois, je visitai presque tous ceux qui se trouvent entre Durnovaria, Noviomagus, Lindum, Mandunium et Caermarthen. Je fis à chacun le récit de la nomination miracu-

leuse et les plus défiants promirent de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour fournir du bétail, du métal et du grain à cet envoyé de Dieu et ses hommes. À Noviomagus, je convainquis quelques riches commerçants britons qui avaient recommencé à faire de bonnes affaires depuis la défaite saxonne de payer un tribut à l'armée du grand Artus en échange d'une protection maritime. Notre flotte s'était considérablement améliorée depuis la conquête de Mona et deux des navires que nous avions saisis là-bas envoyés avec une trentaine d'hommes à leur bord suffirent à conclure l'entente. Portus Magnus fut ressuscité : les navires marchands en provenance de Gesocribate et d'Augustodurum recommencèrent à arriver, chargés de denrées rares et de produits de luxe. Si nous avions durant longtemps été privés de ces délices à cause de la guerre, il semblait bien que nous fussions les seuls ; à Rome, les conquérants avaient eu la sagesse d'encourager, et même de soutenir, les affaires et la production. Nous goûtâmes de nouveau aux précieux vins de Massilia et de Narbo Martius et savourâmes les viandes épicées des salaisons de Samarobriva ; des

vêtements chauds et résistants, que d'habiles artisans de Lutetia confectionnaient à partir de peaux qui leur arrivaient difficilement de Trajectum, furent importés pour la cavalerie ; les élégants trouvèrent aussi de quoi satisfaire leur superfluité quand un navire chargé de chanvre de Tanais, de laine lisse de Narbo, de lin de Pétra et de soie d'Ephesus fit escale ; des fruits plus rares, dattes de Palmyre, figues d'Antiochia, noix de Synope, trouvèrent bientôt leur place sur les tables des marchés, aux côtés des délicats parfums de Sparta et des odoriférants encens de Bagdad, ou sur des tapis multicolores tissés près de Byzantium. La Britannia était un nouvel empire.

Ma lutte était désormais plus secrète. Pendant qu'Artus continuait son combat par la force armée, Dubricius livrait le sien par l'influence. Comme les chefs Caledones dont parle Tacite dans son Agricola, je tins des réunions publiques dans chaque ville et je formai une ligue pour la cause de la liberté. J'encourageai les traités et les alliances et les chefs de clans répondirent majoritairement. Pendant ce temps, Artus continuait à se battre. La paix dont tous les Britons étaient fiers ne

tenait qu'en apparence : la totale soumission au commandement d'Artus avait formé quelques groupuscules qui désiraient garder leur autonomie ; tous les chefs avaient reconnu l'élection d'Artus, mais leurs seconds, ou parfois même de parfaits inconnus qui n'étaient que de simples combattants, étaient parvenus à liguer autour d'eux quelques rebelles. Artus les écrasait au fur et à mesure, mais il s'en formait toujours de nouveaux. Heureusement, les Saxons gardaient leur position dans l'ouest.

Ce fut vers ce temps-là que mourut Ocvran, le chef des Otadini. Artus se rendit à Trimontium pour régler la succession du pouvoir. Ocvran avait une fille nommée Gwenhwyvar, ce qui signifie « dragon blanc ». Le commandement lui revenait de droit et personne ne contesta son élection. Elle ressemblait beaucoup à Artus : on l'avait éduquée, depuis sa naissance, pour prendre la place de son père. Elle alliait harmonieusement la beauté, le charme et la force. Artus tomba rapidement sous son charme et je fus convoqué pour présider à leur union. Cette alliance nouvelle transforma profondément notre souveraineté

sur la Valentia. Les Otadini se considéraient désormais comme des nôtres ; les Selvogae et les Noventae jugèrent que cette union témoignait de la bonne volonté d'Artus et ils proclamèrent, volontairement cette fois, leur soumission au plus grand guerrier de la Britannia. Gwenthwyvar régna sur le Nord avec l'approbation de son mari.

Durant des années, la Britannia demeura dans cet état. Seuls les Saxons étaient encore une menace sérieuse. Artus continuait de chevaucher à travers le pays, mais le cœur y était moins et il revenait de plus en plus souvent auprès de sa femme à Trimontium. Un jour, comme il rentrait d'un grand conseil tenu à Deva auquel Dubricius avait assisté, Gwenthwyvar lui annonça que Morgana avait demandé la paix. Encore rongé par la colère, Artus eût sans doute refusé catégoriquement une telle trêve si son épouse n'avait pas semblé si convaincue du bien-fondé de celle-ci. Arguant la possibilité de réunir toutes les forces de la Britannia pour chasser les Saxons et la bonne conduite de Morgana depuis des années, elle parvint à persuader Artus de faire montre de clémence et de donner une fois

pour toutes la preuve de sa bonté. Il céda. Morgana, Melwas et leur fils Modred, qui était maintenant un homme, furent convoqués à Trimontium. Ils se montrèrent si conciliants et si heureux de reconnaître celui qu'ils avaient si mal jugé que le traité fut conclu dès le premier soir. Tout le monde semblait heureux. Artus et Gwenhwyvar resplendissaient ; Morgana et Melwas paraissaient libérés d'un fardeau énorme. Je fus sans doute le seul qui remarqua que Modred et Gwenhwyvar s'échangeaient des regards furtifs, mais plein de tendresse. Tout s'expliqua aussitôt et j'appris par la suite que mes suppositions étaient fondées. Modred et Gwenhwyvar s'étaient rencontrés et aimés. D'un commun accord, ils avaient décidé de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour réunir leurs peuples. Pour une fois, je remerciai la puissance de Cupidon. Sans la menace du nord, les Saxons seraient bientôt à notre merci.

Nous n'eûmes pas le temps de préparer leur éviction. Ils frappèrent les premiers. C'était la vingt-sixième année du règne d'Artus. Pour éviter ce genre d'attaque sournoise, nous avions des messagers rapides dans toute la ré-

gion ouest. Dès qu'un Saxon était aperçu sur notre territoire, des cavaliers étaient envoyés sur les lieux. Mais l'attaque saxonne ne vint pas de l'ouest et par la terre mais du sud et par la mer. Plus de quarante navires accostèrent entre Durnovaria et Noviomagus. Environ trois mille Saxons débarquèrent sur notre territoire. Artus était alors à Eburacum, pour régler quelques différends sans gravité qui l'opposaient à Rydderch, le nouveau chef des Parisi. Gwenhwyvar était dans le nord en compagnie de Modred. Quant à moi, j'étais à Mandunium pour m'occuper d'une affaire banale à propos du mauvais état du monastère. L'ennemi avait la voie libre. Nous aurions sans doute perdu la Britannia si le brave Sollius Riothamus n'était pas intervenu. L'ennemi aurait facilement pu prendre Glevum et couper ainsi la communication en Britannia. Par la suite, il lui aurait été facile de s'installer à Isca Silurum et de diriger toutes ses attaques à partir de cette forteresse. Mais un jeune moine qui marchait en méditant aperçut la poussière soulevée par l'essaim saxon. Il avertit aussitôt son maître de cet étrange nuage. Sollius Riothamus en voulant vérifier par lui-

même perdit un temps précieux qui par la suite lui coûta la vie. Le nuage en question s'était encore avancé et Sollius Riothamus revint précipitamment à Glastow-Berrwig. Il choisit quatre disciples plus vigoureux et les chargea de porter chacun un message à Isca Silurum, Deva, Londinium et Calleva. Au moment de leur départ, l'ennemi était pratiquement sur eux et Sollius Riothamus n'eut d'autre choix que de prendre les armes en compagnie des plus braves pour ralentir leur marche vers le nord. C'était inutile. Que peut valoir une centaine d'hommes en robe en face de milliers de conquérants armés jusqu'aux dents ? L'armée cléricale fut écrasée et Sollius Riothamus tué. Mais les hommes d'Isca Silurum ne tardèrent pas à arriver. Ils étaient peu nombreux, à peine deux cents, mais il s'agissait cette fois de guerriers habitués à se battre. Les Saxons avançaient à pas régulier, mais lentement. L'armée d'Isca Silurum leur tomba dessus comme ils approchaient de Glastow-Berrwig. Nos hommes n'auraient pu tenir longtemps si les Durotriges et les Dumonii n'étaient entre temps arrivés par la route d'Isca. Nous étions encore

en nette infériorité, mais nos hommes avaient l'avantage de connaître le sol sur lequel ils se battaient. Tout en livrant leur combat, ils se retranchaient vers le nord, espérant toujours du secours.

Le messager arriva à Deva dans la nuit. Je fus averti de son arrivée et me rendis aussitôt auprès de lui. Il était épuisé et son cheval l'était encore plus. Je le fis conduire aux écuries et questionnai le jeune moine. Le souffle court, il m'annonça que les Saxons avaient attaqué. Je le pressai de questions. Quand je sus tout ce que je devais savoir, je fis sonner le carnyx et Deva s'éveilla. Je fis venir le chef des armées et lui appris la nouvelle. Il réunit tous les hommes et partit peu de temps après, en pleine nuit. Dubricius n'avait plus sa place dans ce genre de conflit, mais Merlin était craint et respecté par les Saxons. Je décidai d'accompagner nos hommes. Monté sur un grand cheval blanc, je les rattrapai rapidement. Une clameur s'éleva quand on m'aperçut : le grand Mage allait conduire les armées à la victoire.

Quand nous arrivâmes enfin, l'ennemi était parvenu au mont Badonicus, situé à

une vingtaine de milles de Corinium. Je fus moi-même effrayé par son nombre. Je n'avais pas le temps d'organiser quelque supercherie pour l'intimider, mais ma présence seule suffit à le faire. Rapidement, la rumeur de ma présence se répandit parmi les nôtres et les Saxons. Les Britons furent ragaillardis et leurs coups d'épée, soudainement raffermis par la confiance, s'accompagnèrent d'un cri de joie : « Merlin est de retour ! ». Cette même phrase, l'ennemi la répéta aussi, mais chez lui, elle était prononcée en tremblant. Au bout de quelques heures l'ennemi recula pour la première fois depuis qu'il était débarqué chez nous. Nous ne les poursuivîmes pas ; nous n'en avions plus la force même si je savais que la prochaine attaque serait encore plus furieuse et mieux organisée. Mais les Saxons, sans le savoir, commettaient une grave erreur : la furie d'Artus était en route. Le soleil se leva sur Badonicus. Le matin était aussi silencieux que si l'endroit avait été désert, mais l'air était chargé d'une tension lourde qui ne pourrait longtemps demeurer tranquille. Peu avant le milieu du jour, les Saxons chargèrent à nouveau. Cette fois, leur

nombre nous emporta comme une marée. Je galopais ça et là sur le champ de bataille, mais tout ce que j'apercevais était nos hommes qui reculaient ou qui tombaient sous la lame ennemie. Nous fûmes contraints à reculer. Mais la charge continua sans arrêt durant plusieurs heures. À chacun de nos retraits, l'ennemi en profitait pour s'avancer. Des hommes venaient me demander de faire quelque chose, d'utiliser mes pouvoirs contre l'ennemi. Je n'avais aucune réponse à donner ; je les exhortai à garder confiance et leur promis que nous serions victorieux. Mais la rage saxonne m'en fit rapidement douter ; nous étions maintenant encerclés entre leurs bataillons et aucune retraite n'était désormais possible : c'était vaincre ou mourir. Enfin, vers la fin du jour, un puissant souffle de carnyx retentit. Le champ de bataille devint plus silencieux, comme par un étrange sortilège de mutisme. Je portai mon regard au loin et j'aperçus Artus, monté sur son cheval et portant sur ses épaules une énorme croix de bois. Dans le reflet du couchant, on eût dit un dieu sortant des flammes pour venir nous secourir. Une clameur monta. Derrière lui, l'armée fit son

apparition. Toute la Britannia avait répondu à son appel. Il devait y avoir en tout plus de trois mille hommes. Les Saxons furent saisis de terreur, mais avant qu'ils n'aient eu le temps de réagir, les arrivants les engloutirent dans un cri terrifiant. À partir de ce moment, nos pertes furent restreintes. La plus grande et la plus cruelle fut la mort de Kai Hir Din. J'avais vu qu'il était encerclé par trois ennemis et j'ai tenté en vain de me porter à son secours ; la lame saxonne fut plus vive que mon coursier et j'arrivai auprès d'un homme agonisant. Pour le reste, le revirement fut total. Les Saxons cherchèrent à se retrancher, mais nous les poursuivîmes sans relâche durant des jours. Un petit nombre, à peine quelques centaines, parvinrent à leurs navires et prirent la mer. Nous les pourchassâmes aussi et ils furent rattrapés et tués. Les Saxons avaient quitté la Britannia.

Nous profitâmes de l'occasion pour tenir une grande réunion où tous les chefs furent invités. Chacun d'eux fut décoré par Artus pour sa bravoure devant l'ennemi. Ce dont j'avais rêvé depuis mon enfance se réalisait pleinement. La Britannia était réunifiée au-

tour d'un grand chef militaire. J'aurais aimé ce jour-là que Blaiz, Demetius, ma mère et même Vurtigern puissent voir cette assemblée merveilleuse qui allait procurer à notre nation sa première véritable période de paix depuis le départ des légions romaines. Mais je suis heureux aujourd'hui que le cauchemar qui suivit leur ait été épargné.

Des années de paix paraissent des siècles à des victimes continuelles de la guerre. Celles qui suivirent la victoire de Badonicus furent d'une durée merveilleusement longue. Quand le temps arrête sa course, c'est que les esprits, ces ancres dans lesquelles le navire filant sans cesse de Chronos trouve les seuls points fixes où s'accrocher, n'ont temporairement plus le besoin de prévoir ce qui sera en y projetant ce qui a été. Ce qui est suffit et parvient seul à combler les réflexions, les désirs, les craintes de tous les hommes. L'illusion d'un lendemain qui n'existe finalement que lorsqu'on le nomme aujourd'hui est rompue. La Britannia n'avait plus besoin de se prévoir, elle était dans toute sa gloire. Peu à peu, la méfiance nécessaire à un pays sur le point d'être envahi devint inutile. Peu à peu, la précarité

de la paix fut oubliée et une confiance naïve s'installa chez tous les Britons. J'étais plus méfiant que les autres, mais la douceur des jours, la répétition des aubes tranquilles d'où j'étais tiré du sommeil prêt à saisir les armes en me sentant ridicule, finirent par endormir ma vigilance. Artus passait le plus clair de son temps entre Trimontium, Luguvallum et Mona. Chaque grande cité, de Londinium à Segedunum et d'Isca à Uxelum avait son propre chef qui demeurait néanmoins sous la tutelle d'Artus. Quand ce dernier quittait la Britannia pour Mona, où il se rendait tous les printemps pour y demeurer jusqu'à l'automne, la supervision du nord était confiée à Modred. Le jeune homme était très prometteur. Il possédait des connaissances rares qui rendaient évidente la participation de Morgana à son éducation. Son tempérament était plus secret que celui de sa mère et il était impossible de déceler ce qui se cachait derrière ses yeux étincelants de sagacité. Il m'est impossible de croire que sa dernière décision fut un acte irréfléchi ou nourri par l'orgueil. Une réflexion que j'ignore ou une influence néfaste capable de prodiges plus grands que

les miens le poussa vers Camlann.

Camlann. Forteresse sombre où la Britannia est morte. Terre maudite de trahison qui hantera mes souvenirs jusqu'à la fin. J'y suis retourné il y a quelques semaines : l'air embaumait encore la mort. Mon monde s'est écroulé sur ce champ de bataille avec la chute d'Artus et de Modred. Mon corps me garde impitoyablement dans ce souvenir d'apocalypse où j'ai vécu la fin du monde. Mon âme ne trouvera la paix que lorsque je reposerais avec ce fils tant aimé que fut Artus.

Est-ce que tout aurait pu être différent ? Modred se serait-il rebellé si Melwas n'était pas mort ? Si Gwenthwivar lui avait demandé de rester fidèle à son mari ? Peut-être l'a-t-elle fait ? Ou si j'avais su aimer Morgana quand j'en ai eu l'occasion... Des centaines, des milliers d'hommes que le destin avait réunis assassinés par la mauvaise fortune. Dans mon souvenir, Camlann est une mer de sang que j'avais vue en songe dans ma jeunesse. Les hommes qui tombent un à un ; Gwalchmai abattu sur sa monture par des hommes que je suis incapable de détester complètement ; Morgana tombant du haut d'une tour après

avoir été transpercée par nos flèches, peut-être la mienne ; des cris, des pleurs et des hurlements d'une géhenne insensée. Et puis, au centre de la plaine, deux hommes qui s'affrontent. Deux hommes que j'ai admirés et respectés. J'imagine leurs yeux remplis d'une haine indescriptible, d'une fureur dont je ne connais les causes exactes, mais qui sont sans doute aussi communes que celles de n'importe quel homme. Un royaume rompu pour une passion ou un sentiment. Sept hommes pour se souvenir, pour porter ce trop lourd fardeau de la mémoire. Et combien d'entre eux seront capables d'en tirer quelques leçons ? J'ai peine à y voir plus que l'enchaînement incontrôlable du temps. Les autres ont probablement oublié ; ou pire, des besoins plus primaires ou des idées négligeables ont déjà submergé leur mémoire.

Je suis seul. Maintenant, tous les Britons le sont. Maelgwyn Gwynedd règne désormais sur le Nord. Sa haine contre nous ne tardera pas à se manifester. Les Scots craignent encore une puissance britonne qui n'est plus et ne sera jamais plus. Bientôt, leurs navires oseront à nouveau s'approcher de nos rives et ils découvriront rapidement que la Britannia est morte. Mais les Saxons et les Angles seront les grands gagnants. Notre victoire à Badonicus les a chassés, mais elle ne peut empêcher leur exil encore longtemps. Un jour viendra où la menace d'autres ennemis les poussera vers de moins puissants ; ce jour-là, ils comprendront que la Britannia est désormais aussi passive qu'elle le fut pour nos ancêtres : livrée sans défense et dans toute sa splendeur. Ils sont encore très nombreux à pouvoir traverser la mer et même si par miracle un autre Merlin se levait et parvenait à réunir à nouveau toutes les forces britonnes, pictes et

même scottes, cela serait insuffisant pour leur tenir tête.

De terribles jours s'en viennent pour les survivants. J'ai vu à Mandunium des toux qui font cracher le sang et qui me rappellent celle qui emporta jadis le bon Blaiz. Un grand mal n'arrive jamais seul et Camlann n'aura été que l'annonciation de fléaux encore plus grands. Et tous les clans britons, ce qui en reste, livreront en solitaire les combats à venir. Sans Artus et sans moi, la Britannia se divisera comme au temps de Constant. Cent ans n'ont en fait presque rien changé. Des noms, des joies et des peines : voilà ce qu'aura été ce siècle, voilà ce que sont en fait tous les siècles. Des ronds sur l'eau. Aristippe m'aura révélé dans mon enfance la seule vérité qui soit.

Gwenhwivar n'a pas pu me dire ce qui s'était passé. Modred était très fier d'avoir été choisi par Artus pour veiller sur la Britannia durant son séjour à Manau. À la mort d'Elwas, il s'est rendu à Colania en promettant de revenir bientôt. Elle ne l'a revu qu'à Camlann, quand son corps gisait aux côtés de celui d'Artus. Sa souffrance est au fond pire

que la mienne. Camlann est pour moi la fin de tout, mais pour elle, c'est le début d'une vie sombre et solitaire. Sa douleur a voilé son esprit et elle rend Dieu responsable de Camlann. Mais Camlann n'appartient qu'aux hommes. Emportée par la colère, elle m'a aussi accusé d'avoir contribué à la déchéance de la Britannia. Si on peut rendre responsable un père de la mort de son fils pour l'avoir mis au monde, j'accepte ses accusations.

oilà, j'ai tout dit, tout ce qui méritait de l'être. Ici s'achèvent mon histoire et celle de la Britannia. C'est le crépuscule de mes jours et il me tarde de voir leur nuit. Pourtant, si toutes mes passions se sont éteintes et tous mes rêves sont anéantis, si je sens bien que je ne fus qu'une ombre furtive sur le monde, il me reste un espoir qui prend peu à peu les apparences d'un songe lointain. J'ai cherché longtemps dans la forêt de Cleguerec mais je ne l'ai pas trouvée. J'entends encore son appel : « Nous nous reverrons ». Peut-être parlait-elle d'un autre monde... C'eût été sans doute une fin sinistre que de me retrouver auprès de celle à qui j'aurais pu me livrer totalement jadis si j'avais su prévoir l'inévitable : que tout me serait finalement enlevé, que la disparition des êtres que j'ai le plus aimés dans ma jeunesse, ma mère, Blaiz, n'était qu'une préparation à cette séparation totale. Vивиawn ! Où es-tu ? De quel astre lointain

es-tu en train de calculer la trajectoire ? Je suis à toi Viviawn. Merlin est à toi. Où que tu sois, attends. J'arrive.

CARNETS

☞ Retrouver Merlin. Chercher à me souvenir de ce passé lointain. Lire et relire tout ce qui s'est écrit, en faux ou en vrai. Dans le faux, trier, simplifier, remonter le temps, trouver l'image qui a donné le mythe, le fait qui a créé la légende. Déculotter le Merlin imaginaire pour l'exhiber dans toute la nudité d'un homme vrai, d'une figure historique.

☞ Toute la littérature arthurienne de fiction est jusqu'à un certain point concordante. Le nombre élevé de récurrences thématiques permet de percevoir la trame historique qui soutient l'univers de Merlin. Des faits réels de la fin de l'Antiquité ont stimulé l'imagination médiévale qui a donné naissance à la légende.

☞ Une lecture de Goodrich au coin du feu : Merlin a existé. Plus d'épées magiques, de dragons blancs ou rouges, de tours qui s'écroulent sans raison, d'affiliations diaboliques... L'Histoire avale le magicien et recrache un homme, brillant certes, mais pas surnaturel du tout.

CARNETS

☞ Le plus difficile est d'oublier tout ce que la légende a dit de Merlin. Chaque scène importante, chaque événement marquant, chaque personnage sont contaminés par l'ampleur de la fiction et l'emprise qu'elle exerce sur mon esprit. Pour retrouver Merlin, il me faut le tuer. C'est une résurrection que j'opère, mais dans laquelle je suis aussi le bourreau.

☞ Je ne peux me résoudre à faire disparaître complètement le passage de l'épée dans la pierre. Peut-être Arthur a-t-il été reconnu par les clans britons sans manigances. Mais peut-être pas. Ce « peut-être pas », imprégné de fiction je le sais, suffit à ne pas passer sous silence cette nomination magique, et à l'utiliser pour faire sentir à la fois l'influence démesurée et la faiblesse de Merlin.

☞ Se souvenir que Merlin était un homme politique avant tout. Comme tout homme politique, il veut le bien de sa nation, mais en fonction de ce qu'il croit le meilleur et dans les limites de ce qu'il est capable de com-

CARNETS

prendre ou de juger.

☞ Pour ne raconter que ce qui pouvait s'appuyer sur des manuscrits, il m'eût fallu me contenter de n'écrire que quelques pages. Mais je ne crois pas avoir délibérément menti. J'ai fait de l'histoire, mais consciemment et sciemment.

☞ Le personnage de Vurtigern est historique. La légende l'a traité comme un ignoble usurpateur. Il ne pouvait être qu'un homme aux prises avec les passions humaines de tous les hommes.

☞ Tout ce qui concerne les Saxons est historique : Horsa, Hengist et leur fille, qui ne s'appelait pas Rosheann cependant.

☞ La plupart des noms sont les noms véritables, dans leur dialecte d'origine, gallois, celte, picte ou scot.

☞ La trame temporelle a été respectée dans les limites du possible. Il s'est sans doute pas-

CARNETS

sé plus de vingt ans entre Badon et Camlann, mais un détail qui nous échappe nous a obligé à limiter cette période de paix à une vingtaine d'années.

☞ On mentionne douze batailles d'Arthur. Ce nombre est trop parfait et herculéen pour être historique. Il a fallu trier dans tous ces affrontements, en laissant cependant la possibilité à de petits conflits de moindre importance d'avoir été, par la suite et la volonté d'un auteur de montrer Arthur comme une légende, choisis pour créer cet alexandrin de victoires.

☞ Sur Morgana (ou Morigan ou Morgane) on trouvera une légende véridique sur les Morrigans. Mais trop de textes fictifs du Moyen Âge parlent de cette femme, à la fois terrifiante et attirante, pour ne pas lui accorder une place importante. À ce sujet, Merlin a sans doute été « endormi » par une femme, du moins était-ce probablement ce que l'on percevait autour de lui.

CARNETS

☞ Toutes les astuces de Merlin, tous ses présumés pouvoirs sont inspirés de techniques, de méthodes, de sciences qu'une minorité pouvait connaître à l'époque. Merlin, choisi dans son jeune âge et peut-être même avant sa naissance pour réunifier la Britannia, éduqué dans un système à la croisée de trois cultures, celte, romaine et brito-romaine, pouvait logiquement posséder tous ces savoirs. La magie de Merlin n'a été qu'une grande connaissance mise au service d'un peuple.

☞ La vérité historique n'est insaisissable que si l'on considère toute subjectivité comme un mensonge. Mais en ce cas, il n'est plus nécessaire ou utile d'écrire quoi que ce soit. Ne sommes-nous pas irrémédiablement étouffés par notre vision limitée de toute observation sensible ?

☞ J'imaginai tout d'abord une longue lettre écrite par Merlin pour Guenièvre (Gweh-nwivar). Apologie, justification et explication convenaient parfaitement à ce type de défense pour celle qui n'avait jamais cru en

CARNETS

sa bonne volonté. Mais Guenièvre s'est peu à peu distancée et Merlin n'avait plus rien à lui dire. Ce qu'il avait à raconter dépassait de beaucoup ce qu'elle voulait entendre, ou pouvait.

☞ Guenièvre n'était pas une épouse de roi soumise. L'image médiévale de la femme adultère qui fait tomber le royaume est le résultat d'une misogynie de moines et d'une très mauvaise connaissance de cette période. Guenièvre était une reine guerrière respectée. Les textes indigènes mentionnent même qu'elle collectionnait les têtes de ses ennemis. Y aurait-il eu une autre Boudicca ?

☞ La première version du premier chapitre a été jetée. La légende y prenait encore trop de place... et l'histoire aussi.

☞ Impossibilité de décrire a posteriori une Britannia où je ne suis jamais allé. Mes seules ressources : quelques textes descriptifs, des images et mon imagination. D'une certaine façon, ma Britannia aura bénéficié de mon

CARNETS

ignorance en ne se tintant pas des couleurs de la Grande-Bretagne actuelle.

☞ Dans les moments de découragement, quand mon personnage m'échappe ou que je ne peux plus sentir ce qu'a dû être un tel pouvoir, me rappeler que de telles « pertes de conscience » ont sans doute été fréquentes chez Merlin.

☞ Il n'existe qu'un seul plus grand plaisir que de créer un personnage, lui donner un caractère, un visage, des mots, des pensées, des passions, des craintes et des espoirs : le faire mourir et tout lui enlever en une seule phrase. Je n'ai pu me résoudre à faire littéralement mourir Merlin. Ne dit-on pas qu'il est endormi quelque part dans son esplumoir ou sa tour de verre et qu'il reviendra un jour ?

☞ Merlin aurait pu être plus sage. Mais la sagesse ne permet pas de passion plus grande qu'elle. La Britannia aura été un talon d'Achille.

CARNETS

☞ Des nuits passées à devenir Merlin, à me mettre dans sa robe, à toucher avec ses mains larges et puissantes de feuilles ou des écorces chargées de pouvoirs ; j'ai été souvent avec lui ou même en lui sur les rives de la Britannia. Folie indescriptible que le moment où ce que Merlin aurait fait ou dit dans telle ou telle autre occasion nous vient spontanément, avant même notre propre réaction. Certains diront « trop d'écriture » ; je dis « j'y suis arrivé ».

☞ Merlin a sans doute été plus visionnaire. Ma peur de l'anachronisme l'aura affaibli sur ce point.

☞ Ce V^e siècle m'attire parce qu'il ressemble en maints points au nôtre, à cette différence que l'Empire ne s'est pas encore retiré pour nous obliger à nous découvrir et nous défendre par nous-mêmes.

☞ J'avais pensé à une réponse, ou une suite qui laisserait la parole à Guenièvre, ou à Eïgyrn, et qui raconterait leurs versions des faits

CARNETS

et événements. Mais Merlin a tout dit, en a trop dit. Toute parole que je mettrais dans la bouche d'un autre témoin serait confrontée à la sienne. Et elle sonnerait faux parce que je l'ai crue.

CALENDRIER

DATE	ÉVÉNEMENTS
406	Rappel des légions romaines postées en Britannia par le général Stilicon.
01/445	Naissance de Merlin.
04/445	Mort de Demetius.
05/445	Merlin est confié à Blaiz.
06/460	Merlin devient conseiller de Vurtigern.
465	Vurtigern convoque les Saxons malgré le désaccord de Merlin.
466	Horsa fait venir d'autres hommes en Britannia.
466	Retour de Merlin à Caermarthen.
466-470	Première reconstruction de la Britannia.
470	Uter chasse les Saxons.
10/470 à 12/470	La peste frappe durement la Britannia.
12/470	Mort de Blaiz.

CALENDRIER

12/470 à 03/471	Merlin se confine dans ses appartements.
04/471	Les Caledones frappent durement le nord de la Britannia ; Merlin rencontre Morgana.
06/471	Guerre contre les Caledones ; mort d'Hoelius de la main de Merlin.
09/471	Merlin reprend sa place de conseiller auprès d'Uter.
09/471 à 10/474	La Britannia connaît un temps de paix.
05/474	Uter avoue son amour pour Eygirn.
07/474	Eygirn accepte d'épouser Uter.
10/474	Eygirn est enceinte ; révolte d'Emmeran, chef des Dumnonii.
01/475	Fin de la guerre contre les Dumnonii.
11/01/475	Naissance d'Artus.

CALENDRIER

05/480 à 10/480	Merlin visite Artus.
12/480	Assemblée des chefs britons pour faire face à Niall Noigiallach.
04/481	Cassivel part pour Manau ; massacre de Manau.
09/481	Eygirn remet le pouvoir à sa fille Morgana.
12/482	Mariage de Morgana et Melwas.
03/490	Aella s'empare de Lindum ; la guerre contre les Scots dure depuis 10 ans.
30/05/490	Un messenger annonce l'épée dans la pierre.
21/06/490	Élection divine d'Artus.
Été 490	Artus part en guerre.
03/492	Artus en guerre dans le nord.
05/492	Les Scots frappent encore.
06/492	Artus pacifie le nord et retourne dans l'ouest de la Britannia.

CALENDRIER

07/492	Départ d'Artus pour Mona.
10/492	Annonce de la victoire d'Artus.
11/492	Des voiles scottes sont aperçues à l'est.
04/493	Grandes célébrations en l'honneur d'Artus.
04/493 à 02/516	La Paix règne en Britannia.
02/516	Bataille de Badonicus.
516 à 537	Période de paix dans une Britannia réunifiée.
537	Camlaan : mort d'Artus et Modred ; disparition de Merlin.

INDEX DES PERSONNAGES

Aella : chef des Saxons.

Artus (Arthur) : fils d'Uter et d'Eygirn et demi-frère de Morgana, il est choisi par Merlin pour devenir le chef des armées britonnes.

Bassianus : un des principaux commandants d'Uter.

Blaiz (Blaise) : voir Lupus.

Cassivel : chef des Brigantes qui conteste l'élection d'Uter. Il devient par la suite un important chef de guerre avant d'être tué en essayant de prendre l'île de Mona aux Scots.

Constant : fils du légionnaire Constantin élu unanimement empereur de la Britannia par les Britons lors du départ des légions.

Constantin : légionnaire romain élu empereur de la Britannia par les Britons lors du départ des légions romaines. Il quitta la Britannia peu de temps après et fut tué par le général Stilicon en Gaule.

INDEX DES PERSONNAGES

Daman : chef picte tué par Demetius.

Demetius : père de la mère de Merlin, Dyfrig, et chef des Demetae, tribu britonne de l'ouest.

Druchiay : fils de Cassivel et un des fidèles guerriers d'Artus.

Dubricius : fils de Dyfrig, il est éduqué par Lupus pour devenir le maître de la Britannia. Homme politique de grande influence, il organise la résistance de la Britannia sous le pseudonyme de Merlin.

Dyfrig : fille de Demetius et mère de Merlin.

Ébissa : chef saxon, allié de Horsa et de Hengist.

Emmeran : chef des Dumnonii, il se révolte contre l'autorité d'Uter.

Eygirn (Iguerne) : guerrière, fille d'Amlawdd Wledic, femme d'Hoelius et mère de Mor-

INDEX DES PERSONNAGES

gana. Après la mort de Hoelius, elle épouse Uter et lui donne un fils : Artus.

Gelase : pape de l'Église catholique romaine.

Ghail Het Ram : chef des Coritani.

Goldin : chef des Angles, allié de Aella.

Guorthemir : fils de Vurtigern. Responsable d'une rébellion contre les Saxons.

Gwalchmai (Gauvain) : fils d'Hyulchai, le chef des Regni du sud-est. Un des fidèles guerriers d'Artus.

Gwenhwyvar (Guenièvre) : fille d'Ocvran. À la mort de son père, elle le remplace à la tête des Otadini et épouse Artus.

Hengist : frère de Horsa et père de Rosheann. Un des chefs saxons.

Hyulchai : chef des Regni et père de Gwalchmai.

INDEX DES PERSONNAGES

Hoelius : Picte, chef des Cerones, mari d'Eygirn et père de Morgana. Il est assassiné par Merlin.

Honorius : empereur romain qui rappelle les légions romaines de la Britannia.

Horsa : chef des Saxons et frère de Hengist.

Kai Hir Din : fils de Rica et de Kyluwen. Élevé par Sollius Ritohamus en compagnie d'Artus, il est un des plus fidèles guerriers de l'armée d'Artus.

Kyluwen : Picte choisie par Merlin comme nourrice pour Artus.

Llew mab Kynvarch : un des puissants chefs scots, tué par Artus lors de la prise de Mona.

Lupus : clerc envoyé par le pape en Britannia. Amicalement nommé « Blaiz », c'est-à-dire « le loup », par Demetius, il est le père adoptif de Merlin.

INDEX DES PERSONNAGES

Maelgwyn Gwynedd : puissant chef picte maintenu dans le nord sous le règne d'Artus.

Melwas : chef de Caledones, mari de Morgana et père de Modred.

Merlin : voir Dubricius.

Modred (Mordred, Médraut) : fils de Morgana et Melwas, chef des Caledones. À la tête des armées calédoniennes, il devient l'allié d'Artus.

Morgana (Morgane) : fille d'Hoelius et d'Eygirn. Devenue chef des Cerones, elle épouse Melwas et donne naissance à Modred.

Niall Noigiallach : neveu de Nioldac, il se dresse contre Uter à la mort de son oncle.

Nioldac : grand roi des Scots, allié d'Uter.

Ocvran : chef des Otadini et père de Gwenhwyvar.

INDEX DES PERSONNAGES

Rica : mari de Kyluwen, nourrice d'Artus, et père de Kai Hir Din.

Rydderch : chef des Parisi lors du règne d'Artus.

Solen : sage qui enseigne à Merlin les arts druidiques. Il prend Viviawn comme élève.

Sollius Riothamus : Romain converti au christianisme. Il fonde le monastère de Glastow-Berrwig et prend soin d'Artus dans son jeune âge.

Titus Fabius : d'origine romaine, il est conseiller d'Uter et ami de Merlin.

Uter (Pendragon) : oncle de Constantin et cousin de Constant. Il quitte sa Gaule natale pour reprendre la terre de son oncle. Mari d'Eygirn et père d'Artus.

Viviawn (Viviane) : druidesse initiée par Solen. Maîtresse de Merlin, elle aide ce dernier à construire la mystification de l'élection

INDEX DES PERSONNAGES

divine d'Artus.

Vurtigern : guerrier et chef de clan picte allié aux Britons. Par crainte de représailles, il permet aux Saxons de s'installer en Britannia.

Zénon : remplaçant de Blaiz. Fut tué par Demetius.

CARTE



CARTE



CET OUVRAGE A ÉTÉ CONÇU EN
FORMAT PDF POUR ÊTRE VENDU
COMME LIVREL.

Guy D'Amours

Les mémoires de Merlin

Camlann. Forteresse sombre où la Britannia est morte. Terre maudite de trahison qui hantera mes souvenirs jusqu'à la fin. J'y suis retourné il y a quelques semaines : l'air embaumait encore la mort. Mon univers s'est écroulé sur ce champs de bataille avec la chute d'Artus et de Modred. Mon corps me garde impitoyablement dans ce souvenir d'apocalypsis où j'ai vécu la fin du monde. Mon âme ne trouvera la paix que lorsque je reposerai avec ce fils tant aimé que fut Artus.

Guy D'Amours est docteur en littérature médiévale. Il se consacre depuis quinze ans à l'étude de la figure légendaire de Merlin et il a écrit de nombreux articles sur la légende arthurienne.

Résultat de cinq ans de recherche et d'un travail de démythisation énorme, ce roman raconte sans doute la plus vraisemblable histoire de Merlin.

Couverture : *The French chivalry the night before the Battle of Agincourt*. Guizot's hist. of England, 1876. Illegible artist signature. The New York Public Library.



ISBN 978-2-922930-22-1